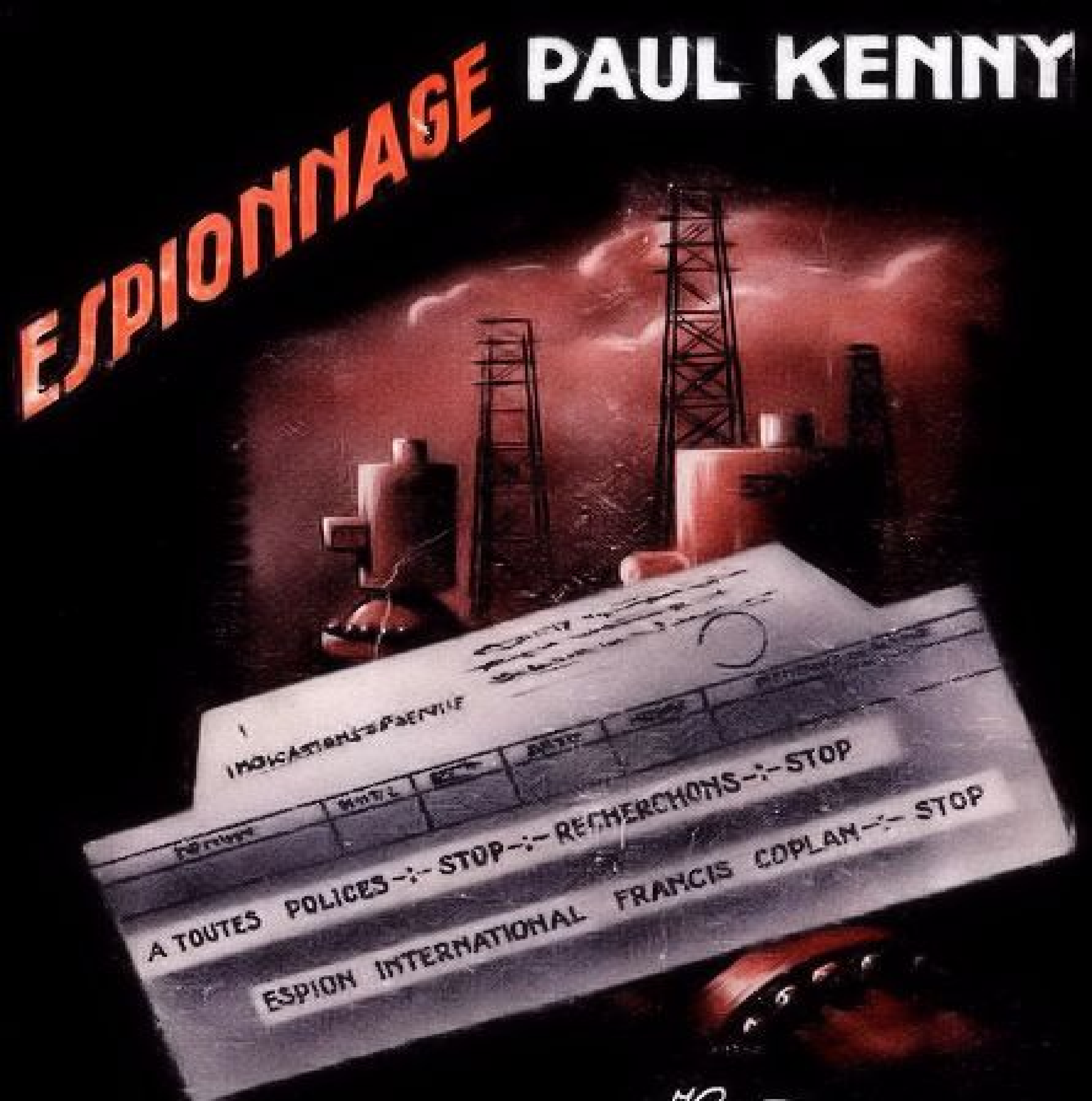


SANS ISSUE !..

Editions
"FLEUVE NOIR"

CHAPITRE PREMIER

Crispé au volant de la grosse Mercedes noire, Jarevi roulait comme un cinglé.

A chaque sortie de virage, il penchait le buste en avant, anxieux de repérer le cabriolet Morris qui filait devant lui sur la route, au loin, et qui n'était plus, à certains moments, qu'un minuscule point noir dans un nuage de poussière noyé de soleil.

La figure brune et maigre de Jarevi luisait de sueur. Les dents serrées, les yeux sombres, les cheveux en bataille, il avait l'air d'un vieux perroquet en colère.

Son compagnon, assis à ses côtés, plaisanta sur un ton vaguement méprisant :

- Ma parole, on dirait que tu as le feu au derrière ! Si c'est le trac qui te fait conduire comme ça, tu ferais mieux de me passer le volant.

Jarevi ne répondit pas. Il n'aimait pas l'homme qui était avec lui dans la Mercedes, cette petite crapule de Tanieh dont les regards cruels et les paroles ironiques augmentaient sa nervosité.

Depuis qu'ils avaient quitté Téhéran pour prendre en chasse la voiture du député Kassegh, Tanieh n'avait pas cessé de lancer des piques à son voisin.

Un brusque coup de frein fit gémir les pneus.

Jarevi avait mal négocié son virage et il eut de la peine à contrôler la voiture. La Mercedes était presque arrêtée quand le conducteur put de nouveau appuyer sur le champignon.

Tanieh se mit à rigoler de bon cœur.

- Tu conduis vraiment comme une savate, s'écria-t-il. Si ça continue, nous serons morts avant d'avoir rejoint notre client.

Il jeta un bref regard en biais vers son camarade et ricana, acerbe :

- Regarde-toi dans le rétroviseur, je te jure que ça vaut le coup d'œil ! Tu es verdâtre !

Jarevi s'emporta :

- Si tu continues à te moquer de moi, je laisse tomber et je fais demi-tour. Je ne suis pas ici pour écouter tes insultes.

- Très juste, reconnut Tanieh, redevenu sérieux. Mais tu n'es pas ici non plus pour trembler de peur... A quoi ça sert de torturer ton volant comme tu le fais ? Tu t'imagines peut-être que la Morris va nous semer ?

- Je ne veux pas me laisser distancer, un point c'est tout. Si l'autre arrive en vue de Tadjrish avec trop d'avance sur nous, c'est raté. On ne peut pas faire le coup à proximité d'une ville.

Tanieh haussa les épaules.

- Merci pour le renseignement... Tu te fais du mauvais sang pour rien ; dans cinq minutes, quand ça va se mettre à grimper, tu vas rattraper la Morris en moins de deux. Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse avec sa 10 CV contre une bagnole comme celle-ci ?

Ils roulèrent pendant un moment en silence. Jarevi essuya machinalement d'un revers de la main gauche la transpiration qui formait des gouttes dans ses gros sourcils hirsutes.

- C'est la première fois que je vais tuer un homme, articula-t-il d'une voix oppressée.

- Tu t'y feras, assura Tanieh avec une sorte de douceur teintée de mansuétude. Tu n'as pas idée à quel point on s'habitue vite. On en fait tout un monde, et c'est deux fois rien.

- N'empêche que ce n'est pas drôle de commencer ces trucs-là quand on approche de la cinquantaine. Tout le monde n'a pas le bonheur d'être né voyou comme toi. Tu serais capable de tuer ta propre mère entre deux bouffées de cigarette.

- T'occupe pas de ma mère, répliqua Tanieh, très sec. Ce salopard de Kassegh ne mérite même pas la belle mort qu'il va avoir.

- Un homme est un homme.

- Un homme ? Cette saleté de député ? Tu débloques, non ? Un immonde politicien qui se remplit les poches en exploitant les prolétaires ! Une ordure, rien de plus qu'une ordure.

Jarevi esquissa une grimace douloureuse.

- De mon temps, Tanieh, on ne massacrait pas les gens pour leurs idées politiques. Kassegh est peut-être un sale capitaliste et un agent des trusts, je n'en disconviens pas. Mais enfin, s'il est devenu député, c'est tout de même parce que des citoyens ont voté pour lui.

- Et alors ? Ceux qui ont voté pour lui sont des canailles de son espèce, voilà tout. Ou alors ce sont de pauvres idiots qui sont victimes de la propagande capitaliste ! Si les classes laborieuses ne se défendent pas, les ploutocrates vendront jusqu'à la dernière poignée de terre de notre pays.

- En attendant, ils donnent du travail au peuple.

- Tu parles ! Les seigneurs ont toujours donné du travail à leurs esclaves. C'est d'ailleurs comme ça qu'ils s'enrichissent. Tu devrais...

La route amorçait une courbe très resserrée qui annonçait le commencement des lacets montagneux, et le gravier avait remplacé l'asphalte. A droite, les contreforts de l'Elbourz dressaient de hautes parois rocheuses dont les teintes brunes et rouges étaient rayées de failles d'ombre.

Malgré sa fébrilité, Jarevi effectua d'une façon à peu près convenable ce virage délicat. Des graviers éclatèrent contre les garde-boue, la poussière gicla sous les pneus. Au loin, à la sortie de la courbe, les chromes de la Morris scintillèrent une seconde dans l'ardent soleil pour disparaître aussitôt, effacés par un nouveau méandre.

- T'énerve donc pas, murmura Tanieh en soupirant, on va regagner du terrain maintenant. Et tâche d'oublier ta trouille. Du moment que le Parti a condamné Kassegh à mort, c'est que ce type le mérite largement. Même nos adversaires savent ça : nos décisions ne sont jamais prises à la légère.

- Je ne mets pas vos décisions en doute, rectifia Jarevi avec empressement. Mais je ne suis plus à un âge où on apprend un métier comme celui-là. N'est-ce pas ridicule de me désigner pour une mission pareille alors que les jeunes militants font ça par plaisir ?

- Et s'il s'agissait d'un test ? insinua Tanieh. Pour te mettre à l'épreuve, par exemple ! Rien de tel que de payer de sa personne pour montrer qu'on tient à ses idées.

La côte devenait de plus en plus forte. Tanieh sortit un gros Mauser de sa poche, le vérifia d'un coup d'œil expert, le posa sur ses genoux comme un jouet plaisant à regarder.

- C'est le moment d'appuyer, Jarevi, grommela-t-il en décochant un coup de coude à son compagnon.

Il se retourna pour surveiller pendant quelques minutes la route qui descendait à pic derrière la Mercedes.

- Personne en vue, dit-il. Vas-y à fond.

Jarevi opina d'un petit hochement de la tête. Les muscles de sa mâchoire fuyante étaient animés de brèves contractions spasmodiques.

Vrombissante, la Mercedes se mit à grimper les lacets de la route escarpée.

Tanieh ne souriait plus. Le Mauser dans le poing droit, il s'agrippait de la main gauche au tableau de bord et son buste mince oscillait en souplesse vers la gauche ou vers la droite selon les virages qui se succédaient à un rythme rapide et continu. Jarevi étreignait son volant avec une telle force que les articulations de ses longues mains d'intellectuel étaient blanches, privées de sang.

Soudain, Tanieh grogna d'une voix sourde :

- Le voilà !... Oublie pas ta leçon, hein !

La Morris, entourée de poussière, arrivait au sommet d'un lacet plus ample que les précédents. Elle peinait visiblement pour escalader cette montée qui n'en finissait plus.

Pour un motif inexplicable, le député Kassegh eut subitement le pressentiment que la grosse voiture noire qui grimpait derrière lui constituait une menace.

Gêné par la poussière, il scruta plus attentivement son rétroviseur, Aucun doute n'était possible : c'était bien la limousine Mercedes qui avait démarré juste derrière lui lorsqu'il avait quitté son domicile à Téhéran. Et ce n'était sûrement pas par hasard qu'elle était encore là ! Avec la puissance dont elle disposait, il y avait belle lurette qu'elle aurait pu le dépasser avant d'arriver dans la montagne.

Des terroristes du Front d'opposition ?

Kassegh, le visage crispé, devint blême. Depuis des semaines et des semaines, les agitateurs du Front d'opposition l'attaquaient avec acharnement dans leurs tracts clandestins, le désignant à la haine des prolétaires fanatisés. Cependant, le député n'avait jamais imaginé que ses adversaires politiques iraient jusqu'à l'attentat.

Surtout sur une route aussi fréquentée que la route Téhéran-Tadjrish, et en plein midi par dessus le marché.

En plein midi ? Pourquoi pas ?

Kassegh réalisa tout à coup, avec une espèce de panique intérieure, que c'était la meilleure heure pour commettre impunément un crime en ce lieu. Quand le soleil d'août est au zénith et quand le thermomètre marque 42 degrés, on ne rencontre pratiquement personne dans ces lacets de montagne.

Sans ralentir, le politicien attira plus près de lui la serviette de cuir jaune qu'il avait posée sur la banquette. De sa main droite, il fit jouer le déclic de la serrure dorée, ouvrit la serviette et en extirpa un automatique dont le canon court étincela.

« Combien sont-ils ? se demanda Kassegh. J'ai six balles dans le chargeur... Si ma main ne tremble pas, je pourrai me défendre.»

Il se mordit la lèvre inférieure en constatant que, malheureusement, sa main droite tremblait. Il avait peur, terriblement peur, et il avait l'impression qu'une bête féroce lui mordait l'estomac.

Faisant glisser le cran de sûreté de son arme, il essaya d'assurer plus fermement celle-ci dans son poing. La moiteur malsaine de sa paume l'écœurait.

Le pied écrasant l'accélérateur, il scruta de nouveau son rétroviseur. La Mercedes était là, impressionnante, énigmatique, redoutable. Avec une aisance effroyable, elle s'approchait...

Brusquement, dans la courbe d'un nouveau virage, elle bondit sur le côté gauche de la route légèrement inclinée. Elle frôla le pare-chocs arrière de la Morris et, dans un rush irrésistible, elle prit le tournant en obligeant la Morris à raser la paroi rocheuse.

Kassegh, pour éviter le télescopage, avait instinctivement lâché son arme et se cramponnait des deux mains à son volant. Miraculeusement, les deux voitures passèrent le virage sans se toucher ; mais le député dut freiner à mort pour ne pas emboutir la Mercedes qui se rabattait. Dans un miaulement strident, les deux véhicules stoppèrent. Le chauffeur de la Mercedes, un grand type maigre, sauta sur la route en agitant un mouchoir.

Affolé, décontenancé par ce geste imprévu, le député ouvrit néanmoins sa portière et braqua son automatique vers l'inconnu.

- Hé ! Ho ! Attendez ! glapit le bonhomme en agitant plus frénétiquement son mouchoir. Vous êtes bien le docteur Giviran ?

- Je suis... Non, je ne suis pas le docteur Giviran, haleta Kassegh, la bouche tremblante. Que me voulez-vous ?

- J'ai un message urgent... Mais pourquoi dites-vous que vous n'êtes pas Giviran ?

Le député descendit lentement de sa voiture. Il était grand et corpulent, sanglé dans un complet de gabardine gris perle taillé à Londres. Comme tous les Iraniens de la vieille aristocratie, il avait le visage rond, gras, la peau luisante, la bouche fortement lippue.

Hésitant, mal remis de son émotion, il observait en fronçant les sourcils l'individu qui s'avançait.

Kassegh connaissait bien le docteur Giviran, député nationaliste, conseiller du trône, qui possédait également une voiture Morris du même type.

Il articula d'une voix un peu enrouée :

- Vous voyez bien que je ne suis pas le docteur Giviran... Votre message ne me concerne pas. Dégagez la route, je suis pressé.

L'inconnu haussa les épaules, fit disparaître dans sa poche l'enveloppe blanche qu'il avait exhibée, ramena dans son poing un énorme Mauser et bondit sur le député. Celui-ci, pris au dépourvu, eut néanmoins le réflexe d'esquisser un mouvement de recul pour ajuster son assaillant. Mais il n'eut pas le temps de tirer. La crosse du Mauser l'atteignit en plein front avec une brutalité effroyable. Assommé net par ce coup de massue, Kassegh tomba en tournoyant sur lui-même et s'écroula sans un cri dans la poussière grise de la route.

- Bien, très bien, éructa le petit Tanieh en sautant à son tour de la Mercedes. Pour un début, c'est vraiment très bien.

Il s'approcha, se pencha sur le corps du député, l'examina d'un œil hostile.

- ombre imbécile, marmonna-t-il, méprisant. Se faire ratatiner avec un flingue dans la main ! Et ça veut gouverner le pays !

Jarevi, médusé, impressionné par son propre exploit, restait planté là, les yeux fixés sur la grosse figure livide du député. Les bras pendants, il continuait à serrer de toute ses forces dans sa

main droite le canon du Mauser, comme s'il se préparait à frapper de nouveau.

Tanieh lui lança un bref regard en coin. Puis, sortant de sa poche son propre Mauser, exactement semblable à celui de son complice, il piqua négligemment, du bout de son arme, quelques coups dans les flancs dodus de l'homme politique toujours inanimé.

- Il en a pour une demi-heure, diagnostiqua-t-il en connaisseur.

Se redressant, il remit son arme dans sa poche, se tourna vers Jarevi :

- Va chercher le bidon. Il ajouta, catégorique :

- Et presse-toi, qu'on en finisse avant d'être dérangés.

Jarevi tressaillit. Un peu désemparé, il inspecta d'un œil inquiet les abords de la route. Mais aucun bruit de moteur ne se faisait entendre. Il se dirigea à grands pas d'autruche vers la Mercedes, jeta son Mauser sur la banquette avant, ouvrit la portière arrière et prit un bidon, un vieux jerrycan recouvert de peinture noire, qu'il transporta près de la Morris.

Avec méticulosité, il souleva le capot du cabriolet, versa abondamment de l'essence sur le moteur, sur le réservoir, inonda toute la mécanique du véhicule.

Tanieh maugréa :

- Passe-moi le bidon.

Jarevi ne put s'empêcher de faire une grimace contrariée quand il vit son jeune « instructeur » arroser généreusement le corps massif du député.

Tanieh, refermant d'un coup sec le bouchon à clapet du jerrycan, s'exclama :

- Et maintenant, va mettre le moteur de la Mercedes en marche.

Tandis que Jarevi s'éloignait pour exécuter cet ordre, Tanieh tirait de sa poche une petite mèche de coton. Il y mit le feu au moyen de son briquet, laissa grésiller la mèche un court instant, souffla dessus pour la faire rougeoyer. Alors, prenant son élan pour courir vers la Mercedes, il lança la mèche dans la flaque d'essence qui s'étalait sous le capot de la Morris.

Une langue de feu jaillit, se tordit un moment en léchant l'essence, se déploya brusquement avec profusion et embrasa d'un seul coup le moteur de la Morris et les vêtements du député.

La Mercedes démarra dans un grondement. Ses pneus mordirent les gravillons et elle bondit en avant, rageuse. Une demi-seconde plus tard, une explosion secouait la Morris qui se transformait instantanément en un brasier.

Kassegh brûla comme une torche.

Vers 7 heures du soir, ce même jour, lorsque la Mercedes repassa sur les lieux de l'accident, les gendarmes, les policiers de Téhéran et les experts se trouvaient toujours rassemblés autour des débris calcinés du cabriolet Morris. Des flics de la brigade motorisée organisaient tant bien que mal la circulation, aidant les voitures à se frayer un chemin à travers la foule des badauds et des journalistes attirés par le drame.

Tanieh demanda à l'un des motards :

- Que se passe-t-il ? Un accident ?

- Oui, une voiture qui a pris feu.

- Des victimes ?

- Une seule, heureusement. Le député Kassegh... Complètement carbonisé, le malheureux.

- Misère ! Il n'a pas pu sortir de sa bagnole ?

- Faut croire que non, soupira le policier. Il fit un geste à l'intention de Jarevi en disant :

- Avancez, voulez-vous ? Vous bloquez le passage.

La Mercedes reprit sa descente vers Téhéran.

Jarevi affichait une expression morne et abattue. Il conduisait machinalement, dans une sorte d'état second. Tanieh, lui, était plus décontracté que jamais et se montrait même d'humeur causante. On eût dit qu'il éprouvait le besoin de donner libre cours à cette acre jubilation qui l'habitait.

- Tu peux me croire sur parole, Jarevi, articula-t-il. Quand nous aurons liquidé toutes ces fripouilles qui font le jeu des capitalistes anglo-saxons, les choses iront mieux. Beaucoup mieux. Mais nous n'en sommes pas encore là, hélas !

- Nous n'allons tout de même pas assassiner tous les membres du parlement iranien ? grinça Jarevi, amer.

- Pourquoi pas ? Aux grands maux les grands remèdes.

- C'est de la folie, haleta Jarevi sur un ton de désespoir.

- Rassure-toi, quelques exemples bien choisis suffiront. Les autres disparaîtront d'eux-mêmes. Ils se débineront à l'étranger.

Jarevi retomba dans son mutisme morose.

En arrivant à Téhéran, il prit directement la direction de la mosquée de Sepahsalar. Puis, non loin de la mosquée elle-même, il vira dans une petite rue discrète et il stoppa devant la boutique du marchand de tapis Chor Sakler.

Le commerçant, un homme d'environ quarante-cinq ans, petit et nerveux, était en train de vérifier un stock de marchandises nouvellement arrivées de la province. Dès qu'il aperçut les deux arrivants, il leur fit signe, discrètement, de passer dans une des pièces de l'arrière-boutique.

- Du bon travail, leur chuchota-t-il d'emblée. J'ai appris la nouvelle un peu avant 3 heures.

Il se tourna vers Jarevi, le dévisagea durement :

- Pas trop secoué ?

C'est Tanieh qui répondit :

- Il avait le trac au départ, mais je dois reconnaître qu'il ne s'est pas dégonflé. Pour un débutant, c'était très bien.

- Tant mieux, opina Sakler. Je n'étais pas tranquille... Attendez-moi un instant, je reviens.

Il retourna dans sa boutique, se ramena une minute plus tard.

- Voici vos primes, murmura-t-il en tirant de sa poche deux liasses de billets de banque.

Il donna une liasse à chacun des deux hommes, puis :

- Rien de spécial à signaler ?

- Absolument rien, répondit Tanieh avec assurance. Ni vus ni connus.

Jarevi, après avoir empoché sa prime, prononça soudain d'une voix sourde :

- Dites-moi, Sakler, si la chose était possible, j'aimerais qu'on me dispense de ce genre de mission à l'avenir. Je me suis fait membre du Front pour défendre une cause qui m'est chère, vous le savez, mais je ne suis pas d'accord au sujet de ces assassinats politiques.

Sakler, plutôt surpris, fronça les sourcils et scruta Jarevi d'un air vaguement vexé.

- Mais, Jarevi, grommela-t-il, du moment que vous êtes d'accord sur les principes, pourquoi voulez-vous discuter les moyens ? Nous sommes tous là pour obéir, et non pour choisir. Où irions-nous si chacun de nos frères ne voulait agir que selon ses goûts personnels ! En voilà une histoire !...

Il trancha, très sec :

- Vous pouvez vous retirer tous les deux. Que Tanieh reconduise la Mercedes au garage, mais pas avant minuit. J'ai donné des instructions.

Entendu ! acquiesça Tanieh, guilleret. Le marchand raccompagna ses deux visiteurs jusqu'à la sortie du magasin.

A l'instant où les trois hommes se trouvaient devant la porte de la boutique, une des vendeuses qui secouait des carpettes de laine sur le bord du trottoir, poussa un cri en se tournant vers son patron :

- Atten...

Le cri s'étrangla dans sa gorge. Deux hommes qui venaient de débarquer d'une camionnette au coin de la petite rue s'étaient approchés du magasin et, avec un ensemble parfait, avaient extirpé de leur poche une grenade qu'ils lancèrent vers l'entrée de la boutique.

Un fracas épouvantable retentit, couvrant la rumeur de la rue.

CHAPITRE II

Quand la police arriva chez le boutiquier Sakler, la camionnette et les agresseurs étaient loin. L'attentat s'était déroulé avec une telle rapidité que pas un seul témoin n'avait remarqué les deux assaillants ni le véhicule qui les avait amenés dans la petite rue.

Les grenades explosives avaient fait des dégâts considérables ; tout le devant de l'immeuble avait volé en éclats et, à l'intérieur du magasin, c'était un fouillis indescriptible.

Par un coup de chance invraisemblable, Tanieh avait échappé à la catastrophe. Étourdi, couvert de poussière, étendu à plat ventre sur le sol, il n'avait pas perdu son sang-froid. Il se releva, se secoua,

jeta un rapide regard circulaire et prit la fuite sans se soucier de ce qui l'entourait.

Jarevi avait été littéralement déchiqueté par une des grenades. Sa longue carcasse, toute désarticulée, toute mutilée, gisait au milieu d'une mare de sang. La petite vendeuse de tapis était recroquevillée sur une carpette de laine grise qui buvait son sang rouge et frais ; la malheureuse avait une partie de la tête arrachée.

Quant à Sakler, affalé contre un énorme rouleau de moquette bleue, il gémissait les yeux clos. Il avait le visage ensanglanté, une large blessure lui meurtrissait le visage.

Les policiers furent assez surpris lorsque Sakler, qu'ils prenaient pour un moribond, se mit à glapir d'une voix geignarde :

- Les bandits ! Les criminels !

Ravis d'avoir un survivant, les flics s'occupèrent immédiatement du marchand. Et, tandis qu'une ambulance emportait les deux cadavres, un inspecteur se mit à questionner Sakler.

- Avez-vous un signalement des auteurs de l'attentat ?

- Non, hélas, larmoya Sakler. Je n'ai même pas eu le temps de me rendre compte. Mais ce sont sûrement des terroristes du Front. Il n'y a qu'eux pour commettre des crimes aussi odieux.

- Vous étiez devant votre magasin et vous n'avez vraiment rien vu ? insista l'inspecteur, sceptique.

- Je tournais le dos à la rue, dit Sakler. Je parlais avec un client.

- Ne vous agitez pas, grommela le policier. Est-ce que vous souffrez ?

- Oui... ma tête...

- Ne bougez pas, vous êtes plein de sang. Nous allons vous conduire à l'hôpital. Vous avez une sacrée veine, vous savez ! Votre vendeuse et votre client ont été tués sur le coup. Comment s'appelle-t-il, votre client ?

- Je n'en sais rien, c'était la première fois qu'il venait. Mais je suis sûr que c'était lui qu'ils voulaient abattre.

- Ah ? Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

- Cet homme avait l'air traqué quand il est entré dans le magasin. Il a fait semblant de vouloir m'acheter un tapis, mais il cherchait sans doute un refuge. Il avait une figure pâle, un regard anxieux... Je me souviens très bien maintenant.

- Il devait savoir que les autres le pourchassaient, émit l'inspecteur, sentencieux. Je vais noter ce que vous venez de dire.

Il sortit un carnet de sa poche, questionna machinalement :

- Avez-vous des ennemis personnels ?

- Non, pas à ma connaissance. Un bon commerçant n'a jamais d'ennemis.

- Vous occupez-vous de politique ?

- Absolument pas... Oh, ma tête !... J'ai le cœur qui me tourne, inspecteur.

Effectivement, Sakler s'évanouit.

C'était un homme d'environ trente cinq ans, un Iranien au fin visage olivâtre, aux mains très soignées, aux yeux bruns tachetés de minuscules point d'or. Il se nommait Hassa Djasun.

Couché sur un vieux lit de fer, les traits empreints de lassitude et d'amertume, il méditait en silence, parfaitement immobile.

Une pénombre sinistre baignait la cave où il se trouvait, la cave d'un des nombreux bazars de Téhéran. Par l'étroite lucarne que bouchait une plaque de fer perforée de trous, ni le bruit ni la lumière du monde extérieur ne pénétraient dans le local. Une vieille odeur de fruits pourrissants stagnait lourdement dans la pièce.

Djasun avait vainement crié devant ce soupirail, appelant à l'aide. Personne n'avait répondu. De toute évidence, une protection de maçonnerie devait exister derrière la plaque de fer.

Tant d'heures s'étaient déjà écoulées depuis que l'homme avait été emprisonné dans cette cave lugubre qu'il ne fit pas le moindre geste lorsque le bruit d'un pas résonna dans l'escalier de pierre, de l'autre côté de la porte métallique.

Une clé fut introduite dans la serrure, et le lourd battant pivota.

Diliman, un Arménien d'une quarantaine d'années, obèse et court sur pattes, s'avança vers le lit de fer sur lequel gisait le détenu.

- Alors ? maugréa l'arrivant. J'espère que vous avez eu le temps de réfléchir ?

Djasun se redressa lentement pour s'asseoir sur le bord du lit. Un pli désabusé aux lèvres, il considéra d'un œil méprisant son geôlier. Celui-ci, prudent, se tenait sur ses gardes. Il serrait dans son poing

droit une matraque de caoutchouc qui, visiblement, ne demandait qu'à frapper.

- Je vous écoute, Djasun. Votre obstination est ridicule.

- Je n'ai rien à vous dire.

Diliman haussa les épaules. Sa face ronde trahissait un mélange de ruse et de cruauté.

- Franchement, je ne vous comprends pas, grommela-t-il. On m'assure que vous êtes un homme intelligent mais je commence à avoir des doutes à ce sujet... Si vous étiez intelligent, vous n'agiriez pas comme vous le faites. Vous êtes plus têtu qu'un âne !

Il prit un temps, puis articula sur un ton venimeux :

- Je vous jure que ça m'embêterait beaucoup d'être obligé d'abîmer votre jolie figure de jeune premier. Or, si vous ne changez pas d'attitude, c'est comme ça que ça finira, ne vous faites pas d'illusions.

- Comment voulez-vous que je vous réponde, je ne sais même pas ce que vous me voulez, laissa tomber le prisonnier d'une voix résignée.

- Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, énonça Diliman, sarcastique.

Il haussa de nouveau ses épaules, caressa de ses doigts boudinés sa matraque, regarda le détenu d'un œil nébuleux.

- Après tout, fit-il avec un rictus dédaigneux, je ne suis pas tellement pressé. Je fais mon boulot et je suis payé pour vous tenir compagnie. Alors, moi !... Aussi longtemps que vous refuserez de parler, vous resterez bouclé dans cette cave. Je ne vois même pas pourquoi j'insiste !

- Qui vous paie pour me garder ? Vos amis du Kremlin ?

Diliman eut un rire silencieux.

- Ne renversez pas les rôles, Djasun. Je vous demande de répondre à mes questions, et non de m'en poser.

- Mettez-vous à ma place : j'ignore qui vous êtes et j'ignore qui vous représentez.

- Pour un ingénieur, vous n'êtes guère perspicace !

- C'est possible, admit Djasun.

- Allons, faites un petit effort, vous ne le regretterez pas... Pour quelle raison avez-vous fait tout récemment trois voyages en Irak ?

- Je vous l'ai déjà dit vingt fois : je cherche une nouvelle situation... J'ai eu des ennuis avec la direction de l'Anglo-Iranian et j'ai préféré quitter la compagnie. N'ayant plus d'emploi, n'est-il pas normal que j'en cherche un autre ?

- Balivernes ! jeta Diliman, furieux. Nous savons de source sûre qu'on vous a offert au moins dix situations plus lucratives que celle que vous aviez à l'Anglo-Iranian ! Un spécialiste du pétrole, surtout un spécialiste de votre force, n'a pas besoin de se décarcasser pour trouver du travail.

Djasun se leva et fit quelques pas dans son cachot.

- Vous cherchez midi à quatorze heures, affirma-t-il. Que voulez-vous que j'aille faire à Bagdad, sinon postuler un emploi compatible avec mes connaissances ?

- Contrairement à ce que vous essayez de me faire croire, vous ne vous êtes nullement disputé avec la direction de la compagnie anglo-iranienne. Vous êtes un agent des Anglo-Saxons et vos voyages en Irak cachent quelque chose d'important. Ces messieurs de Londres et de New York n'ont jamais renoncé à reconquérir leurs positions perdues.

- Fichez-moi la paix, bougonna Djasun, excédé. Vous avez des idées fixes et cette conversation est stupide.

L'Arménien menaça d'une voix sifflante :

- Vous me prenez pour un imbécile ? Méfiez-vous, monsieur l'ingénieur, je pourrais vous rappeler à l'ordre.

- Fichez-moi la paix, répéta Djasun. Je ne... Il ne put achever sa phrase. Diliman, d'un geste prompt et imprévisible, lui avait décoché sur la tête un coup de matraque aussi sec que brutal.

A moitié assommé, l'ingénieur regagna en titubant son grabat sur lequel il se laissa tomber, la tête dans les mains. Diliman articula :

- Je ne serai pas toujours aussi patient, je vous préviens. Je vous ai donné une petite caresse à titre d'avertissement, mais quand je m'y mettrai sérieusement, vous m'en direz des nouvelles.

Sur ce, il balança de nouveau sa matraque et assena un second coup sur la tête de l'ingénieur. La masse de caoutchouc dur avait percuté la joue et l'oreille de Djasun, sans le toucher à la tempe.

Pris de vertige, l'ingénieur se retourna sur sa couche pour protéger son visage. L'Arménien éructa :

- Ah, ah ! On tient à sa beauté, à ce qu'il me semble !

Pinçant ses grosses lèvres, il fit tournoyer sa matraque comme s'il brandissait une rapière et, à la volée, il fit pleuvoir une série de coups sur le crâne, sur les mains, sur les épaules du malheureux prisonnier.

Diliman, malgré sa colère, mesurait ses mouvements. Les coups qu'il portait n'avaient d'autre but que de mettre en piteux état le système nerveux du détenu, et non de blesser trop gravement l'individu.

Djasun, dans un sursaut de rage, se leva et hurla :

- Salaud ! Fumier !

- Asseyez-vous sur votre lit, lui intima Diliman. Et tout de suite, sinon je vous expédie dans les nuages.

Un silence frémissant enveloppa les deux hommes. A la fin, l'ingénieur retourna s'asseoir sur le bord de son lit.

- Je ne comprends pas pourquoi vous me maltraitez ainsi, se lamenta-t-il. Si vous avez des renseignements sur moi, comme vous le prétendez, vous devez savoir que je n'ai rien à révéler. Je n'ai jamais été qu'un employé au service de l'Anglo-Iranian, je n'ai jamais eu un poste de dirigeant.

- Vous jouez sur les mots, rétorqua l'Arménien. Vous êtes un des savants les plus calés en matière de pétrole ! Personne, dans nos contrées, ne connaît les choses que vous connaissez. Notamment, le secret géologique des gisements... Et vous voudriez me faire gober que vous êtes allé en Irak pour trouver un job ! A d'autres, monsieur Djasun!... Vous avez peut-être fait passer une petite annonce dans les journaux de Bagdad et de Mossoul ?

- Et pourtant, je vous ai dit la vérité, haleta l'ingénieur.

- La vérité ? éclata Diliman. Vous allez me la brailler, je vous le garantis.

La matraque partit comme une flèche et percuta sèchement le front de Djasun. Un second coup frappa à l'occiput, un troisième à la mâchoire.

Diliman était un tortionnaire d'une incontestable virtuosité. Chaque fois qu'il tapait, il faisait mouche, Djasun n'avait même plus le temps de parer les coups, bien qu'il gesticulât comme un forcené.

Il tomba du lit, se recroquevilla pour échapper aux coups qui continuaient à dégringoler à toute allure.

Quand le bourreau s'immobilisa enfin pour reprendre haleine, le silence retomba dans la cave.

C'est à cet instant précis qu'une voix décidée prononça calmement dans le dos de Diliman :

- Si vous bougez d'un millimètre, je vous vide mon chargeur dans la viande.

Diliman, médusé, la bouche ouverte, contempla d'un œil incrédule l'individu qui se tenait à l'entrée de la cave, un colt au poing. C'était un solide gaillard vêtu d'une vieille gabardine beige, coiffé d'un chapeau noir dont le bord était rabattu sur le devant, un foulard de soie noire recouvrant le visage jusque sous les yeux.

- Reculez-vous contre le mur du fond, là-bas, ordonna l'inconnu sans élever le ton.

Diliman ne paraissait pas avoir entendu. Les chairs grasses de son faciès étaient devenues comme de la pierre. Les yeux plissés, il examinait l'homme masqué qui le fascinait.

- Qui êtes-vous? articula-t-il.

Et, d'un mouvement incroyablement véloce, il lança sa matraque vers la tête de l'intrus.

CHAPITRE III

L'homme masqué, qui avait senti venir la riposte du gros Arménien, se plia en deux ; la matraque de caoutchouc, lancée avec une force terrible, s'écrasa contre le mur de pierre. Dans la même fraction de seconde, l'inconnu se propulsait avec une souplesse de félin vers Diliman qui n'eut pas le loisir d'esquisser une parade : il encaissa dans l'estomac un coup de tête qui le fit basculer à la renverse.

Emporté par son élan, l'homme masqué fit un atterrissage brutal sur le ventre de l'obèse et, avec une maîtrise parfaite de ses gestes, gratifia l'Arménien d'un coup de crosse aussi sec qu'un coup de

bielle qui fit claquer la mâchoire du bonhomme, lui bloquant dans la gorge un étrange soupir de relâchement.

- Nous voilà tranquilles pour un moment, marmonna l'inconnu en se relevant et en glissant son colt dans la poche de sa vieille gabardine beige.

Il ramassa son chapeau noir, regarda Djasun du coin de l'œil. L'ingénieur iranien balbutia :

- Vous... vous l'avez tué ?

- N'ayez crainte, persifla l'homme masqué, ces gens-là ne meurent pas si facilement ! L'essentiel, c'est que nous ayons le temps de filer d'ici... Êtes-vous en état de marcher ?

Djasun se remit debout avec effort, passa une main lasse sur ses yeux.

- J'ai des douleurs dans la tête, dit-il, mais je peux marcher.

- Tant mieux ! Venez, suivez-moi...

- Qui êtes-vous ?

L'inconnu ôta le foulard noir qui lui cachait les traits.

- Vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connais, monsieur Djasun. Si vous le voulez bien, nous bavarderons plus tard. Faites-moi confiance et suivez-moi.

L'ingénieur opina et sortit derrière son sauveur. Au lieu d'emprunter l'escalier de pierre qui menait directement au rez-de-chaussée, le mystérieux personnage obliqua sur la droite et s'engagea délibérément dans un couloir humide et sombre, au plafond voûté, où stagnait une odeur de moisi.

Cinq minutes plus tard, après avoir escaladé les degrés d'un antique escalier de bois, les deux hommes émergèrent dans un entrepôt sale et sordide où pesait plus lourdement encore la senteur écœurante des figues et des dattes mises en séchoir.

- Attention, souffla brusquement l'inconnu. D'un geste sans réplique, il poussa Djasun derrière une énorme pile de paniers emboîtés les uns dans les autres.

Tapis dans l'obscurité, ils entendirent le pas traînaillant et régulier d'un petit vieux qui faisait une ronde à travers les entrepôts.

Sans s'arrêter, le veilleur de nuit passa près des piles de paniers et poursuivit sa promenade tout en balançant de part et d'autre du hangar la torche électrique qu'il tenait dans la main droite. Les

zigzags capricieux du faisceau lumineux faisaient surgir des ténèbres, l'espace d'un instant, les détails hétéroclites de ce décor millénaire : des couffins poissés de sucre brun, des bottes de paille de raphia, etc.

Lorsque le veilleur eut disparu, l'inconnu recommanda tout bas à Djasun :

- Surtout, ne vous énervez pas. Regardez bien où vous marchez. Le moindre bruit insolite pourrait donner l'alerte et nous ne sommes pas encore tirés d'affaire... Venez, ne vous écartez pas de moi.

Les yeux attentifs, les sens aux aguets, il guida l'ingénieur vers un second entrepôt. Puis, à travers un dédale de marchandises entassées en désordre sous un simple toit en tôles ondulées, ils purent atteindre un cagibi de planches qui devait être l'antre du vieux gardien de nuit. Par une porte de bois qui céda sous une légère poussée, ils débouchèrent dans une ruelle.

La nuit était chaude, une vague clarté tombait du ciel criblé d'étoiles.

Djasun regarda autour de lui et chuchota :

- Nous devons être à la limite sud du bazar, si je ne me trompe ?

- Exact, fit l'inconnu. Vous avez une bonne mémoire visuelle.

- Je suis né dans cette ville.

- Vous avez bien de la chance. J'ai passé deux journées entières à explorer le coin pour dénicher un passage souterrain qui pût me conduire jusqu'à vous. Ce n'était pas tellement commode, entre nous soit dit !

- Où allons-nous maintenant ?

- La toute première chose à faire, c'est d'assurer votre sécurité. Je vous demande une fois de plus de me faire confiance à ce sujet. Nous parlerons plus tard.

Ils longèrent la ruelle tortueuse et ils arrivèrent bientôt aux anciens remparts de la ville. De là, par une avenue bordée d'arbres, ils remontèrent vers la ville moderne.

L'inconnu ne relâchait ni sa prudence ni sa vigilance. Ses yeux de fauves scrutaient sans arrêt l'obscurité et sa main droite ne lâchait pas le colt enfoui dans la poche de sa gabardine.

Djasun était évidemment impatient d'interroger ce personnage énigmatique qui l'avait tiré avec tant de sang-froid des griffes de son

redoutable geôlier. Mais il se rendait compte, au mutisme de son étrange compagnon et à la physionomie tendue de celui-ci, que le moment n'était pas encore venu de tirer cette histoire au clair.

L'hôtel Zagros n'était pas un de ces luxueux palaces qui font l'orgueil de Téhéran. Construit aux environs de l'année 1926, c'est-à-dire au début du règne de Reza Pahlavi, l'immeuble n'avait pas bénéficié pleinement de l'élan moderniste qui devait marquer avec tant d'éclat l'ambition de la nouvelle capitale. Bref, ce Zagros n'était qu'un modeste établissement de dix-huit chambres, sans grand confort. En revanche, tout y était propre ; et le service, sous la surveillance pointilleuse de Dvar Hissar, le propriétaire, était impeccable.

C'est là que l'ingénieur Hassa Djasun fut conduit par son mystérieux protecteur.

- Vous êtes ici chez vous, lui déclara l'homme à la gabardine beige en refermant d'un air satisfait la porte de la chambre n° 7, une vaste pièce rectangulaire, meublée et décorée à l'occidentale.

- Je vous remercie, murmura l'ingénieur. Il paraissait intimidé, hésitant, réticent même.

- En fait, reprit-il, avant de m'installer dans cette chambre, j'aimerais que vous m'expliquiez... Pourquoi m'avez-vous délivré, pourquoi m'avez-vous amené dans cet hôtel ?

- Curiosité bien légitime, acquiesça l'inconnu. Mais nous ne sommes plus pressés maintenant. Asseyons-nous et causons.

Il désigna un des fauteuils à Djasun, s'installa dans un autre, sortit son paquet de cigarettes qu'il tendit à l'Iranien.

- Merci, je ne fume pas, déclina l'ingénieur en croisant ses jambes et en joignant ses mains nouées autour de son genou, dans une pose qui trahissait clairement son impatience.

- En vérité, commença l'inconnu après avoir allumé sa Kent, mon nom ne vous dira strictement rien. Je m'appelle Glen Hodson et je suis américain. Je suis arrivé en Iran il y a quelques mois déjà, mais il n'y a que quelques semaines que j'ai été chargé d'assurer votre protection. Pour être tout à fait sincère, je vous avoue que je n'avais pas prévu que ma mission pût devenir aussi aventureuse. Je m'imaginais qu'il s'agissait d'un petit job de routine, bien paisible et sans complications.

Djasun avait l'air un peu surpris.

- Puis-je savoir pour quel motif les services américains s'intéressent à mon humble personne ?

Hodson se leva, déambula un moment dans la pièce en tirant des bouffées pensives de sa cigarette. A la fin, se postant devant l'ingénieur, il le dévisagea avec un demi-sourire et prononça sur un ton détaché :

- Je ne sais pas si vous serez de mon avis, monsieur Djasun, mais j'ai l'impression très nette que nous aurions intérêt à jouer cartes sur table, non ?... Votre vie nous est précieuse, infiniment précieuse, et vous savez bien mieux que moi pourquoi nous avons une telle opinion.

Djasun, pour échapper au regard scrutateur de son interlocuteur, baissa la tête et s'absorba dans la contemplation des ongles de sa main droite. Il décroisa ses jambes, resta muet.

Glen Hodson reprit de la même voix flegmatique :

- Hier matin, par un heureux hasard, j'ai assisté à votre enlèvement. Je me trouvais là quand vous êtes sorti de chez vous... J'aurais dû intervenir, bien sûr, et j'ai sans doute manqué d'esprit d'initiative. Mais, dans un sens, ma passivité n'a pas été inutile. J'ai pu me documenter au sujet de vos ravisseurs et cela m'a permis d'apprendre certaines choses. Ce gros porc de Diliman est un homme des Soviets, le saviez-vous ?

- Je l'avais plus ou moins deviné.

- En termes clairs, cela signifie que les services spéciaux du Kremlin savent également que vous détenez un secret.

Un imperceptible tressaillement avait fait bouger les traits de l'Iranien.

- Un secret ? Quel secret ? fit-il en levant sur Hodson ses yeux si bizarrement pailletés d'or.

- That is the question, railla doucement l'Américain. C'est exactement ce que je voudrais savoir, monsieur Djasun. Et je serais très déçu si vous refusiez de me fournir quelques indications sur ce point. Vous n'êtes pas ingrat, j'espère ? Et vous avez bien voulu admettre, il y a un instant, que je vous avais tiré d'une situation plutôt pénible... Alors, n'ai-je pas mérité votre confiance ?

Il y eut un silence interminable. Devant le mutisme de l'ingénieur, Hodson perdit un peu de son assurance et afficha même un rien de dépit.

- Vous ne voulez pas me dire pourquoi votre personne intéresse tant de gens, monsieur Djasun ?

Cessant subitement de jouer la comédie, l'ingénieur articula d'une voix posée, douce mais ferme :

- Il n'en est pas question et il ne peut pas en être question, Mr Hodson. Je regrette de vous décevoir, mais je ne reviendrai pas sur ma décision.

Hodson hocha la tête, se remit à déambuler dans la chambre.

L'Américain était athlétique et puissamment charpenté. On le sentait doté d'une vigueur peu commune. Sous son complet bleu marine, d'une banalité voulue, ses muscles longs et souples jouaient comme les organes d'une machine robuste, admirablement ajustée, bien lubrifiée. Son visage allongé n'offrait aucune particularité caractéristique : c'était le type même de l'individu dont le signalement se traduit par un seul mot : moyen. Le front moyen, le nez moyen, etc.

Comme le silence s'éternisait de nouveau, Hodson murmura en écrasant sa cigarette dans un cendrier réclame posé sur la cheminée :

- Je voudrais vous parler d'homme à homme, Djasun. N'oubliez pas qu'il y va de votre vie, et non de la mienne. Pour que je puisse remplir correctement la mission qui m'a été confiée, il faut, vous m'entendez, il faut absolument que je sache à quoi m'en tenir. Pour l'amour du ciel, mettez-vous à ma place ! Je suis prêt à sacrifier ma propre vie pour vous protéger. N'est-il pas normal que je sache pourquoi je prends tant de risques ?

L'ingénieur se leva à son tour. Son visage d'aristocrate, empreint d'une immense fatigue, était plus hermétique qu'une pierre tombale.

- Je suis navré, Mr Hodson, prononça-t-il d'une voix sourde et tendue. Rien ne m'aurait fait davantage plaisir que de pouvoir répondre à votre demande, car je ne suis pas un ingrat. Malheureusement, ce n'est pas possible.

- Mais pourquoi, bon Dieu ?

- Parce que ma conviction profonde aboutit à des conclusions qui sont très exactement aux antipodes des vôtres. Je suis persuadé que ma seule chance de salut, c'est précisément mon silence... Aussi longtemps que je serai seul possesseur de mon secret, on ne me tuera pas. Non pas par respect envers ma personne, oh non ! Mais parce que nulle puissance ne se résignera à détruire de propos délibéré la source d'information que je représente. Est-ce que vous me comprenez ?

Hodson haussa les épaules :

- Pour ce qui est de vous comprendre, vous pouvez être rassuré. Quant à dire que je suis d'accord, ce n'est pas le cas, loin de là. On voit bien que vous n'êtes pas du métier... Si vous saviez le nombre de malheureux qui sont morts en emportant un secret dans leur tombe, vous seriez moins sûr de vous, croyez-en mon expérience. Oh, personne ne voulait tuer ces gens, remarquez ! Seulement, à partir d'un certain degré, la bagarre dépasse toujours les limites prévues. Et c'est alors que se produisent les accidents... Il faut bien peu de chose pour passer de la torture au meurtre, monsieur Djasun. Dans un moment de colère, Diliman aurait fini par perdre le contrôle de ses nerfs et il vous aurait tabassé à mort. J'ai vu cela cent fois.

L'ingénieur, debout au milieu de la pièce, était devenu affreusement pâle. Même ses lèvres si saines, si fraîches, avaient perdu leur couleur rouge vif et paraissaient exsangues. Il sentait qu'il prenait une décision grave, décisive, et il était effroyablement ému.

- Mr Hodson, je prends le risque auquel vous faites allusion. En révélant ce que je sais, je ne serais pas en meilleure posture.

- Vous sous-estimez la gravité de votre situation, ricana l'Américain.

- Il y a des problèmes qui dépassent la vie d'un individu, proféra Djasun. Mes responsabilités sont trop grandes. Dans l'état actuel des choses, un aveu de ma part aurait des conséquences immenses. Des milliers d'existences seraient exposées aux dangers d'une lutte fratricide...

D'un geste de la main, il refusa de s'expliquer plus longuement.

- Excusez-moi, Mr Hodson, permettez-moi de me retirer...

L'agent américain parut tomber des nues.

- Vous retirer ? s'écria-t-il, ébahi. Mais pour aller où ? Vous comptez rentrer chez vous ?

- Non, naturellement. Je ne suis tout de même pas naïf à ce point. Mais j'ai des amis à Téhéran, des amis auxquels je puis me fier.

Hodson, les deux mains dans les poches de son pantalon, fixait d'un œil inexpressif la pointe de son soulier gauche.

- Désolé, Djasun, articula-t-il, je ne peux pas vous laisser partir. Je suis forcé de vous garder ici, sous ma protection directe.

- Dois-je comprendre que je suis votre prisonnier à présent ?

- La formule est un peu rude, mais elle ne trahit pas la vérité.

- Mais c'est impossible, voyons ! s'indigna l'ingénieur. Mes amis m'attendent ! Ma disparition prolongée va les alarmer... Vous n'avez pas le droit de me séquestrer.

- N'insistez pas, trancha Hodson, glacial. Je ne fais que mon devoir. Puisque je suis chargé de vous protéger contre vos ennemis, je puis tout aussi bien vous protéger contre vous-même. En refusant de comprendre, vous devenez votre propre ennemi.

L'Iranien avait perdu d'un seul coup toutes ses illusions.

- En somme, au lieu d'être prisonnier des Soviets, je suis prisonnier des Américains ?

- Interprétez cela comme vous voulez, bougonna Hodson. Le patron de cet hôtel est un de nos amis et je vous déconseille de faire appel à lui. Si vous tentez de le corrompre pour reprendre votre liberté, cela n'ira pas loin.

Il s'approcha de Djasun et fit un effort pour retrouver un ton plus amical :

- Bien entendu, je suis à votre disposition si vous désirez rassurer vos amis. Je vous promets de remettre à la personne que vous m'indiquerez un message écrit de votre main. Je ne peux pas faire plus.

L'ingénieur réfléchit un moment, puis, avec un aplomb inattendu :

- J'ai une autre formule à vous proposer, Mr Hodson. Puisque ma sécurité vous intéresse, livrez-moi aux agents de l'Intelligence Service. En ma qualité d'ancien employé de la compagnie Anglo-Iranian Petroleum, j'obtiendrai sans difficulté la protection des

Britanniques. Cette solution me paraît aussi satisfaisante pour vous que pour moi.

Hodson eut un petit rire assez sibyllin.

- Là, vraiment, vous m'en demandez trop, monsieur Djasun, laissa-t-il tomber.

Avant de quitter le Zagros, Glen Hodson eut un bref entretien avec Hissar, le patron de l'hôtel. Il lui donna des instructions très précises concernant le client enfermé dans la chambre n° 7.

- Vous vous occuperez personnellement de lui, nous sommes bien d'accord ? Vous lui servirez vous-même ses repas et tout ce qu'il demandera. Pas trop d'alcool, pas de médicaments... Ce type est un peu déboussolé en ce moment et il pourrait vous demander des tranquillisants. Refusez de lui en donner. Naturellement, ni visites ni courrier. S'il vous confie une lettre, vous me la passerez.

- Est-ce qu'il est dangereux? s'enquit Hissar, soucieux.

- Non, mais l'angoisse peut lui travailler la cervelle. En fait, il est menacé par les terroristes du Front d'opposition et par certains agents soviétiques.

- Pas besoin de m'en dire plus, opina Hissar en hochant sa grosse tête ronde, brune et bouffie, où deux yeux de braise scintillaient de finesse maligne, d'intelligence matoise et de cupidité.

Hodson s'en alla et se perdit dans la nuit étoilée.

Hissar, devant le porche de son modeste établissement, les mains benoîtement nouées dans le dos et le ventre proéminent, regarda disparaître l'Américain.

- Merveilleuse nuit d'été, soliloqua l'hôtelier à mi-voix.

Il rentra comme à regret dans le hall, vérifia d'un coup d’œil machinal le tableau où étaient accrochées les clés des chambres. Après quoi, satisfait, il alla s'enfermer dans le petit bureau qui se trouvait tout au fond du couloir du rez-de-chaussée. Il se laissa choir dans un fauteuil à pivot, s'accouda au bureau de chêne, rêva longuement.

Ce n'est qu'une bonne demi-heure plus tard qu'il sortit de sa léthargie. D'une main potelée, pesante, il décrocha le téléphone,

composa un numéro. Une sonnerie lointaine tinta pendant une ou deux minutes dans l'écouteur ; enfin, une voix endormie daigna se faire entendre à l'autre bout du fil.

- Oui, j'écoute.

- Bonsoir, murmura Hissar qui devait avoir reconnu le timbre de son correspondant. C'est Yelkan qui vous parle... J'ai un client qui vient d'arriver sous la protection de la C. I. A... Menacé par l'Est, paraît-il. Un homme d'une trentaine d'années, un Iranien de souche aristocratique, m'a-t-il semblé...

A la demande de son interlocuteur, l'hôtelier essaya de tracer un portrait plus détaillé de son nouveau locataire. Et il ajouta :

- Il est inscrit sous le nom de Marzian, mais je suis sûr que ce n'est pas son vrai nom. Il n'a pas de bagages.

- Bon, d'accord, je verrai si je peux fouiller ses vêtements.

- Cela va sans dire ! J'attendrai qu'il soit profondément endormi. Et, s'il le faut, je l'aiderai un peu à dormir...

CHAPITRE IV

Vingt-huit passagers descendirent de l'avion d'Air France qui venait de se poser à Téhéran en provenance de Paris.

Tandis que les douaniers et les inspecteurs de la Sûreté procédaient aux formalités traditionnelles, un monsieur d'âge mûr, genre bourgeois paisible, observait discrètement les voyageurs qui débouchaient dans le hall d'arrivée après avoir subi les contrôles réglementaires.

Comme il n'y avait aucun suspect, aucun trafiquant « signalé et fiché » parmi les arrivants, le brave bourgeois s'en alla porter ailleurs, près d'une autre porte d'arrivée, sa curiosité discrète de badaud.

Francis Coplan, qui connaissait la musique, eut une pensée amicale pour cet aimable correspondant d'Interpol.

Ce n'était pas la première fois que Coplan arrivait à Téhéran. Il se souvenait, notamment, d'une escale en plein hiver, par moins 20°, sur la route de New Delhi. Cette nuit-là, en débarquant du DC 8 pour

gagner le hall de transit, il avait eu l'impression que la peau de ses joues allait craquer sous l'effet du gel ! Aujourd'hui, c'était plus agréable : un soleil éblouissant brillait dans le ciel d'été.

Hélant un taxi, Coplan monta dans la voiture et dit au chauffeur :

- Hôtel Gulaki.

Le chauffeur acquiesça.

Une demi-heure plus tard, Francis prenait possession de la chambre qu'il avait réservée par télégramme. Le groom déposa la lourde valise de cuir du voyageur français, empocha son pourboire et se retira.

Coplan déballa immédiatement ses affaires. Outre son linge et deux complets de rechange, la valise contenait une serviette bourrée de documents commerciaux et une liasse de chemises cartonnées remplies de photos industrielles, de plans, de catalogues et de schémas où étaient décrits les appareils de précision fabriqués par la société parisienne Cophysic, firme dont Coplan était à la fois le propriétaire et le principal délégué pour les pays étrangers.

Après une longue douche qui dissipa la fatigue d'un vol de près de dix heures en jet, Francis se rasa, s'habilla et sortit.

A midi moins cinq, comme convenu par lettre, il se présenta à la Légation et il fut aussitôt introduit dans le bureau de son vieil ami Dutour, attaché commercial.

Le visage de Michel Dutour s'était illuminé.

- Salut, Francis ! s'exclama-t-il en voyant entrer son camarade.

- Salut, Michel !

Les deux Français se serrèrent chaleureusement la main. Dutour, examinant le voyageur de la tête aux pieds, dit en plaisantant :

- Toujours en pleine forme, à ce que je vois ! Comment fais-tu pour tenir le coup, sacrebleu ? La plupart des gens qui font ce voyage de nuit débarquent complètement sonnés et avachis !

- Le secret de ma forme ? ironisa Coplan. Une vie saine, calme, rangée, régulière.

- Tu parles ! s'écria Dutour, égayé. Tiens, prends ce fauteuil et causons quelques minutes avant d'aller déjeuner.

Coplan acquiesça.

Admirablement bâti, large d'épaules et svelte comme un sportif, Coplan dégageait une indéniable autorité morale et physique. Le

cheveu châtain, l'œil d'un bleu pâle tirant sur le gris, le visage un peu rude mais empreint de sensibilité, il éveillait la sympathie par l'extrême simplicité de son abord. Ses traits réguliers, son expression calme et flegmatique, son regard ouvert annonçaient une force intérieure évidente, une grande franchise d'esprit, une fermeté de caractère très virile.

- Alors ? attaqua Dutour, jovial. J'espère que tu viens m'annoncer ton retour au bercail ?

- Absolument pas. Comme je te l'ai dit, je ne fais plus partie du 2è Bureau... Inutile de te dire que j'ai dû me bagarrer à mort avec le Vieux pour obtenir ma mise en disponibilité ! Mais enfin, c'est fait. Je suis de nouveau un homme libre et je peux me consacrer corps et âme à ma société Cophysic... C'est d'ailleurs passionnant, je t'assure.

- On aura tout vu, soupira Dutour en souriant. Francis Coplan voyageur de commerce, c'est pas croyable !

- N'exagérons rien, rétorqua Francis. Je suis quand même un peu plus qu'un simple voyageur de commerce. A l'échelon où se place mon activité, ça vaut largement ma vie aventureuse de naguère.

- Tes affaires marchent bien ?

- Pas mal, merci... Je n'en suis qu'à mes débuts, naturellement, mais je crois que ma firme a un bel avenir en perspective.

- Tu as mis tout ton fric dans cette histoire ?

- Oui, évidemment. Et ma banque me donne son appui pour me permettre d'aller de l'avant.

- A mon avis, tu as tort de te lancer là-dedans. Le Service a besoin, plus que jamais, de gars de ton espèce.

- Personne n'est irremplaçable, mon petit Michel.

- Le travail devient de plus en plus dur, de plus en plus serré.

- Eh bien, fais comme moi : change de métier !

C'était dit avec une telle conviction que Dutour se dérida brusquement :

- Sacré père tranquille, va ! Je donnerais bien dix louis d'or pour connaître la sombre machination qui t'amène dans ce pays !

Coplan regarda son ami d'un air candide :

- Sombre machination, moi ? Je suis ici pour essayer de vendre les appareils de précision fabriqués par ma maison, un point c'est tout. Je suppose que tu as daigné jeter un coup d'œil sur les prospectus que j'avais joints à ma lettre ?

- Oui, cela va de soi.

- Et alors ?

- Manomètres, densimètres, viscosimètres et autres spectroscopes, ça ne me passionne guère, avoua Dutour. De toute manière, je ne suis pas acheteur. Même pour t'encourager, je ne me vois pas te commandant un de tes bidules.

Il se leva, contourna sa table de travail, s'approcha du coffre-fort scellé dans un des angles de la pièce. Au moyen d'une petite clef d'acier, il ouvrit le meuble blindé, en retira un paquet soigneusement enveloppé dans du papier kraft.

- Tiens, dit-il en remettant le colis à Coplan, voici ta marchandise. La valise diplomatique a parfois du bon, non ?

- La France me doit bien ça, grommela Francis, imperturbable.

Il déballa tranquillement le paquet sur ses genoux, fit apparaître un superbe pistolet G. P. calibre 9 millimètres, à 14 balles.

Dutour, à mi-voix, questionna sur un ton goguenard :

- Tu en pinces toujours pour cet instrument redoutable ?

- Je n'ai jamais eu à m'en plaindre.

- C'est assurément un bon argument de vente, concéda Dutour pince-sans-rire. Si tu t'en sers pour intimider tes clients, ton carnet de commandes doit se remplir à la vitesse de l'éclair.

- Tu mélanges des choses qui ne doivent pas être mélangées, dit Coplan, débonnaire. Ce joujou n'a rien à voir avec mes activités commerciales. Je pense à ma sécurité, tout simplement.

Il glissa le pistolet dans sa poche. Dutour susurra :

- Nos actes nous suivent, hélas ! Quand on a baroudé aux quatre coins de la planète comme tu l'as fait, il n'est pas superflu de prendre certaines précautions, cela tombe sous le sens.

- Ben, dame ! opina Francis. Je ne pouvais quand même pas annoncer dans les journaux que je ne faisais plus partie des S. R. français !

- Après ces bonnes paroles, conclut Dutour, allons casser la graine. Je connais un restaurant épatant qui s'est ouvert tout

récemment près du Goulestan, ça te va ?
- Et comment ! Tout ce qui qui se trouve dans les environs du palais des Kadjars me ravit. C'est le coin que je préfère dans Téhéran.

Ce même soir, la nuit étant venue, Coplan quitta son hôtel. Une cigarette aux lèvres, un journal anglais dans la main, il descendit en se promenant vers le bazar.
Pendant plus d'une heure, il erra dans les petites rues pauvres et lépreuses, poussant ses pas jusque dans les plus louches impasses de ce pittoresque quartier.
De temps à autre, il s'arrêtait, intéressé par l'ambiance d'une ruelle plus mystérieuse que celle qu'il venait de quitter ou attiré par les échos étouffés d'une querelle suspecte.
Aux yeux d'un observateur non averti, Coplan aurait pu passer pour un de ces touristes qui aiment les décors pouilleux et les coins dangereux des grandes villes. En fait, malgré les allures improvisées de sa balade, il revenait à intervalles réguliers dans la même ruelle où il cherchait d'un œil scrutateur la silhouette d'un personnage qu'il comptait bien rencontrer avant l'aube, un vieil Iranien nommé Khabali.
Ce Khabali était un bien étrange vieillard. Après une longue carrière exemplaire passée dans l'enseignement supérieur comme professeur de philosophie, il avait subitement rompu avec son passé et il était devenu une sorte de clochard-mendiant. Adversaire de la civilisation matérialiste et de la bureaucratie moderne, ennemi de la technocratie, il avait choisi la pauvreté, la liberté du paria. Ruminant de vagues pensées mystiques, il reprochait surtout aux hommes de son siècle de ne pas s'occuper du seul problème authentique de la condition humaine : le mystère de la création, de la mort et de la destinée.
Au fil des années, devenu un véritable vagabond, ce vieux fou de Khabali avait fini par s'intégrer à la pègre qui hante les ruelles sordides du vieux Téhéran. Il n'avait ni maison ni argent, mais il connaissait tout le monde et il savait beaucoup de choses. Mêlé aux truands, aux cambrioleurs, aux filles déchues, aux hommes de main,

il était devenu lui-même un de ces oiseaux de nuit dont les yeux ne supportent plus la lumière du jour.

Coplan, qui avait eu maintes fois l'occasion d'utiliser les connaissances très particulières de Khabali, espérait bien le retrouver, car il avait besoin de lui pour une affaire aussi urgente que précise.

L'œil en alerte, Francis longeait pour la troisième fois la même petite rue sombre et tortueuse qui donnait accès à l'impasse où il avait déniché Khabali lors d'un précédent voyage, lorsqu'il eut l'impression fugace d'avoir reconnu, un instant éclairée par le reflet de clarté d'une fenêtre, l'allure pittoresque de son vieil ami.

Il pressa le pas, s'engagea sous la voûte de l'impasse, s'arrêta brusquement : une autre silhouette venait de surgir de l'obscurité ; et, soudain, un râle d'agonie déchira le silence.

CHAPITRE V

Tout s'était passé très vite. Trop vite. Dans l'impasse noyée de ténèbres, Coplan ne distinguait plus que l'ombre d'un corps gisant sur le sol. L'agresseur mystérieux avait déjà disparu.

Le dos collé contre une vieille façade, Francis laissa passer quelques secondes. Puis, avec circonspection, il s'approcha de l'homme étendu sur le pavé, examina les alentours, se demanda comment l'agresseur avait pu quitter l'impasse. Peut-être s'était-il réfugié dans une des antiques bicoques de la ruelle ?

Se penchant, Coplan constata que c'était effectivement le vieux Khabali qui avait été assassiné presque sous ses yeux. Sous le turban crasseux qui entourait la tête du clochard, les prunelles révulsées et la bouche tordue par un ultime rictus confirmaient que la mort avait fait son œuvre. Au moyen de son stylo-lampe, Francis éclaira le corps : un poignard était resté planté dans la poitrine du vieux vagabond philosophe.

Des portes s'ouvraient dans l'impasse, des curieux s'avançaient.

Pas du tout désireux d'être repéré près de ce cadavre, Francis s'éclipsa en rasant les murs. Et c'est alors qu'il fut frôlé par un

homme mince et petit qui, de toute évidence, avait hâte, lui aussi, de s'éloigner du lieu du crime. Mais, détail révélateur, cet inconnu à la démarche souple et discrète était en train de se déganter tout en se faufilant le long des bâtisses lépreuses.

Ce geste édifia instantanément Francis. Prompt à réagir, il se lança aux trousses du fuyard qui, à la sortie de l'impasse, s'était mis à galoper.

Coplan avait déjà regagné une bonne partie du terrain quand il heurta malencontreusement une boîte de conserve qui traînait sur le pavé. La boîte métallique roula en faisant un bruit inattendu.

Le fugitif, alerté par ce vacarme, se retourna, aperçut Coplan, s'arrêta pile et se cacha dans un renfoncement de façade en pliant les jarrets pour s'accroupir. Francis, réalisant qu'il avait affaire à un professionnel, exécuta d'instinct plusieurs bonds de carpe qui le firent passer d'un côté à l'autre de la petite rue. Deux coups de feu claquèrent dans le noir, deux balles ricochèrent contre les maisons.

Le tireur, décontenancé par la réaction ultra-rapide de sa cible, n'eut pas le temps d'ajuster son tir : un coup de talon dans le ventre le cassa en deux, ce qui le mit en bonne position pour encaisser presque simultanément un solide coup de crosse sur le crâne. Sous la violence de l'impact, il s'écroula comme une masse.

Coplan empocha le Mauser que l'inconnu venait de laisser tomber. Puis, sans hésiter, il chargea le frêle individu sur son épaule et décampa, emportant ce colis.

Grâce à sa connaissance parfaite du quartier, il coupa en ligne droite vers la vieille enceinte fortifiée où il trouva sans peine un terrain vague dont les ténèbres épaisses lui offraient un excellent refuge. Il se débarrassa de sa charge, reprit son souffle. Mais l'inconnu, sorti de son évanouissement, n'attendait que cet instant pour contre-attaquer. Coplan sentit soudain se refermer autour de sa gorge l'étau brûlant de deux mains nerveuses qui lui enserraient le cou.

Malgré le début de strangulation qui affolait son rythme cardiaque, Francis demeura lucide ; au lieu d'opposer une résistance incohérente à l'emprise forcenée de son adversaire, il banda au maximum ses muscles et, dans une détente prodigieuse, il se lança de toutes ses forces en arrière comme s'il amorçait un

double saut périlleux inversé. L'étrangleur, pris au dépourvu et surclassé par le poids de son antagoniste, tomba à la renverse, fut écrasé par Coplan qui prolongea sa cabriole volontaire afin de se retrouver à quatre pattes derrière son ennemi. La rapidité de cette manœuvre classique de judo permit à Francis d'assener dans la nuque de l'inconnu un marron fumant qui renvoya le bonhomme dans les nuages.

Haletant, Coplan se remit debout, s'ébroua, secoua ses vêtements, aspira une longue bouffée d'air. Ensuite, en ayant soin de former écran du côté de la voie publique, il éclaira avec son stylo-lampe le visage de sa victime. C'était un jeune gars d'une vingtaine d'années, au faciès dur et cynique, à la bouche amère, cruelle.

Quelques gifles appliquées avec vigueur ramenèrent le petit tueur aux réalités de ce monde. Coplan lui plaça le canon de son G. P. sous le nez, sans prononcer un mot.

Une lueur bizarre s'alluma dans les prunelles encore un peu nébuleuses du jeune zèbre. Immobile, maté par cette arme qui lui touchait presque la lèvre supérieure, il articula en anglais :

- What do you want ?

- Tu parles l'anglais ? Compliments ! grommela Francis en anglais.

-J'ai été à l'école.

- Je n'en doute pas ! Et je suis presque sûr que tu as suivi les cours d'une école pas comme les autres.

- Que me voulez-vous ?

- Pourquoi as-tu assassiné ce vieux mendiant ?

- Occupez-vous de vos affaires, Mister. Les étrangers ne doivent pas se mêler des problèmes politiques de l'Iran.

- Je m'occupe de mes affaires, précisément, affirma Francis. Pourquoi as-tu liquidé Khabali ?

- Je viens de vous le dire.

- Meurtre politique ?

- Évidemment I Vous ne me prenez tout de même pas pour un vulgaire criminel ?

- Et la raison ?

- Un ordre de mes chefs.

- Règlement de comptes ?

- Non, exécution d'un traître.

- Vraiment ?

- Vous êtes bien placé pour le savoir, grinça le jeune type sur un ton de défi. Khabali avait pris la mauvaise habitude de rendre des services aux étrangers.

- Tu ne manques pas de courage, mais tu manques de jugeote, répliqua Coplan. Je ne suis ni Anglais ni Américain, figure-toi ! Et le comble, c'est que je cherchais Khabali pour le supprimer. Tu m'as coupé l'herbe sous le pied... Comment t'appelles-tu ?

- Tanieh.

- Tu fais partie du F. O., j'imagine ?

- Oui.

- Khabali m'avait joué un mauvais tour, il y a de cela quelques mois, mais je ne vois pas ce que le F. O. pouvait lui reprocher.

Tanieh était certes un habile terroriste, mais comme diplomate il n'était pas fort ; les mensonges de Coplan concernant Khabali concordaient trop avec ses propres idées pour qu'il songeât à s'en méfier. Il prononça :

- Nous ne condamnons jamais quelqu'un à la légère. Une enquête nous a prouvé que Khabali avait été trop bavard et que c'était à cause de lui qu'un de nos frères, notre camarade Jarevi, a été victime d'un attentat à la bombe, il y a quelques jours.

- Oui, tu as raison : Khabali était trop bavard. J'étais arrivé à la même conclusion que tes chefs... Tiens, reprends ton Mauser. Je ne suis pas un adversaire du Front d'opposition, bien au contraire.

- Tanieh, impressionné, hésita une fraction de seconde. Il se leva, prit le Mauser, le glissa dans sa poche.

- Coplan murmura :

- Je suis français et je m'appelle Coplan. J'habite au Gulaki... Comme j'ai encore quelques comptes à régler dans ce pays, j'aurai peut-être besoin d'un coup de main. Si tu te sens disposé à m'aider, téléphone-moi à mon hôtel. J'ai beaucoup d'estime pour les gens qui connaissent leur métier. De plus, je paie bien.

Tanieh opina en silence, fit demi-tour et disparut dans la nuit.

Le lendemain matin, Coplan se fit conduire en taxi au siège du Consortium international du pétrole (Groupe fondé en 1954 et comprenant dix-sept compagnies qui représentent des capitaux américains, anglais, français et hollandais).

Il y fut aussitôt reçu par un des directeurs techniques du puissant groupe.

Très businessman, Francis présenta longuement quelques-uns des instruments de précision fabriqués par la société Cophysic.

Son interlocuteur, un ingénieur iranien écouta avec le plus vif intérêt les explications et les commentaires de Coplan. Puis, prenant la parole, il déclara en anglais :

- Comme je vous l'écrivais dans ma lettre, Mr Coplan, notre groupe a de vastes projets et j'espère que nous pourrons les réaliser dans un avenir assez rapproché. Naturellement, le problème des conditions de paiement doit être examiné avec soin, compte tenu de nos possibilités... La position de la France nous paraissant exceptionnellement favorable, c'est avec votre pays que nous aimerions traiter... Vous connaissez le rôle déterminant des impératifs politiques dans le monde arabe, et vous savez à quel point notre situation est délicate dans la conjoncture actuelle. D'une part, nous voulons profiter des débouchés qui s'ouvrent à notre industrie par suite de la crise du Moyen-Orient ; mais, d'autre part, nous devons tenir compte de certains de nos alliés arabes qui sont, en fait, nos concurrents les plus redoutables.

- Vous faites allusion aux conflits qui vous opposent au clan des révolutionnaires arabes ?

- Ne parlons pas de conflits, rectifia l'Iranien. Disons qu'il s'agit plutôt de querelles. Nos voisins extrémistes n'approuvent pas la sagesse économique et politique de l'Iran.

- Les événements démontrent pourtant que c'est la seule voie raisonnable.

- Eh oui, bien sûr ! s'exclama l'ingénieur en haussant les épaules. Mais allez donc expliquer cela aux fanatiques du Caire et de Damas ! Les agents irakiens et séoudiens nous donnent beaucoup de soucis, je ne vous le cache pas.

- Ce sont ces gens-là qui tirent les ficelles du Front d'opposition, je suppose ?

- Évidemment ! Et ils ont une grosse influence sur le petit peuple, sur les éternels mécontents.

Coplan opina.

- Les forces du mal sont plus faciles à mobiliser que les forces du bien, c'est une vérité vieille comme le monde. Mais comment se traduit l'action du F. O. sur le plan des réalités ?

- Voyez les journaux. En dépit des immenses progrès sociaux que réalise mon pays, la subversion augmente... Crimes politiques, terrorisme, sabotages, c'est le cycle infernal.

Coplan resta un instant pensif, puis :

La France a su conquérir la sympathie des révolutionnaires arabes et ceci doit nous permettre d'établir une coopération aussi profitable pour vous que pour nous, n'est-ce pas ? Le fameux protocole du 27 août reste un atout de premier ordre (Accord pétrolier signé entre la France et l'Iran, sur des bases très favorables à l'Iran et comprenant des clauses qui respectent la propriété de l'État Iranien . Tout le Moyen-Orient considère cet accord comme un modèle du genre.

- Nous ne l'oublions pas, assura l'Iranien en souriant.

- Dans combien de temps puis-je espérer une réponse ?

- Je vais soumettre vos propositions au Conseil technique et je vous ferai signe.

En formulant cette promesse, l'Iranien remit à Francis un feuillet de bloc-notes sur lequel il avait écrit à la main, au stylobille :

« *B. vous recevra à son domicile à 15 heures*. »

A 3 heures de l'après-midi, Coplan franchissait la grille d'entrée d'une luxueuse propriété située à quelques centaines de mètres de l'hôtel At-Darband, un des établissements les plus sélects de Téhéran.

Ayant gravi le perron de l'opulente villa blanche qui se dressait au milieu des pelouses et des parterres fleuris, il sonna. Un domestique en livrée vint ouvrit la porte. Coplan déclina son identité. Le larbin opina en silence et guida le visiteur jusqu'au bureau du propriétaire des lieux, le richissime sénateur Badjistan.

Agé d'une cinquantaine d'années, grand et lourd, puissamment obèse, l'œil malin, le crâne dégarni, Badjistan avait une allure de seigneur. Son complet taillé à Londres et ses mains très soignées trahissaient l'homme raffiné.

Après quelques salutations cordiales, Coplan entra dans le vif de son sujet et expliqua au sénateur, en français, selon quelles modalités ON pouvait envisager l'opération dont il avait été question à Paris lors du récent voyage de l'Iranien.

Francis stipula d'une voix calme :

- Je suis disposé à prendre tous les risques, mais à une condition, monsieur le sénateur : le pétrole sera livré en barils.

- C'est parfaitement réalisable.

- Dans ce cas, je ne vois aucun obstacle.

- Le nom de votre acheteur ?

- Je l'ignore.

Badjistan fronça les sourcils.

- J'avais cependant insisté sur ce point, maugréa-t-il, visiblement contrarié. Je ne peux pas traiter si je ne connais pas le nom de votre client. Mettez-vous à ma place.

- Nous pouvons tourner la difficulté. Bien que je ne sois qu'intermédiaire, rien ne m'empêche d'agir en qualité d'acheteur.

- A titre personnel ?

- Pourquoi pas ?

- Il me faut des garanties, monsieur Coplan.

- C'est à prendre ou à laisser, monsieur le sénateur. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il s'agira d'une firme portugaise. Laquelle ? Je n'en sais rien : elles sont plusieurs sur les rangs et je marcherai avec celle qui se montrera la plus généreuse. C'est de bonne guerre, non ?

- Et le transport ?

- La marchandise sera embarquée de nuit à bord d'un cargo de 9000 tonnes battant pavillon panamien. Ce cargo doit arriver incessamment... Paiement cash, aussitôt les barils à bord.

- Le sénateur médita un moment. Puis, hochant sa grosse tête, il murmura :

- J'ai noté ces renseignements et je vais examiner la question. Je vous téléphonerai au Gulaki dès que j'aurai mis l'affaire au point. Je

serais tellement désolé de vous avoir fait faire ce voyage pour rien.

- Je suis persuadé que nous pouvons tomber d'accord, assura Francis avec bonhomie.

L'entrevue était terminée.

Le valet reconduisit le visiteur jusqu'à la grille de la propriété.

Coplan se dirigea à pied vers son hôtel. Mais, en passant devant la boutique d'un coiffeur, il aperçut dans la vitrine le reflet d'une silhouette qui le fit tiquer. Depuis qu'il avait quitté la villa de Badjistan, c'était la troisième fois que ce long zèbre en chemisette grise apparaissait dans son sillage.

Sans manifester le moindre trouble, Coplan poursuivit sa route. Lorsqu'il arriva au Gulaki, il s'arrangea pour observer, à partir du hall, ce qui se passait dans les parages immédiats. Le gars en chemisette grise était allé se poster sur le trottoir d'en face et il s'était tranquillement adossé contre la façade d'un immeuble pour se plonger dans la lecture du journal qu'il avait tiré de la poche de son pantalon.

Édifie, Coplan gagna le bar de l'hôtel. Il se hissa sur un tabouret et commanda un Cinzano dry. Puis, allumant une cigarette, il repassa dans sa mémoire tout ce qu'il aurait à régler dès que le sénateur Badjistan aurait marqué son accord pour la vente clandestine du pétrole aux Portugais... Par ailleurs, un autre problème le tarabustait. Et, à cet égard, la mort inopinée du vieux Khabali constituait un point d'interrogation très inquiétant.

Plongé dans ses pensées, Francis leva distraitement la tête pour remercier le barman qui déposait un verre devant lui. Dans le miroir qui recouvrait le mur du fond, les yeux de Coplan accrochèrent une vision inattendue : un visage ravissant où brillaient deux grands yeux bleus qui avaient l'air de guetter son regard.

Tout en buvant une gorgée de Cinzano, il étudia d'un œil plus attentif et plus complaisant l'image de rêve que reflétait la glace. Grands dieux ! Cette chevelure blonde, cette bouche fascinante... et le relief provocant de cette poitrine moulée dans un corsage de soie jaune pâle !

La superbe créature ne bronchant pas, Coplan lui envoya un sourire dans le miroir. La jeune femme se détourna brusquement.

Amusé, Francis baissa la tête et lorgna sans vergogne les longues jambes galbées qui, sur le tabouret voisin, s'agitaient et faisaient palpiter la corolle bleue d'une jupe de chantoung. A peine décente, la jupe en question dévoilait la naissance de deux cuisses superbes, satinées d'ombre chaude.

- Un gin à l'eau, Tiarko, commanda la beauté en s'installant plus confortablement sur son tabouret.

Le barman la servit en silence. Coplan, alors, la regarda bien en face, calmement, sans complexes. Elle tenait dans sa jolie main aux doigts élégants une cigarette américaine kingsize.

- Puis-je vous demander du feu ? fit-elle, les traits impassibles.

- Comment donc !

Il sortit son briquet, l'alluma, le tint juste un peu trop loin de la blonde qui fut obligée de se pencher. Tout en tirant sur sa cigarette, elle examinait Coplan à travers ses paupières à demi fermées.

- Merci, dit-elle en redressant son buste.

Elle se détourna, et c'est dans la glace qu'elle poursuivit son examen.

Coplan, sans scrupule, entama le petit jeu classique. Un sourire à peine esquissé. Réponse : une légère invite de la prunelle. C'était parfait. Elle connaissait les règles : son visage n'avait pas bougé. En guise de récompense, Francis lui octroya un échantillon de sa propre spécialité : la caresse veloutée de ses yeux gris-bleu, soulignée par un sourire chaleureux.

La blonde s'enquit d'une voix douce et nonchalante :

- C'est la première fois vous vous venez à Téhéran ?

- Oui, répondit Coplan. Jolie ville, non ?

- Vous savez, la beauté des villes !...

Il fit une grimace désabusée, puis enchaîna :

- Je ne suis sensible qu'à la beauté des femmes.

- Avec une désinvolture volontairement agressive, il détailla la blonde en s'attardant sur sa bouche voluptueuse, puis sur sa poitrine provocante, puis sur ses genoux. Hautaine, elle accepta sans broncher cet hommage muet.

Ils déjeunèrent ensemble dans un coin discret de la salle à manger de l'hôtel.

Agée de vingt-sept ans, assistante d'un professeur d'histoire de Bonn, Gertie Nagel était une passionnée d'archéologie. Elle se trouvait en Perse pour le compte de son Université qui lui avait confié divers travaux.

- Comme vous le savez, indiqua-t-elle, l'Iran est une des régions les plus riches du Moyen-Orient dans le domaine de l'archéologie.

- Et l'Allemagne le pays le plus riche en archéologues, compléta Francis sur un ton pénétré.

Il se fit un peu tirer l'oreille pour avouer à sa nouvelle amie qu'il était venu à Téhéran pour vendre des appareils de précision à la Société internationale des pétroles.

Elle parut étonnée.

- Vous ne craignez pas la réaction des Anglo-Saxons ? chuchota-telle. Ce pays est resté un de leurs domaines...

- Oh ! les choses évoluent, murmura Francis. Les Soviets eux-mêmes ont donné leur bénédiction à la politique de ce pays. Et je crois savoir que l'Allemagne fédérale n'est pas mal vue non plus.

- C'est exact, reconnut-elle. Mon pays vient d'accorder une nouvelle aide de 40 millions de D. M. à l'Iran, pour l'équipement électrique du pays. Mais notre gouvernement se garde bien de toucher au pétrole, car Washington montrerait les dents.

Ayant constaté qu'ils étaient en communion d'idées sur bien des problèmes, ils purent bavarder plus cordialement encore.

Après le café, Coplan suggéra :

- Puisque vous connaissez si bien les trésors artistiques de la ville, pourquoi ne ferions-nous pas une promenade ensemble ?

- Quand ?

- Demain.

- Je suis désolée, mais ma journée est prise. Toutefois, si cela vous fait plaisir, dînons ensemble demain soir ?

- Entendu. Je serai au bar à 8 heures.

Ils quittèrent la salle à manger, et Coplan regagna sa chambre. Un coup d'œil discret par la fenêtre lui révéla que le gars en chemisette grise était toujours en faction sur le trottoir d'en face. Il avait changé de place et de journal, mais il tenait courageusement le coup.

Selon toute apparence, cet échalas devait être chargé de surveiller les relations personnelles du sénateur Badjistan. Vendre clandestinement du pétrole, ça rapporte gros. Mais c'est un sport plutôt dangereux.

Badjistan était-il surveillé par l'office national, par le ministère, par le bureau de gestion, par la police économique ou par le F. O. ? Mystère... Mais c'était un fait dont il faudrait tenir compte.

Coplan prit dans sa valise une boîte étanche en acier chromé et il y déposa son G. P. Ensuite, gagnant le cabinet de toilette, il immergea la boîte dans la cuvette des w.-c. et il la cala au moyen d'une bande adhésive dans le coude d'évacuation.

Un quart d'heure plus tard, il sortit.

Devant le porche de l'hôtel, il hésita une seconde, comme quelqu'un qui ne sait où aller. Finalement, il opta pour la vieille ville et il prit la direction du Goulestan.

La longue perche en chemisette grise replia son journal et se mit en route à son tour.

Coplan, aux approches du bazar, traînailla quelque peu afin de permettre à son suiveur de regagner quelques mètres. Pour maintenir une filature dans un tel tohu-bohu, il fallait serrer le gibier de près et, comme prévu, l'inconnu à la chemisette grise opta pour un écart de quatre ou cinq mètres, sans se douter que Coplan lui avait sciemment facilité la besogne.

Après quelques minutes de flânerie, Francis s'arrêta devant l'échoppe d'une vieille femme qui vendait des pantoufles. Une dizaine d'Iraniens pauvres bavardaient près de l'étal. Coplan, peu attiré par la marchandise, opéra un demi-tour, fit quelques pas rapides et heurta brutalement le long type maigre qui l'avait pris en chasse. Claquant ses mains l'une contre l'autre, Francis imita le bruit d'une gifle. Et, dans un enchaînement rapide, il se mit à invectiver en anglais son suiveur qu'il empoigna au collet pour lui administrer une formidable raclée.

Étourdi, effaré, l'homme se mit à protester. Mais Francis, sans le lâcher, continua à l'injurier en anglais, ce qui lui valut instantanément l'hostilité de la foule. Deux jeunes hommes, émergeant de l'attroupement, sautèrent sur l'étranger pour défendre leur compatriote. Coplan envoya l'échalas en chemisette grise au sol

d'un crochet au menton, après quoi il s'occupa des deux gars arrivés en renfort. La bagarre se mit à chauffer, d'autres Iraniens se jetèrent dans la mêlée.

Francis, avec une sorte d'allégresse pleine de dynamisme, distribuait généreusement coups de pied et coups de poing, non sans ouvrir l'œil pour guetter un éventuel coup de poignard. Tout en se démenant, il fulminait contre ses adversaires.

Comme on pouvait s'y attendre, des coups de sifflet retentirent et des flics s'amenèrent au pas de course. Quatre agents fendirent en vociférant le cercle qui s'était formé autour des lutteurs.

Prenant les défenseurs de l'ordre à témoin, Francis se mit à hurler, en français cette fois, que c'était une honte, un scandale intolérable, une vraie provocation.

Un des agents, coupant court à toute discussion, jeta des ordres brefs à ses collègues. Cinq minutes plus tard, un car de police embarquait tous les acteurs de la scène.

CHAPITRE VI

Grâce au zèle du commissaire de police qui procédait avec sévérité à la vérification des identités des « fauteurs de troubles sur la voie publique », Coplan espérait bien recueillir le renseignement qu'il n'aurait sans doute pas pu obtenir d'une autre manière.

Il fut interrogé, puis fouillé. Les pièces d'identité et les documents commerciaux qu'on trouva sur lui concordaient avec ses déclarations à l'officier de l'ordre. Dès lors, se radoucissant, le commissaire devint plus aimable et demanda au Français s'il voyait un mobile pouvant expliquer l'attitude des trois individus qui l'avaient attaqué.

C'est justement ce qui m'intrigue, répondit Francis. Je ne comprends pas ce que ces voyous me voulaient. On ne provoque tout de même pas les promeneurs sans motif, que diable ! Peut-être ont-ils déclenché cette bataille pour me dérober mon argent ?

Nous allons tirer cela au clair, affirma le policier. Je vais vous prier de patienter un moment dans le bureau voisin pendant que

j'interroge vos agresseurs.

Durant plus d'une heure, Coplan fuma des cigarettes sous la surveillance discrète d'un autre agent du commissariat. Enfin, le commissaire le rappela dans son bureau.

Je suis désolé de vous avoir fait attendre si longtemps, monsieur Coplan, mais j'ai été obligé de consulter la Sûreté nationale et ces contrôles ne sont jamais très rapides. En définitive, nous n'avons rien découvert qui soit de nature à élucider le mystère de l'attaque dont vous avez été victime. Cependant, à quelque chose malheur est bon : un de vos trois agresseurs est d'origine irakienne et il est fiché comme pouvant jouer un rôle d'agitateur à la solde du Front d'opposition, le parti clandestin qui lutte contre le gouvernement actuel.

Coplan arqua les sourcils :

- Je ne vois pas le rapport qu'il peut y avoir entre les attaches politiques de ces individus et... leur attitude scandaleuse à mon égard.

- Il n'y a aucun rapport, affirma le policier. Ces trois lascars prétendent d'ailleurs que c'est vous qui avez commencé par les insulter. Mais, naturellement, c'est la défense habituelle de ces gens-là quand ils sont pris en flagrant délit d'agitation populaire.

- Coplan fit une moue perplexe. Le policier reprit :

- Vous pouvez déposer une plainte pour coups et blessures, mais aucune autre charge précise ne peut être retenue contre eux. Je ne puis d'ailleurs maintenir l'arrestation que du suspect d'origine irakienne, les deux autres doivent être relâchés.

- En somme, je n'ai plus qu'à me résigner ?

- Tout ce que je peux faire, c'est d'exiger qu'ils vous fassent des excuses. Comme vous êtes étranger, il faut qu'ils reconnaissent leur incorrection.

- C'est bien le moins, persifla Francis d'un air pincé.

Les trois gars furent amenés dans le bureau et contraints de faire des excuses à l'honorable voyageur français. Seul l'inconnu en chemisette grise avait les menottes autour des poignets.

Ils s'exécutèrent sans beaucoup d'entrain, et le grand maigre dédia à Francis un regard lourd.

Coplan grava dans sa mémoire les traits des trois individus. S'il le fallait, il les reconnaîtrait même dans vingt ans.

Il remercia le commissaire et prit congé.

Dans le taxi qui le ramenait au Gulaki, il tira les conclusions de l'incident qu'il avait provoqué : les agissements du sénateur Badjistan avaient dû attirer l'attention du Front d'opposition et, dès lors, la partie devenait encore beaucoup plus délicate à jouer.

A l'hôtel, Coplan constata rapidement qu'on avait profité de son absence pour fouiller ses bagages ; les repères qu'il avait disposés à cet effet le démontraient clairement.

Le coup était classique, et la chose n'avait aucune importance.

Après avoir pris une douche et s'être changé, Francis descendit au bar. En traversant le hall, il aperçut du coin de l'œil la silhouette élégante de Gerty Nagel qui, à demi dissimulée derrière les palmiers en pot alignés au fond du hall, lisait une lettre. Un grand gaillard en costume bleu marine se tenait debout près de la blonde, comme quelqu'un qui attend une réponse.

Coplan s'effaça discrètement derrière un des piliers pour observer sa récente amie. Celle-ci, ayant terminé sa lecture, replia la lettre, la glissa dans son sac, échangea quelques paroles brèves et froides avec l'inconnu, pour le congédier ensuite sans lui remettre un message ni lui tendre la main.

Sur un petit salut, l'homme s'en alla. Coplan put se rendre compte qu'il s'agissait d'un Occidental et que son costume de confection ne trahissait pas un standing bien prospère.

Exécutant un habile glissando, Francis se propulsa vers l'Allemande comme s'il arrivait en droite ligne de l'escalier.

- Bonsoir, belle amie, fit-il avec un sourire jovial.

La blonde, le visage soucieux, saisit promptement le poignet de Coplan.

- C'est la Providence qui vous envoie, chuchota-t-elle en entraînant Francis vers la sortie. Voulez-vous me rendre un service ?... On vient de m'apporter une lettre et il faut absolument que je sache où habite celui qui me l'a remise. C'est un homme de taille plutôt athlétique, vêtu d'un costume bleu marine.

- Un Iranien ?
- Non...
- Elle poussa Coplan sur le trottoir, jeta dans un souffle :
- Il s'en va là-bas... Vous le voyez? Il remonte vers le haut de la ville.
- Je ne demande qu'à vous être agréable, assura-t-il avec une mimique préoccupée.
- Je vous en prie, faites vite ! Et ne le perdez pas de vue. Je vous expliquerai...
- D'une pression impatiente de la main, elle incita Coplan à se mettre en route. Ce qu'il fit en arborant une expression à la fois sérieuse et attentive.

« Cette souris-là, songea-t-il, ses travaux d'archéologie se rapportent sûrement plus à l'histoire contemporaine qu'aux vestiges des époques révolues ! »

L'homme en bleu marine venait de tourner dans une large avenue quasiment déserte. Ayant viré à son tour, Francis hésita une fraction de seconde. Mener une filature dans un endroit aussi peu peuplé, c'était une gageure. Justement, le quidam venait de se retourner.

Coplan regardait distraitement les maisons, tout en ralentissant son allure. Par bonheur, l'autre poursuivait sa promenade.

Et puis, subitement, l'inconnu traversa l'avenue pour enfiler une longue rue rectiligne, encore plus déserte que l'avenue qu'il venait de quitter.

Coplan réalisa le côté critique de sa situation. Dans cette artère, n'importe qui aurait inévitablement compris qu'il s'agissait d'une filature.

« Vogue la galère ! » décida-t-il. Et il poursuivit sa marche dans le sillage du costume bleu marine.

Deux minutes plus tard, l'inconnu s'arrêtait pour allumer posément une cigarette, l'œil braqué vers Coplan.

CHAPITRE VII

Diliman, l'Arménien obèse, ne décolérait plus depuis la scène au cours de laquelle il s'était laissé enlever le précieux ingénieur Hassa Djasun.

Comme il ne pouvait s'en prendre à personne d'autre qu'à lui-même, il était bien obligé de ronger son frein. La seule violence qui lui fût permise pour exprimer sa rogne était celle du langage, et il ne s'en privait pas.

Tenant conseil avec le marchand de tapis Sakler et les principaux lieutenants de ce dernier, il exhalait sa hargne :

- Il faut retrouver Djasun coûte que coûte, vous m'entendez ? L'organisation tout entière doit être mobilisée dans ce but, la consigne doit être transmise à toutes les cellules... Les mendiants, les marchands de journaux, les chauffeurs de taxi, le personnel des hôtels, les boutiquiers du bazar, tous nos frères et tous nos camarades doivent être informés. J'ai fait tirer cinq cents copies de la photo de Djasun et vous les distribuerez judicieusement, sans oublier nos auxiliaires bénévoles.

Sakler et ses adjoints, cinq militants chefs de groupes de Front d'opposition, parmi lesquels Tanieh, étudiaient en silence la photographie de l'ingénieur disparu.

Sakler grommela :

- Si Djasun met des lunettes et une fausse moustache, nos camarades ne le reconnaîtront probablement pas. Ils n'ont pas l'habitude... Nous aurions plus de chances si vous pouviez nous donner le signalement du salopard qui vous a assommé, Diliman.

- Mais puisque je me tue à vous dire que je n'ai pas vu sa figure ! fulmina l'Arménien. Il est grand, costaud, sportif, et il a le flegme des Britanniques, voilà tout ce que je sais.

- Évidemment, comme signalement, c'est zéro, soupira Sakler.

Diliman insista :

- Faites circuler les photos et centralisez les informations qui arriveront à ce sujet. Par la même occasion, essayez de découvrir comment et pourquoi la police a coffré ce crétin d'Al-Salah qui surveillait la maison du sénateur Badjistan. Cette histoire de bagarre sur la voie publique, je n'y crois pas. Et je ne comprends pas ce qu'un touriste français vient faire là-dedans.

Cette remarque éveilla l'attention de Tanieh. Il fut sur le point d'intervenir pour relater sa propre mésaventure avec un touriste français, mais il se ravisa.

Comme il n'avait pas jugé utile de parler de cet incident, ce n'était pas le moment de le faire à présent. Néanmoins, il se demanda si ce n'était pas l'occasion d'exploiter la sympathie que ce Français avait exprimée à l'égard du Front d'opposition ?

Quand Coplan avait compris que sa filature était décelée, il avait immédiatement improvisé une solution de fortune. Arrivant à la hauteur de l'homme au complet bleu marine, et devinant au physique de l'inconnu qu'il s'agissait d'un Anglo-Saxon, il l'interpella en anglais, sur un ton agressif :

- Vous vous imaginiez sans doute que j'allais vous laisser décamper, hein ?... Qu'est-ce que vous manigancez ? Vous me prenez pour un idiot ?

- Du calme, mon vieux, du calme, marmonna l'autre. Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Comment, qu'est-ce qui ne va pas ? fit Coplan, outré. Vous croyez que je suis aveugle ? Je vous ai surpris en train de lui glisser une lettre et vous trouvez cela normal ? Non, mais, dites donc ! Vous avez un drôle de culot, vous ! Venir relancer une femme jusque dans le hall de son hôtel !

L'autre s'était un peu détendu en découvrant que l'homme furibond qui s'était lancé à ses trousses était tout simplement un amant jaloux

- Vous fâchez donc pas, plaisanta-t-il avec un demi-sourire presque amical, je n'ai pas du tout l'intention de vous faucher votre jolie copine. Je peux même vous affirmer que c'était la toute première fois que j'avais le plaisir de la voir.

- A d'autres ! riposta Francis, acerbe. Mais je peux vous affirmer, moi, que c'est la dernière fois ! Qu'avez-vous mis dans cette lettre ? Vous faites le Casanova ?

- Rassurez-vous, je ne suis pas un dragueur d'hôtel cosmopolite. Quant à cette lettre, c'est un ami de votre blonde qui m'a prié de la

lui remettre...

- Un ami ? Quel ami ?

L'autre rectifia pour ne pas vexer davantage son interlocuteur :

Je suppose qu'il s'agit d'un de VOS amis.

- Mais dites-moi son nom, sacrebleu ! C'est trop facile !

- Elle vous le dira elle-même. Moi, je vous le répète, je ne suis qu'un intermédiaire dans cette histoire. Il s'agit d'un ami que miss Nagel devait rencontrer avant-hier mais qui a eu un empêchement.

- Qui êtes-vous ?

- Glen Hodson, citoyen américain, si cela peut apaiser votre inquiétude.

- Coplan dévisagea Hodson d'un œil moins vindicatif et marmonna :

- Je vous préviens que je n'ai pas l'habitude de me laisser faire. Si vous espérez me souffler la femme que j'aime, renoncez à votre idée. La place est prise.

- Je n'ai jamais rencontré miss Nagel et je n'ai aucun projet galant avec elle, je vous le jure sur la tête du président Lincoln, ironisa l'Américain.

Coplan baissa la tête et s'absorba dans une amère méditation. A la fin, il soupira sur un ton découragé :

- On n'est jamais tranquille avec les filles... Toutes des garces, même les plus sérieuses ! Vous vous rendez compte, avec cet air d'allumeuse qu'elle a parfois...

Il promena un regard las et écœuré autour de lui.

Allons boire un verre, suggéra-t-il. J'en ai gros sur le cœur et ça me soulagera de parler...

Excellente idée, accepta Hodson.

- Je suis sûr qu'elle me trompe, maugréa Francis. C'est un peu bizarre, j'en conviens, mais je le sens... Comme qui dirait un pressentiment, si vous voyez de quoi je parle. Je n'ai pas de preuves, remarquez. Mais les filles d'Eve sont tellement rusées...

- Méfiez-vous de la jalousie, murmura Hodson, conciliant.

Coplan saisit le bras de l'Américain et ils se remirent en route.

- La jalousie est une chose, Mr Hodson, mais la confiance à l'égard des femmes est une stupidité sans nom. En vérité, je ne sais plus très bien où j'en suis.

Hodson rigolait dans son for intérieur. Cet amoureux jaloux tombait à pic. En lui tirant subtilement les vers du nez, c'était une occasion inespérée d'avoir des tuyaux de première main sur cette Gerty Nagel que l'ingénieur Djasun désirait tant revoir.

Très vite, Coplan s'était mis à boire sec. Ensuite, comme un homme obnubilé par les vapeurs de l'alcool, il s'était mis à raconter des histoires vaseuses où il était question du sort peu enviable des hommes trop amoureux, de la vilenie foncière des femmes, etc.

S'il esquiva fort adroitement les interrogations trop directes de Glen Hodson, il ne tira rien non plus de l'Américain.

Finalement, après avoir longuement étudié le cadran de sa montre-bracelet, il bafouilla, la bouche pâteuse :

- Faut que je... m'en aille, retrouver Gerty. Surtout, pas un mot à la reine mère, hein ? Vous, vous êtes un gars compréhensif et j'aimerais vous revoir... A propos, où habitez-vous ?

- Hodson donna spontanément son adresse, y ajouta le numéro de son téléphone, promit à l'amoureux transi tout ce qu'il voulait.

Les deux hommes se séparèrent après d'interminables adieux ponctués de tapes dans le dos et de gros rires niais.

A l'hôtel, Gerty Nagel guettait avec anxiété le retour de Francis. Dès qu'elle l'aperçut, elle se précipita vers lui, lui lança un regard interrogateur et prononça tout bas :

Venez un instant dans ma chambre.

Il opina, la suivit dans l'escalier. Elle avait une chambre au premier étage, non loin de celle de Coplan mais située plus au fond du couloir.

- Alors ? fit-elle après avoir refermé fébrilement la porte palière. Vous avez pu découvrir où il habite ?

- Coplan secoua négativement la tête :

- Hélas, non. Votre bonhomme devait se douter de quelque chose, car il m'a bel et bien promené d'un bout à l'autre de la ville avant de disparaître comme par enchantement. Je vous assure que j'ai vu Téhéran, cette fois-ci !

- Comment a-t-il pu disparaître subitement ? Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

- Je n'y ai rien compris moi-même, confessa Francis. Je le voyais devant moi, et puis brusquement je ne l'ai plus vu ! Comme ça, pfuuuit ! Il y avait un passage voûté entre deux rues ; il s'est engagé sous la voûte et c'était fini. Quand je suis arrivé à mon tour sous la voûte, plus de complet bleu marine ! Votre quidam s'était volatilisé.

Gerty se mordillait nerveusement la lèvre inférieure.

- C'est bien ennuyeux, dit-elle en essayant de surmonter le dépit qu'elle éprouvait et qui donnait à son joli visage une expression rancunière, boudeuse.

Secouant sa belle chevelure (comme pour chasser ses soucis), elle proposa avec une gentillesse un peu forcée :

- Un petit scotch en guise d'apéritif ? Ensuite, si cela vous plaît toujours, nous dînerons ensemble.

Formidable I s'exclama-t-il avec enthousiasme. Je gagne vingt-quatre heures sur la promesse que vous m'aviez faite !

Elle rit :

- Les Français sont tous les mêmes !

- Vous me devez bien une petite compensation, reconnaissez-le, fit-il avec un sourire ambigu. Vous me lancez sans préambule aux trousses d'un individu que je ne connais ni d’Ève ni d'Adam et qui me fait galoper à travers toute la ville. Je n'ai rien d'un détective privé, vous savez ! Et qui me dit que cet inconnu n'est pas un homme dangereux ?

- N'ayez crainte, vous ne couriez aucun risque, mon cher, assura-t-elle en disposant sur la table deux verres et une bouteille de Cutty Sark.

Tout en remplissant les verres, elle reprit :

- Je ne voudrais pas que vous ayez une fausse opinion à mon sujet. Je ne suis pas une aventurière, Dieu merci ! En deux mots, voici l'explication de mon attitude...

Elle tendit un verre de scotch à Coplan et continua :

- Comme je vous l'ai dit, je suis en Iran pour effectuer certaines recherches archéologiques. Or, j'ai rencontré au cours de mon travail un jeune savant iranien, un ingénieur, dont la situation personnelle m'a inspiré spontanément une sorte d'amitié très vive

mêlée de... disons, de pitié. Ce garçon m'a fait quelques confidences et il m'a notamment exprimé certaines craintes qu'il avait au sujet de son propre sort. Figurez-vous qu'il détient un renseignement que plusieurs pays veulent à tout prix lui arracher...

- Sans blague ? intercala Francis.

- Évidemment, j'ignore de quoi il s'agit. Je ne suis guère au courant des choses actuelles, je ne m'intéresse qu'au passé. Néanmoins, si j'ai bien saisi, mon ami a fait allusion à une découverte technique susceptible de déclencher des rivalités financières et même, paraît-il, une guerre.

- Diable ! lâcha Coplan, apparemment effaré.

Le tuyau du Vieux était donc, une fois de plus, valable. Mais le comble, c'est que Gerty Nagel allait remplacer, sans s'en douter, le pauvre Khabali qui était mort avant d'avoir pu fournir les informations qu'on attendait de lui.

- Et... où est-il, ce savant ? s'informa Francis, curieux.

- Eh bien, justement, voilà le problème. Figurez-vous qu'il a disparu... J'ai tout essayé pour le retrouver, mais je n'y suis pas parvenue. Et ce qui m'inquiète par-dessus tout, c'est que l'inconnu que je vous ai prié de suivre m'a remis un message anonyme me conseillant de renoncer à mes recherches.

- Curieuse histoire, grommela Francis en contemplant le contenu de son verre. Je suppose que dans un pays comme celui-ci, cela ne peut être qu'une affaire de pétrole, non?

- Ce qui me contrarie, poursuivit-elle sans répondre à la question de son interlocuteur, c'est que je ne puis absolument rien faire pour aider ce garçon. Il vivait seul à Téhéran.

- Sincèrement, je ne vois pas pourquoi on veut vous empêcher de rejoindre votre ami iranien.

- C'est étrange, n'est-ce pas ?

- Cette lettre contenait-elle des menaces ?

- Oui, mais déguisées sous forme de conseils.

- Intimidation, en somme, conclut-il, pensif. En examinant cette lettre, on doit pouvoir se faire une idée de l'expéditeur, j'imagine ? Vous l'avez là, cette lettre ?

- Euh... c'est bête, mais je l'ai jetée. Je crois que j'ai eu peur d'avoir des ennuis.

- Comme je vous comprends ! approuva-t-il avec conviction.

Il vida son verre, le déposa sur la table, s'approcha de la blonde :

- Puis-je me permettre de vous donner moi aussi un conseil, ma chère Gerty ? Oubliez ce garçon et tenez-vous à l'écart de cette histoire. Quand on réside dans un pays étranger, il ne faut jamais s'occuper des gens qui ont des problèmes. D'une façon ou d'une autre, on ne s'attire que des désagréments...

- Le plus naturellement du monde, il glissa son bras autour des épaules de la séduisante Allemande en lui disant encore :

- Je ne veux nullement vous prêcher l'égoïsme ou la lâcheté, croyez-le bien. Mais j'ai beaucoup voyagé et j'ai acquis une certaine expérience, une sorte de sagesse en quelque sorte. Vous avez de l'amitié pour ce jeune savant iranien et vous vous sentez moralement obligée de l'aider. C'est parfait. Ce sont des sentiments qui vous honorent. Mais enfin, réfléchissez... Vous avez des responsabilités, envers votre Université, envers la réputation de votre pays. Espérez-vous vraiment, vous une faible femme, changer quelque chose au sort de ce garçon si sa vie est en danger ? Dangereuse illusion, non ?

Comme on pouvait le prévoir, la blonde sauta à pieds joints sur l'occasion :

- Oui, vous avez sans doute raison, murmura-t-elle sur un ton résigné. Je ne suis pas de taille à me mêler de ces choses-là.

Comme sous le poids d'un regret ou d'une tristesse, elle abandonna sa tête contre la poitrine de Coplan. Il lui proposa à mi-voix :

- Après le dîner, nous pourrions peut-être faire une promenade ensemble ? Cela vous changera les idées... Vous êtes si mélancolique tout à coup.

Elle acquiesça en hochant la tête en silence. Il lui caressa tendrement les cheveux, la nuque, l'épaule. Puis, la renversant avec une douce fermeté dans le creux de son bras, il lui baisa la bouche. Elle n'offrit point de résistance. Bien au contraire, les paupières closes, les narines frémissantes, elle répondit avec fougue à ce pénétrant baiser.

A la fin, se dégageant, elle haleta :

- Je t'en prie... Ce n'est pas bien ce que tu fais : tu profites de mon désarroi, de mon chagrin.

- Excuse-moi, ta beauté me fait perdre la tête, avoua-t-il, contrit.

- Donne-moi trois minutes pour changer de robe. Ensuite, nous descendrons à la salle à manger. Si tu veux un autre whisky, sers-toi.

- Volontiers, accepta-t-il en la regardant disparaître dans la salle de bains.

Il l'entendit remuer des objets, des flacons qui tintaient contre la tablette de verre du cabinet de toilette.

Il se servit un demi-verre de scotch, se mit à déambuler dans la chambre.

Mine de rien, en ayant soin de tourner le dos vers la salle de bains, il dériva vers la commode sur laquelle elle avait déposé son sac à main ; arrivé en bonne position, il exécuta le petit tour d'escamotage auquel il pensait depuis qu'il était entré dans la pièce. En un clin d'œil, il parcourut le billet apporté par Hodson :

« *Chérie. Ne te fais pas de soucis pour moi. Je suis sain et sauf, mais je ne puis te voir en ce moment, pour des motifs de sécurité. Je t'enverrai d'autres nouvelles par la même voie. Si tu veux garder le contact, remets un message au porteur de la présente. A bientôt, mon amour. »*

Hassa Djasun.

Coplan remit le papier dans le sac, referma le sac et reprit sa promenade dans la chambre silencieuse.

Le dîner fut amical à souhait. La fin traîna un peu en longueur, mais c'était conforme à un principe personnel que Coplan formulait comme suit : « Avec les dames, il ne faut jamais précipiter l'inévitable. »

Un peu avant onze heures, ils quittèrent la salle à manger. Elle demanda :

- Tu y tiens vraiment, à ta promenade ?

- Pourquoi ?

- Je me sens un peu fatiguée.

- Dans ce cas, je n'insiste pas. Mais j'ai droit à un dédommagement, non ? Tu ne peux pas refuser de prendre un petit digestif avec moi.

- Au bar ?

- Non, les bars sont lugubres à cette heure. Viens plutôt chez moi, nous pourrons bavarder.

Elle lui coula un regard qui voulait paraître méfiant mais qui n'était que langueur et consentement.

- Soit, dit-elle. Mais rien qu'une minute alors. C'est promis ?

- C'est juré.

Avant d'entrer dans la chambre de Coplan, elle jeta un rapide regard de part et d'autre du couloir.

Une fois dans la pièce, elle minauda :

- Tu me compromets. Gare à toi si tu n'es pas sage !...

- Je le serai, assura-t-il, prêt à la prendre au mot.

- Mais elle n'avait aucune envie de pousser la comédie jusqu'à l'absurde. Et elle le lui fit bien comprendre.

En vérité, comme la plupart des beautés allemandes, elle avait une vitalité sensuelle qui n'était pas exempte de gourmandise. Quand elle fut nue et vibrante de plaisir dans les bras de Francis, elle sut lui inspirer une fringale amoureuse qui eut pour résultat de les conduire tous les deux vers les sommets d'une extase éblouissante.

Elle ne s'en tint d'ailleurs pas là ! Ayant pris goût à cette délirante ascension vers le septième ciel, elle fut active et ardente, déchaînée pour la conquête d'autres cimes tout aussi vertigineuses. Ayant trouvé un partenaire à sa mesure, elle en profitait.

Elle ne fut pas déçue. C'est à 3 heures du matin, finalement, qu'elle regagna discrètement sa propre chambre au fond du couloir, enveloppée dans une robe de chambre (trop grande pour elle) que Francis lui avait prêtée.

Coplan, resté seul, se rhabilla sommairement et, transportant sa valise dans la salle de bains, il se mit à la besogne. Il travailla pendant trois quarts d'heure, à la seule lueur d'une lampe de poche à ampoule rouge. Parmi ses échantillons d'instruments, il avait toujours de quoi improviser un laboratoire de fortune.

Il délogea la pellicule logée dans son briquet, la développa.

Il constata avec satisfaction que le cliché qu'il avait pris de Gerty Nagel et celui de Glen Hodson étaient plus que valables.
Lorsqu'il se coucha, sa dernière pensée fut pour Glen Hodson : quel rôle jouait-il, cet Américain ?

CHAPITRE VIII

Coplan dormait encore quand, le lendemain matin, le téléphone se mit à tinter près de son oreille, sur la table de chevet.
Avec une promptitude quasi mécanique, il décrocha et demanda :
- Allô ?
Entraîné à passer sans transition du sommeil à la plus totale lucidité, il attendit. Après un silence, une voix s'enquit :
- You are Mr Coplan ?
- Yes.
L'autre hésita de nouveau avant d'articuler, toujours en anglais :
- C'est Tanieh qui vous parle. Est-ce que vous vous souvenez de moi ?
- Oui, naturellement.
- J'aimerais vous voir, si c'était possible.
- Pourquoi ?
- Oh, pour rien. Pour bavarder, quoi !
- Bon. Je suis libre à onze heures.
- D'accord. Vous connaissez le kiosque à journaux qui se trouve en face de la Poste Centrale ?
- Bien sûr.
- Je m'y trouverai à 11 heures très précises. Quand vous m'aurez repéré, suivez-moi jusqu'à un petit café où je vous conduirai et où nous pourrons causer.
- D'accord, acquiesça Coplan.
Il raccrocha, rejeta les couvertures et se leva. Tout en préparant ses objets de toilette, il se demanda si ce coup de fil. inattendu était susceptible de lui apporter d'autres renseignements sur les menées du F. O.

Avant de commencer à se raser, il se commanda par téléphone un petit déjeuner bien fourni.

En voyant pour la première fois Tanieh en plein jour, Coplan fut un peu surpris par son aspect fluet ; le jeune tueur était encore plus mince, plus frêle et plus pâle que le souvenir qu'il avait laissé dans la rétine de Francis. Mais cette apparence ne pouvait pas tromper un homme d'expérience, car le terroriste iranien avait dans le regard quelque chose de sournois, de cruel, qui démentait son allure de fille.

Coplan répondit par un bref clin d'œil au signal discret de Tanieh et, à bonne distance, lui emboîta le pas en direction de la vieille ville.

Le petit gars pénétra dans une taverne assez louche, un peu au-delà du bazar ; Coplan le suivit, l'œil attentif et les nerfs en alerte.

Tanieh s'était assis dans le fond du caboulot, à une table crasseuse. Francis l'y rejoignit.

Le jeune Iranien chuchota en anglais :

- J'ai quelque chose à vous demander, mais il faut que cela reste entre nous.

- Promis.

- En réalité, mes chefs ne sont pas au courant et je ne sais pas s'ils approuveraient mon idée...

- Tu leur as parlé de moi ? Tu leur as raconté comment nous étions devenus des amis ?

- Justement, non. Je n'en voyais pas la nécessité... Vous savez, moins on cause moins on a des embêtements. Mais voici ce qui se passe : l'organisation vient de lancer une consigne qui s'adresse à tous les frères du F. O. Nous recherchons un type qui a disparu, un ingénieur.

- Un étranger ?

- Non, un Iranien. Il s'appelle Djasun.

Pas un muscle du visage de Coplan n'avait bougé. Tanieh, qui l'épiait, continua en tirant de la poche de son blouson une photo au format carte postale :

- Voici l'ingénieur en question.

Coplan prit la photo, l'examina en silence. Tanieh souffla :

- Vous pouvez la garder, j'en ai des tas. Je dois les distribuer aux camarades.

- Peux-tu me rappeler le nom de cet homme ? émit Francis d'un air négligent.

- Djasun... Hassa Djasun. Il paraît que c'est un savant en matière de pétrole. Je ne sais pas dans quelle branche vous êtes, mais comme la plupart des Français qui viennent chez nous s'occupent du pétrole, j'ai pensé que vous pourriez peut-être me dénicher un tuyau concernant ce Djasun.

- C'est parfaitement possible, assura Francis, imperturbable... Si j'apprends quelque chose au sujet de cet homme, comment pourrai-je t'en faire part ?

Tanieh hésita un instant, puis, extirpant de sa poche une carte commerciale toute souillée, il marmonna :

- Appelez-moi au numéro qui se trouve là-dessus. C'est le nom et l'adresse de mon patron. Je suis aide-magasinier chez un marchand de tapis.

Coplan jeta un coup d'ceil sur la carte :

Chor SAKLER Tapis anciens et modernes Grand choix - Facilités pour l'exportation. Avenue Nadir Shah 126 - Téhéran - Tél. : 27829

Coplan glissa la carte et la photo dans son portefeuille.

- J'y penserai, promit-il. Je dois effectivement rencontrer plusieurs grosses légumes de l'industrie pétrolière, ici et à Abadan. Si j'ai l'occasion d'obtenir des renseignements, je te tiendrai au courant.

Il prit un temps, dévisagea Tanieh :

Qu'est-ce que le F. O. lui veut, à cet ingénieur ?

- J'en sais strictement rien, parole d'honneur. Mais du moment que le comité central a déclenché la mobilisation de toutes nos filières pour retrouver ce zèbre, c'est que c'est très important.

- En effet, opina Francis, songeur.

Il offrit une Gitane au jeune Iranien, qui accepta. En lui avançant la flamme de son briquet, Coplan articula sur un ton confidentiel :

- J'ai également un service à te demander, Tanieh.

- Quel service ?

- Connais-tu le sénateur Badjistan ?

- Le gros porc qui a une villa près d'At-Darband ?

- Oui.

- Je l'ai aperçu une fois ; il sortait d'une séance du Parlement.

- Peu importe. Figure-toi qu'il m'est arrivé une drôle d'histoire l'autre jour. J'étais allé chez le sénateur pour lui vendre des appareils, car je vends des appareils qui sont utilisés par les sociétés pétrolières ; en sortant de la propriété, j'ai été pris en filature par un individu que je n'avais jamais vu. Au bazar, ce type m'a insulté et il a voulu me flanquer une raclée. Bref, les flics nous ont embarqués et j'ai appris que le zigoto qui m'avait suivi est un Irakien qui fait partie du F. O... Peux-tu me dire pourquoi le F. O. s'intéresse à Badjistan ?

- Aucune idée. Mais je peux m'informer.

- Cela me rendrait service, tu t'en doutes. Je ne tiens pas du tout à faire des affaires avec ce sénateur s'il est inscrit sur la liste noire du Front d'opposition.

- Une vague expression de vanité était apparue sur le faciès ascétique de Tanieh :

- Je ne suis pas trop mal placé pour vous donner le renseignement, glissa-t-il. Je vous téléphonerai demain, dans la matinée.

- Merci d'avance. De mon côté, je n'oublie pas ton bonhomme de la photo.

N'ayant plus rien à se dire, ils se quittèrent. La poignée de main de l'Iranien fut énergique et amicale.

Coplan se rendit alors, en flânant, au rendez-vous qu'il avait avec Michel Dutour dans un grand café moderne proche de la Légation de France. A toutes fins utiles, il poussa ses pas jusqu'à l'avenue Hafez, histoire de vérifier ses arrières. Rassuré sur ce point, il rejoignit son ami.

Après avoir bu un apéritif, les deux Français prirent la direction du Nâderi, le restaurant en vogue, où Dutour avait réservé une table. Ce n'était d'ailleurs pas loin de l'endroit où ils se trouvaient et il faisait un temps superbe. Le soleil brillait dans un ciel bleu dont la pureté était indicible.

Au cours de l'excellent repas qu'ils dégustèrent au Nâderi, les deux amis firent un tour d'horizon politique et économique. Dutour

était évidemment très au courant de la conjoncture et il avait ce don précieux d'analyser une situation sans se perdre dans les détails.

Au café, Francis demanda un service plus précis et plus personnel à son camarade.

- Si tu pouvais contacter le directeur technique du C. I. P. pour lui parler de moi en termes élogieux, ça donnerait du poids à la démarche que j'ai faite. Ce bonhomme m'a semblé sérieusement emballé par le matériel que ma société produit ; un petit coup de pouce officiel pourrait me valoir une bonne commande.

Dutour ouvrait des yeux ronds.

- Écoute, non, grommela-t-il, je n'ai rien contre les canulars, mais il y a des limites. Ces Iraniens manquent parfois d'humour et la plaisanterie pourrait se retourner contre moi.

- Quelle plaisanterie ? fit Coplan en haussant les épaules. Je suis allé au C. I. P. et j'ai proposé les appareils fabriqués par la Cophysic. Pour gagner ma croûte, il faut que je vende, moi !...

- Tu prends cela sur toi ?

- Mais naturellement !

- Bon, j'irai voir ton directeur technique. Et quoi encore ?

- Un petit renseignement d'ordre secondaire. As-tu entendu parler d'un jeune ingénieur iranien qui s'appelle Djasun ?

- Dutour fronça les sourcils :

- Oui, ce nom me dit quelque chose... Djasun... Ne s'agit-il pas d'un géologue ?

- Peut-être.

- Attends que cela me revienne... Sauf erreur, c'est un gars qui travaillait à l'Anglo-Iranian et qui s'est fait virer pour une question de gros sous.

- Je cherche cet homme.

- Pourquoi ? Pour lui vendre des appareils ?

- Naturellement. Ces spécialistes ont le bras long.

- Tu me navres, Francis, soupira Dutour. T'entendre parler comme un épicier, c'est pénible.

- Eh bien, quoi ? Les épiciers sont des gens comme toi et moi, non ?

- Façon de parler, marmonna Dutour, attristé.

Coplan exhiba discrètement un des clichés qu'il avait développés entre 3 et 4 heures du matin.

- Et ce mec-ci, tu le connais ?

- Qui ?

- Michel Dutour regarda la photo, leva les yeux vers Coplan :

- Encore un client de la Cophysic ? Persifla-t-il.

- Je l'espère.

- Sombre idiot, j'ai bien failli marcher ! Ce type-là, c'est Glen Hodson, l'agent de la C. I. A.

- Il habite réellement à la pension Tchar Bagh ?

- Oui, entre autres. On ne sait jamais où les gars de la C. I. A. habitent réellement. Mais la pension Tchar Bagh est effectivement une adresse où tu pourras contacter Hodson.

- Merci pour la confirmation, dit Coplan en récupérant la photo pour la faire disparaître dans sa poche.

Coplan rentra à son hôtel vers 5 heures de l'après-midi. Au lieu de monter à sa chambre, il gagna le tea-room et commanda un café.

On venait de lui apporter sa consommation quand Gerty Nagel fit son apparition. Elle portait une étonnante robe de gaze aléoutienne turquoise qui lui allait à ravir.

Compliments, murmura-t-il, vous avez une robe divine. Puis-je vous offrir le thé ?

Elle fit non de la tête, mais elle prit place en face de lui à la petite table. Il prononça d'une voix à peine distincte :

- L'amour te réussit. Tu es radieuse comme si tu avais mangé du soleil. As-tu des nouvelles de ton ami iranien ?

Elle répondit sur le même ton confidentiel :

- Je dois reconnaître que tu es imbattable pour consoler les cœurs en peine...

Elle secoua sa chevelure blonde, esquissa un sourire mondain et reprit d'une voix moins discrète :

- Où étiez-vous passé ? On vous a cherché, le savez-vous ?

- On m'a téléphoné et j'ai dû partir d'urgence. Je n'ai même pas eu le temps de prendre de vos nouvelles, excusez-moi.

- Mais il ne s'agit pas de moi ! Le chasseur a fait le tour de l'hôtel avec un télégramme à votre nom.

Coplan haussa les épaules :

- Oh, les affaires peuvent bien attendre un peu, maintenant que vous êtes là !

- Non, désolée, dit-elle, je suis attendue...

- Alors ?

En se levant, elle pencha son buste fascinant et murmura :

- Je rentrerai vers 11 heures du soir. Si tu as besoin de ta robe de chambre, viens la chercher.

Sur ce, elle pirouetta et quitta le tea-room. Coplan fit claquer ses doigts pour attirer l'attention d'un des serveurs.

- Il y a un télégramme pour moi. Voulez-vous voir à la réception ? M, Francis Coplan.

- Bien, monsieur.

Le serveur revint quelques instants plus tard.

Le chasseur a glissé le télégramme sous votre porte, monsieur.

Parfait, je vous remercie.

Après avoir vidé sa tasse de café, Francis monta à sa chambre. Il eut soin de se munir de son mouchoir de poche pour ramasser le télégramme et le porter dans la salle de bains. Il ne fallait pas être bien malin pour voir que le message avait été décacheté puis recacheté.

Un rapide test au moyen de poudre dactyloscopique fit apparaître des empreintes dont Francis trouva d'autres échantillons sur le manche de sa brosse à cheveux que Gerty Nagel avait utilisée après leurs folies amoureuses. Chose étrange, les traces laissées par la belle Allemande étaient les dernières sur le télégramme et elles se superposaient à d'autres empreintes, celles des employés de l'hôtel évidemment.

Bref, c'était Gerty qui avait pris connaissance du message en dernier lieu.

Le télégramme émanait de Paris :

« *Manomètres PM/Mod. 21-y pas en stock actuellement. Prévoir délai de deux semaines à 20 jours. Sans hausse de prix*. »

Cophysic

En clair, selon un code conventionnel absolument inviolable, cela signifiait : Vapeur Levanto passera détroit d'Ormuz pour arriver cap Hul Barkan dans la nuit du 19 au 20. Paoli.

Ayant réfléchi pendant quelques minutes, Coplan appela au téléphone le sénateur Badjistan à son domicile. Par chance, il était chez lui et il décrocha lui-même le téléphone.

Bonjour, monsieur le sénateur, c'est Francis Coplan qui vous parle. Puis-je vous demander si vous avez eu le temps d'examiner les catalogues que je vous ai envoyés ?

- Eh bien, euh... oui, fit le sénateur, hésitant.

- Je viens de recevoir quelques précisions au sujet des manomètres à haute pression dont je vous ai parlé. J'aimerais vous revoir à propos de ces appareils.

- C'est que... je suis très occupé en ce moment et, de plus je suis invité chez des amis pour la soirée.

Le ton de l'Iranien était embarrassé, réticent, totalement dénué d'enthousiasme.

Coplan insista néanmoins :

- Ce ne sera pas bien long, monsieur le sénateur. Si cela vous convient, je puis être chez vous dans un quart d'heure.

- Non, cela ne m'arrange pas. Ce que je peux faire, c'est de vous prendre au passage avec ma voiture. Par exemple, à l'angle de l'avenue d'Ispahan, à la hauteur de l'immeuble de la compagnie maritime. Vous voyez ce que je veux dire ?

- Certainement. A quelle heure ?

- Eh bien... Disons, à 7 heures et demie.

- D'accord, j'y serai, déclara Francis.

Son correspondant ayant raccroché, Coplan resta tout songeur, la main posée sur le combiné. De toute évidence, le sénateur jugeait opportun de prendre certaines précautions.

Francis arriva au rendez-vous avec une bonne dizaine de minutes d'avance. A la demie moins quelques secondes, une Pontiac mauve réséda vint se ranger en bordure du trottoir, à l'endroit convenu. Du siège arrière où il était affalé tel un énorme bouddha, Badjistan fit signe au Français de monter. La grosse limousine démarra. Coplan s'enquit :

- Où allons-nous ?

- Nous allons d'abord nous débarrasser du crétin qui nous suit, maugréa le sénateur.

Coplan se retourna sur son siège. Un gendarme bardé de cuir, chevauchant une moto Harley-Davidson, suivait la Pontiac.

- Vous avez une protection officielle ? s'étonna Coplan.

- C'est un faux gendarme, ricana l'Iranien. En réalité, je suis surveillé par des tas de gens plus bêtes les uns que les autres ! Le Front d'opposition, la C. I. A. et l'Intelligence Service, la Sûreté nationale et tutti quanti ! Bien malin qui s'y retrouve... Mais, n'ayez crainte, mon chauffeur est bien dressé, nous allons semer ce motard dans quelques minutes. Pour votre gouverne, je vous signale que vous avez été pris en filature lorsque vous êtes sorti de chez moi, l'autre jour.

- Vous auriez dû me prévenir par téléphone, fit Coplan sur un ton de reproche.

Badjistan eut un rire silencieux :

Pour informer tous les indiscrets de votre hôtel que vous avez des activités un peu spéciales ?

La Pontiac avait entamé un tour de ville par de grandes avenues bien dégagées. Elle rejoignit la route de Koum, à la sortie sud de la cité, puis, une fois franchi les anciens remparts, elle fonça comme un bolide.

Le chauffeur devait connaître cette route par cœur, car il conduisait avec une sûreté phénoménale. Deux ou trois ponts furent franchis, quelques virages furent passés avec brio ; au débouché d'une courbe, la limousine bifurqua sèchement sur la droite pour enfiler une voie secondaire cachée par un rideau d'arbres. Après quelques ultimes lacets, la Pontiac stoppa derrière une colline coiffée de. cèdres centenaires. Au pied de cette colline, des massifs d'arbustes sauvages formaient une haie vive derrière laquelle s'amorçait un bois touffu.

Le sénateur, incroyablement souple malgré sa corpulence, ouvrit sa portière, sauta sur le sol gazonné.

- Venez vite, jeta-t-il à Coplan.

La Pontiac redémarra immédiatement.

CHAPITRE IX

Léger comme un bulldozer, le sénateur obèse écarta les branches de la haie :

- Allez-y, dit-il à Francis. Nous n'avons que quelques secondes d'avance.

Les deux hommes se coulèrent dans la végétation drue des taillis enchevêtrés. Coplan, toujours sur la défensive, avait glissé sa main dans la poche droite de son pantalon et refermé ses doigts autour de la crosse de son G. P. dont il avait fait coulisser le cran de sûreté. Le manège de Badjistan lui paraissait un peu trop bien combiné.

Après avoir marché pendant quelques minutes derrière le sénateur, dans le silence le plus complet, il distingua une petite maison qui se profilait dans une clairière.

A cet instant, une moto passa en pétaradant sur la route, là où les deux passagers de la Pontiac avaient débarqué. La moto ne s'arrêta pas.

Badjistan chuchota :

- Il a dû apercevoir ma voiture au loin. La poursuite va continuer... Quant à nous, nous serons à l'aise dans ce pavillon de chasse. Venez...

Il prit une clé, ouvrit la porte de la maisonnette, fit entrer Francis. Le décor évoquait une sorte de chalet rustique très sommairement meublé.

- Maintenant, nous pouvons causer, dit-il en désignant un fauteuil de rotin à Coplan. Comme vous avez pu en juger par vous-même, les tractations clandestines exigent une certaine prudence... Un verre de cognac ?

- Volontiers, accepta Coplan.

Le sénateur prit un flacon et deux verres dans une armoire de style villageois. Après avoir rempli les deux verres, il en tendit un à Francis, but une gorgée à son propre verre, fit claquer sa langue d'un air satisfait.

- Alors, cher monsieur Coplan, quelles sont les dernières nouvelles ?

- Mon dispositif sera bientôt en place, annonça Francis. Le vapeur Lepanto arrivera au cap Hul Barkan dans la nuit du 19 au 20.

Badjistan opina, puis enchaîna :

- J'ai pris mes dispositions, moi aussi. Six mille barils ont été consignés pour vous dans l'île Banna. Le bateau n'aura qu'à s'approcher le plus possible de l'île dans la nuit du 20 au 21. Le chargement s'effectuera par péniches. En trois nuits, tout sera terminé.

- Très bien. Je préviendrai mon correspondant.

L'Iranien but encore une gorgée de cognac. Après quoi, penchant un peu le buste, il murmura d'une voix douce :

- Nous sommes bien d'accord sur les modalités du règlement, je suppose, monsieur Coplan ? Le paiement devra se faire au cours de la troisième nuit, pendant que le Lepanto se trouvera toujours dans les eaux territoriales iraniennes.

- Oui, c'est convenu comme cela.

- Et votre correspondant aura pris ses précautions pour assurer la sécurité de sa navigation, j'imagine ? Il y a des risques, je ne vous le cache pas. De très gros risques.

- Nous avons fait le maximum, n'ayez crainte. Le commandant du vapeur connaît admirablement les parages. Il rasera les côtes d'Iran et du Béloutchistan, pour faire escale à Karachi puis à Bombay. D'autres marchandises seront entassées à ce moment-là au-dessus des barils. De cette façon, lorsque le bateau se présentera devant Aden, ses connaissements ne porteront aucune mention du golfe d'Oman, ce qui suffira vraisemblablement à dissiper les doutes éventuels des contrôleurs.

Un sourire fit briller les dents blanches de l'Iranien.

- Si vous avez les complicités utiles à Bombay, c'est ingénieusement calculé, reconnut-il en souriant.

- De ce côté-là, nous sommes parés, affirma Francis.

Badjistan vida son verre de cognac.

- Nos problèmes étant réglés, dit-il, je suis obligé de vous quitter. Comme je vous l'annonçais au téléphone, je dîne chez des amis ce soir.

- Je m'excuse de vous avoir dérangé, murmura Francis.

Il vida également son verre, se leva. Puis, sur un ton détaché :

- Ah, j'allais oublier! Puis-je vous demander un petit renseignement qui n'a rien à voir avec notre affaire ?

- Oui, évidemment.

- J'aurais aimé rencontrer un certain Hassa Djasun, un ingénieur, mais je n'arrive pas à mettre la main dessus. Ce nom vous dit-il quelque chose ?

- Le sénateur n'avait pu réprimer un bref tressaillement, et il lui fallut au moins une seconde pour se composer un masque indifférent.

- Voyons, marmonna-t-il, pensif. Djasun... Ne s'agirait-il pas de ce géologue qui a travaillé au bureau de Recherches de l'Anglo-Iranian autrefois ?

- Oui.

- A quel titre cet homme vous intéresse-t-il ?

- On m'avait dit que c'était un personnage assez influent et qu'il était susceptible de s'intéresser aux appareils que ma firme produit.

- Curieux... Nous voulions nous attacher cet homme et nous lui avions fait des offres, mais il n'a jamais donné suite... Récemment, il semblait s'orienter vers les sociétés nationalisées d'Irak, mais les voyages qu'il a faits là-bas n'ont pas donné grand-chose, apparemment. Il n'a pas été engagé.

- Où se trouve-t-il actuellement ?

- Je l'ignore.

- Vous voulez dire que vous avez perdu sa trace ?

- Exactement. Et j'ai bien peur que vous n'ayez que peu de chance de le rencontrer Nous pensons qu'il a quitté discrètement son pays pour le Venezuela.

Coplan manifesta un vif étonnement :

- C'est un comble ! On m'avait certifié qu'il avait toujours refusé de quitter son pays natal !

Le sénateur scruta son interlocuteur :

- Et peut-on savoir QUI vous a certifié cela ?

- Une de ses amies.

- C'est-à-dire ?

Coplan partit d'un grand rire jovial :

- Ah non, ne m'obligez pas à commettre une indiscrétion de ce genre, monsieur le sénateur ! J'ai de bonnes raisons de penser que

les liens qui unissent Djasun à cette femme ne peuvent pas être divulgués. La dame en question est connue pour avoir une vie sentimentale plutôt agitée.

Badjistan, lui, ne riait pas. Son visage était même devenu soucieux. Il hésita un moment, puis il articula lentement, en pesant ses mots :

- Une occasion perdue peut toujours être remplacée par une autre, monsieur Coplan... Seriez-vous intéressé par une affaire qui rapporterait gros, TRÈS GROS ?

- Parbleu ! s'exclama Francis.

- Si vous retrouvez Hassa Djasun et si vous me signalez à quelle adresse je puis le contacter avec certitude, vous serez royalement récompensé.

- Royalement ? répéta Francis, imperturbable. Comment pourrions-nous traduire ce mot en chiffres, monsieur le sénateur ?

- Cinq mille dollars.

- Bigre ! Vous ne m'en donneriez pas autant pour retrouver le Shah en personne !

- Sûrement pas.

- Et payables comment ?

- Rubis sur l'ongle.

- Ce Djasun doit être un élément de grande valeur, pas de doute !

- C'est un excellent géologue, mais... L'Iranien hésita, puis prononça sur un ton grave :

- Si nos informations sont exactes, Hassa Djasun est en mesure de ruiner l'Iran d'un simple trait de crayon...

Coplan, interrogateur, plissa le front. Badjistan poursuivit :

- Cet homme détient une information dont il a parlé à deux ou trois reprises à mots couverts, information selon laquelle il pourrait vraiment mettre fin à la richesse pétrolière de la Perse. Or, de l'avis même de ceux qui le connaissent bien, un homme de son envergure et de sa compétence ne ferait pas de telles allusions si elles n'étaient fondées sur des éléments vrais, réels, concrets... Comme vous le voyez, Hassa Djasun vaut des milliards, beaucoup de milliards.

- Singulière histoire, soupira Francis. Après ce que vous venez de me dire, j'ai l'impression que je n'aurai pas de sitôt l'occasion de

présenter mes appareils à ce M. Djasun !

- Sait-on jamais ? murmura le sénateur. Vous n'êtes pas dans la course, vous. Il n'a rien à redouter de votre part... Cette femme qui vous a parlé de lui, essayez donc de lui tirer les vers du nez... Le jeu en vaut la chandelle, n'est ce pas ?

- Assurément !

Grâce à une voiture Austin qui était garée en permanence près du petit pavillon, le sénateur Badjistan et Coplan purent regagner Téhéran.

Par prudence, le sénateur déposa Francis un peu avant les remparts de la ville. De là, celui-ci prit un autobus.

Vingt minutes plus tard, il franchissait la porte de la pension Tchàr Bagh. C'était une grande maison qui n'avait pas été conçue, à l'origine, pour l'usage que ses propriétaires en faisaient présentement. Elle avait plus l'aspect d'une propriété bourgeoise, fermée sur la vie intime d'une famille discrète et paisible, que d'un hôtel. Les meubles ornementés, les tapis et les tentures, les vases et les coussins de soie, tout portait la marque d'un attachement indéniable aux coutumes de jadis. Il.y avait même, dans le vestibule, des plaques d'étain artistement décorées, vestiges d'un art populaire en voie d'oubli.

Une vieille dame, une Iranienne aux épaules recouvertes d'un châle chaldéen, introduisit Coplan dans un petit salon.

En très mauvais anglais, elle baragouina :

- Mr Hodson venir dans petit moment...

- Deux ou trois minutes s'écoulèrent. Enfin, l'Américain s'amena, souriant :

- Hello ? Comment allez-vous ? C'est gentil de me rendre visite ? Comment va miss Nagel ?

Coplan haussa les épaules, prit une expression mi-figue mi-raisin :

- Je suis venu pour vous demander un conseil. Cette femme commence à m'exaspérer sérieusement...

Il lança un regard vers la porte :

- Puis-je vous parler en toute confiance ?

- Oui, les murs n'ont pas d'oreilles. Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Francis posa un regard lourd sur Hodson et questionna :

- Avez-vous parlé à quelqu'un de notre... de notre rencontre ?

- Non. Pourquoi me demandez-vous cela ? Coplan tira de son portefeuille la photo que le jeune Tanieh lui avait remise. Il la montra à Hodson en chuchotant :

- Entre nous, l'auteur de la lettre, c'était bien cet individu ?

Hodson opina. Coplan reprit la photo et ricana :

- Elle avait cette photo dans son sac, la garce !

- Et alors ?

- Attendez, je vais vous expliquer... Ce bellâtre a rencontré ma maîtresse un soir, dans un restaurant, et il a commencé à lui faire la cour. Là-dessus, j'ai dû partir en voyage. Et quand je suis revenu, ça y était.

- Quoi ? s'enquit Hodson, pince-sans-rire.

- Euh... Eh bien, ils avaient couché ensemble.

- Hodson faisait un effort méritoire pour ne pas rigoler. Coplan reprit :

- J'aurais dû plaquer Gerty et corriger ce type, évidemment. Hélas, j'ai cette femme dans la peau...

- Oui, je comprends. Mais quel service puis-je vous rendre dans cette histoire ?

- Mettez-moi en présence de mon rival. Oh, rien qu'un petit quart d'heure, pas une minute de plus !...

- Vous voulez absolument lui casser la figure ?

- Non, pensez-vous, dit Francis. Je veux tout simplement lui demander de laisser ma maîtresse tranquille.

Les traits de l'Américain s'étaient brusquement durcis. Il venait de réaliser le parti qu'il pouvait tirer de ce providentiel hurluberlu.

- Écoutez, mon vieux, prononça-t-il en dévisageant Coplan, je suis disposé à vous conduire auprès de votre rival, mais à une condition. Un service en vaut un autre, n'est-ce pas ?

- Peu importe. Quelle condition ?

- Vous voulez que ce type s'éloigne de votre maîtresse, non ?

- Naturellement.

- Eh bien, vous allez le mettre au pied du mur avec le maximum d'énergie. Vous allez lui dire que s'il refuse de quitter ce pays, vous tuez Gerty Nagel.

Coplan répéta, abasourdi :

- Je tue Gerty Nagel ?

- Mais non, que diable ! s'exclama Hodson, énervé par la candeur stupide de son interlocuteur. C'est une menace en l'air, une simple ruse pour flanquer la trouille à ce type qui gêne. Un petit chantage, quoi ! Vous mettez le sort de sa bien-aimée dans ses mains : ou bien il décampe, ou bien vous vous vengez sur elle.

Oui, je vois. C'est une bonne idée... Il aura peur de déclencher un drame passionnel et il fichera le camp. Moi, c'est tout ce que je demande.

D'accord ?

D'accord, dit Francis.

Hodson jubilait. Il avait tout essayé avec Djasun, mais en vain. Or, cet Iranien était bien le genre de type qui pouvait tout supporter, sauf de sacrifier la femme qu'il aime en la livrant à un amant bafoué.

- Attendez, je vais chercher ma voiture, jeta-t-il à Coplan. Elle est dans le garage.

La nuit était venue. Les lampadaires électriques éclairaient la rue déserte.

Hodson s'amena au volant d'une Chevrolet décapotable grise. Coplan monta dans la voiture, qui démarra.

- Où allons-nous ? S'enquit-il.

- Ce n'est pas loin, grommela Hodson.

CHAPITRE X

Étendu tout habillé sur le lit, Hassa Djasui somnolait. Une sorte de désespoir amer creusai son fin visage et lui donnait un aspect curieusement farouche.

En fait, il se sentait effroyablement las et décourage. Mais, en même temps, il avait les nerf tellement tendus qu'il avait à chaque instant de sueurs fébriles. Les petites taches dorées de se prunelles

paraissaient incandescentes, et cela mettait quelque chose d'un peu fou, d'un peu halluciné dans son regard.

Depuis plus de quatre jours, il n'avait plu connu un vrai sommeil réparateur. L'angoisse le tourmentait, la dépression morale et physique sapait sa vitalité. Ni sa nature ni son caractère ne le prédisposaient, à vivre ainsi sur le qui vive, constamment sous la menace d'un attentat.

En outre, il souffrait d'être séparé de Gerty Nagel. Elle était sa maîtresse depuis deux ans et le temps n'avait fait que renforcer le lien qui l'unissait à la blonde Allemande. Ce lien, à la fois sentimental et charnel, était si profond qu'il avait le vertige quand il pensait à elle et qu'il la revoyait, nue, ardente, langoureuse, abandonnée à sa fougue d'homme amoureux.

C'était trop bête, trop cruel ! Vivre comme un prisonnier, alors que Gerty attendait l'amour, seule, à moins de quinze minutes de ce maudit hôtel !

Hassa Djasun ressassait une fois de plus ses regrets quand le bruit d'une voiture qui venait de s'arrêter devant l'immeuble lui fit dresser l'oreille.

Était-ce Hodson ? L'Américain avait-il changé d'avis et venait-il lui rendre sa liberté ?

Une voiture venait effectivement de stopper devant le Zagros et trois hommes débarquaient de la berline. Athlétiques, vêtus de costumes gris, les trois arrivants traversèrent le hall de l'hôtel et se dirigèrent directement vers le bureau du patron, tout au fond du couloir du rez-de-chaussée. Avec une aisance qui révélait une parfaite connaissance des lieux, ils jetèrent un regard vers l'escalier mais sans s'arrêter. Le plus costaud des trois interpella à voix basse l'hôtelier :

- Salut, Hissar. Nous venons chercher ton locataire. Il est là-haut ?

- Oui, il est là-haut. Il vous intéresse ?

- Et comment ! Ton coup de fil à Malha va te rapporter une petite fortune, si tu veux le savoir.

- Comment cela ? fit Hissar, méfiant.

- Tu ne savais pas ? Les consignes lancées par le parti nationaliste offrent une prime à celui qui retrouvera la piste de

l'ingénieur Hassa Djasun.

- Et c'est lui, là-haut ?

- Oui, regarde. C'est une photo qui circule dans les milieux du Front d'opposition. Ils recherchent également ce bonhomme.

- Oui, c'est bien lui, confirma l'hôtelier. Mais pourquoi le recherche-ton de tous les côtés ?

- Le député Malha ne nous l'a pas dit. Tout ce que nous savons, c'est que ce type a travaillé comme ingénieur à l'Anglo-Iranian.

- Vous allez l'emmener ? demanda Hissar, inquiet.

- Un peu !

- Dans ce cas, commencez par me ficeler dans mon fauteuil et collez-moi un bâillon sur la bouche. Faut que je sauve les apparences, moi !

Il se mit lui-même à répandre un désordre considérable dans son petit bureau, jetant des papiers sur le sol, renversant les tiroirs de sa table et versant même le contenu d'un cendrier sur le tapis.

- Je dirai que je me suis débattu, soufflât-il. Tenez, prenez mon passe pour entrer dans la chambre. Et ligotez-moi solidement.

Médusé, Djasun considérait sans bouger les trois individus qui venaient de pénétrer dans la chambre.

Debout, lui ordonna un des trois intrus. Si tu nous suis sans protester, nous ne te ferons aucun mal et tu seras même traité avec beaucoup d'égards.

- Que me voulez-vous ? Qui êtes-vous ? articula Djasun en se levant.

- On t'expliquera plus tard, émit le costaud qui dirigeait le trio d'agents nationalistes.

Djasun reculait vers le fond de la pièce.

- Allez-vous-en, dit-il, frémissant. Je refuse de vous suivre. Vous n'avez pas le droit d'entrer ici.

- Vous avez tort de le prendre ainsi, ricana l'autre. Nous sommes des amis.

- Adossé contre le mur, Djasun paraissait prêt à se défendre. Il avait saisi un vase dont les fleurs à demi fanées tombèrent sur le parquet, tandis que l'eau du récipient lui dégoulinait le long du bras.

Le chef du trio exhiba un automatique et gronda :

- Dois-je te balancer un pruneau dans les jambes ? S'il le faut, on te portera jusqu'à notre voiture, alors à quoi bon ?

Djasun comprit que l'inconnu allait tirer. Vaincu, impuissant, il baissa la tête. Les deux lieutenants du costaud s'avancèrent, sur leurs gardes. Mais Djasun se laissa emmener sans tenter de résister.

Le chef, sarcastique, murmura :

- Inutile d'emporter ce vase. On sera gentil, mais on ne t'offrira pas de fleurs.

- Il prit le vase des mains de l'ingénieur, le déposa sur un meuble.

- Allons-y, dit-il à ses deux complices.

- Il passa le premier, se retourna vers Djasun :

- Pas de scandale, hein ! C'est un hôtel tranquille ici.

Ils descendirent vers le rez-de-chaussée, traversèrent le hall minuscule. Subitement, ils s'arrêtèrent : la porte donnant sur la rue

venait de s'ouvrir et trois hommes s'apprêtaient à entrer.

Il y eut un léger flottement. La surprise de ceux qui allaient sortir n'avait d'égale que celle de ceux qui allaient entrer.

Un coup de feu claqua, secouant le silence du hall. Un des trois arrivants s'écroula en poussant un cri rauque. Et, brusquement, la fusillade éclata. Le vacarme fut prodigieux. Cinq hommes, l'arme au poing, galopaient dans le couloir, faisant péter les détonations. Les balles fusaient dans tous les sens, brisant les vitres, les poteries, les boiseries, suscitant des hurlements de douleur et des gémissements.

Djasun, les nerfs déjà ébranlés s'effondra. Aucun projectile ne l'avait touché, mais il venait d'être victime d'une syncope. Un corps massif tomba sur lui : le chef des Nationalistes, tué d'une balle en plein front. Un de ses lieutenants dégringola à son tour, près de l'escalier : mort lui aussi, le foie déchiqueté.

Les arrivants avaient perdu un homme, mais leur riposte avait été foudroyante. En outre, ils continuaient à tirer, froidement, en guerriers impavides.

Une explosion retentit, plongeant le hall et le couloir dans la pénombre. Le dernier des trois Nationalistes avait visé le globe du lustre et s'était sauvé par le fond du vestibule.

- Let him go (Laisse-le aller !), commanda le chef des arrivants.

Et il ajouta :

- I think we were just in time. Have a look there (Je crois que nous arrivons juste à temps. Jette un coud d'œil là)...

Il avait allumé une torche électrique dont il braquait le faisceau vers les deux corps superposés, celui de Djasun et celui du chef Nationaliste.

- Dead ? (Mort ?) fit-il.

- This guy, yes... But Djasun (Ce mec, oui... Mais Djasun)...

Il avait repoussé le cadavre du Nationaliste et il examinait le corps de l'ingénieur iranien.

I don't see anything, in fact (Je ne vois rien, en fait), marmonna-t-il.

Djasun, secoué par les mains énergiques du type, sortit de son évanouissement et cligna des yeux, ébloui par le faisceau de la torche électrique.

- How do you feel ? (Comment vous sentez-vous ?) lui demanda l'homme.

- I... I don't know (Je... Je ne sais pas), bégaya Djasun.

- Le chef des arrivants s'approcha et le regarda de plus près.

- Apparemment, vous n'avez rien... Nous allons vous emmener dans un endroit où vous serez un peu plus en sécurité.

- Où ? jeta Djasun, éperdu.

- A Londres, répondit l'autre, sec. Et vous n'aurez plus à trembler pour votre vie. L'Intelligence Service veillera sur vous. Allez, venez...

Il y avait à présent une bruyante agitation dans tout l'hôtel, mais aucun des locataires n'osait sortir de sa chambre. Au tableau du rez-de-chaussée, des clignotants rouges s'étaient allumés. Ceux qui avaient un téléphone dans leur chambre demandaient la communication. Mais Hissar, ficelé dans son fauteuil et bâillonné, ne pouvait rien faire. Il était pâle comme un fantôme.

Les deux agents de l'I.S. se consultèrent promptement. Puis, tandis que le patron du petit commando emmenait Djasun vers la sortie, l'autre chargeait sur son épaule le corps de son camarade tombé au début de l'engagement.

Ils quittèrent l'hôtel, se dirigèrent vers une Ford noire garée le long du trottoir, à une dizaine de mètres du porche.

Djasun, étroitement surveillé, dut monter à l'arrière de la voiture. Le cadavre fut déposé tant bien que mal sur le plancher, contre les jambes de l'ingénieur iranien qui était horrifié.

Les deux agents de l'I.S. embarquèrent, le chef prenant le volant. Les portières claquèrent.

A cet instant précis, une Chevrolet décapotable ralentissait devant l'hôtel.

CHAPITRE XI

En arrivant près du Zagros, Hodson avait ralenti et avait annoncé à Coplan :

- Nous y sommes déjà... Djasun habite dans un hôtel qui se trouve à 20 mètres d'ici, de l'autre côté de la rue.

Coplan, les nerfs tendus, cherchait du regard l'hôtel en question. Il aperçut soudain le porche du Zagros et demanda :

- C'est là ?

- Oui, acquiesça Hodson. Je vais virer pour me ranger le long du trottoir. Il y a des voitures qui occupent les...

Il poussa brusquement un juron étouffé, fouilla fébrilement sa poche pour en retirer son colt.

Dans la lumière de ses phares, il avait reconnu le profil caractéristique de Djasun assis à l'arrière d'une Ford noire qui démarrait.

Hodson, le faciès buriné de colère, tenta vainement d'ajuster avec son colt un des pneus de la Ford. Trop tard, la voiture venait de tourner sèchement au coin de la rue.

- Eh bien, eh bien ? s'exclama Coplan, décontenancé par les agissements de l'Américain.

- Sacré nom ! râla Hodson. On vient de me le faucher sous mes yeux !

Avec une incroyable rapidité de réflexes, il relança sa Chevrolet qui fila comme un obus, vira sur les chapeaux de roue, se redressa brutalement.

- Vous êtes fou ? glapit Francis.

- Pour l'amour du Ciel, fichez-moi la paix ! le rabroua Hodson, déchaîné. Djasun est en train de se débiner dans cette satanée Ford noire, là-bas !

Coplan avait parfaitement compris ce qui se passait. Mais, fidèle à son rôle de jaloux, il fit semblant de bouder et il se renfonça contre son siège, les bras croisés, la mine vexée. En fait, il voulait surtout laisser à l'Américain la pleine possession de ses nerfs.

Dans les rues de Téhéran, la poursuite ne fut pas trop difficile. La Ford qui emmenait Djasun ne pouvait ni brûler les feux de signalisation ni écraser les rares noctambules qui traversaient les voies.

Hodson, habilement, regagna un peu du terrain perdu. A la sortie nord de la ville, il n'y avait plus que 500 mètres entre les deux voitures.

Malheureusement, la Ford noire prit la direction de Tadjrisch et, profitant dès lors d'une belle portion de route goudronnée, elle

s'envola littéralement.

Hodson, crispé à son volant, ne voulait pas capituler. Si la Ford paraissait imbattable en terrain plat, rien ne prouvait qu'elle serait aussi rapide en montagne. Il fallait donc tenir le coup jusqu'aux premiers lacets escarpés...

Coplan, enfermé dans son mutisme, se tenait bien tranquille. Il admirait, en connaisseur, le talent des deux conducteurs qui s'affrontaient dans cette course-poursuite et qui, apparemment, étaient de force égale. Mais la Chevrolet était d'un modèle moins puissant que la Ford, et la lutte ne tarderait pas à devenir inégale.

Un crépitement de graviers contre la carrosserie marqua subitement le changement de route. On venait d'entrer dans les lacets de montagne. Hodson, de plus en plus rageur, les deux mains agrippées au volant, prenait des risques insensés. Il ne semblait pas connaître cette route aux méandres redoutables. Parfois, en plein virage, il serrait la paroi rocheuse de tellement près que Coplan sentait sur sa joue la fraîcheur nocturne que le roc irradiait. A d'autres moments, l'Américain ayant mal négocié sa courbe, la décapotable se trouvait déportée jusqu'à l'extrême limite sur la gauche, si bien que les roues ripaient sur l'arête bosselée de la route, là où finissait le gravier... Un demi-mètre de plus, c'était le gouffre.

Hodson avait le front mouillé de sueur. A chaque virage miraculeusement réussi, il grommelait une injure et écrasait le champignon avec plus de férocité encore, comme un cavalier enragé éperonne sa monture.

La Chevrolet répondait bien, mais elle ne pouvait tout de même pas dépasser ses performances techniques.

La ville de Tadjrisch fut traversée à une allure délirante. La Ford se savait prise en chasse et elle ne reculait devant aucune audace pour augmenter son avance ; elle commit même une série d'imprudences qui auraient pu avoir des résultats désastreux, tant pour elle-même que pour les malheureux promeneurs qui fuyaient devant elle.

La police urbaine était sans doute déjà au lit.

La course recommença de plus belle lorsque les deux voitures entamèrent le tronçon Tadjrisch-Scherestanek.

Hodson n'avait guère perdu qu'une bonne centaine de mètres.

Coplan, sortant de son silence, articula soudain :

- Si vous espérez rattraper cette Ford, vous vous faites des illusions.

- M'en fous ! riposta l'Américain. Du moment que je ne perds pas leur trace, c'est toujours ça !

Les premiers contreforts des mots Schemran apparurent. La poursuite devint alors plus dramatique encore. Mais, sept ou huit minutes plus tard, juste à la sortie d'un pont perché sur de hauts piliers de béton dont la blancheur tranchait sur le fond sombre des rochers et de l'abîme, la route se divisa en deux embranchements.

- Hell ! pesta Hodson, les dents serrées. Ils prennent la route de vallée, les salauds ! Ils vont me semer en moins d'un quart d'heure sur ce trajet-là... Et à Scherestanek, ils auront disparu.

Découragé, il leva le pied, relâchant la pédale de l'accélérateur.

- Pas de chance, grinça-t-il. Dans la montagne, c'était à essayer. Dans la vallée, c'est perdu d'avance...

Coplan prononça sur un ton neutre :

- Si vous vous sentez fort dans la montagne, prenez la route du col. Elle est plus dure, mais elle est beaucoup moins longue. Nous pouvons arriver avant la Ford au carrefour de Schemran.

- Ah ? Vous êtes sûr de ce que vous dites ?

- Naturellement. Les autres ont pris la meilleure route et c'est normal. Celle du col est plus courte. Seulement, elle est meurtrière, je vous le signale.

- Je ne l'ai jamais prise, hésita Hodson.

- Moi, je la connais, révéla Francis, modeste. Si vous n'avez pas peur de me confier le volant, je vous promets que nous arriverons avant la Ford au carrefour de Schemran, c'est-à-dire avant Scherestanek.

- Vous ? ricana Hodson, amer et sceptique.

- Essayons toujours, insista Coplan. Vous n'avez rien à perdre.

- Ma peau. Et j'y tiens.

- Je ne conduis pas plus mal qu'un autre, vous savez.

- Soit, essayons, maugréa Hodson.

- Ils changèrent de place, et la décapotable s'engagea dans la route de montagne.

Pendant quelques minutes, Hodson n'ouvrit pas la bouche. Il fixait d'un œil sombre le ruban sinueux de la route éclairée par les phares de sa Chevrolet. Spectacle peu rassurant, à vrai dire. A droite, le rocher se dressait comme une muraille noire, sinistre, implacable, tailladée de cassures dont les arêtes paraissaient tranchantes comme des couperets placés en verticale pour décapiter les conducteurs maladroits. A gauche, vision plus sinistre encore, le gouffre profond, noyé d'ombre.

De temps en temps, dans le halo des phares, un énorme insecte nocturne voltigeait une fraction de secondes avant d'être happé par les ténèbres.

Finalement, Hodson grommela :

- Dites donc, mon vieux, vous avez la manière, hein ?

- Coplan ne répondit pas. Si son compagnon avait pu le regarder bien en face, nul doute qu'il eût été surpris par le changement d'expression de Francis. Celui-ci, les traits impassibles, les yeux durs et froids, paraissait comme enfermé dans un monde à part.

Coplan avait une façon très personnelle de conduire. L'essentiel, pour lui, c'était d'arriver à faire corps avec la voiture qu'il pilotait. Et lorsqu'il avait l'intime certitude qu'il sentait la mécanique du véhicule comme un prolongement de son propre corps, il y allait de tout son cœur.

Cependant, il ne donnait pas du tout l'impression de forcer ni de torturer la Chevrolet. Il tenait le volant avec fermeté mais aussi avec une grande souplesse des poignets ; et son pied, sur l'accélérateur, était en quelque sorte synchronisé avec la capacité vitale du moteur.

Hodson lâcha soudain :

- Mince ! Formidable ! Je ne l'aurais jamais fait ça !

- La décapotable venait d'effectuer un double virage à pleins gaz, presque en vol plané, sans gémir. On eût dit qu'elle était à la fête, elle aussi ! Son moteur tournait au maximum, mais sans heurts, avec une espèce de moelleux qui confinait à l'allégresse. Les lacets les plus traîtres étaient avalés avec un brio déconcertant. Coplan, en vérité, les flairait et les calculait avec sang-froid et sûreté, relançant aussitôt la voiture qui grimpait, tournait, repartait, virait de nouveau et repartait encore, pleine d'ardeur, docile, dotée d'un mystérieux enthousiasme personnel.

Comme disent les cavaliers, Coplan escaladait grand train. Et, en même temps, il réfléchissait à la tactique qu'il allait falloir mettre en œuvre après la descente vers la vallée...

Après le col, la Chevrolet dévala vers Scherestanek à tombeau ouvert. Coplan, les mâchoires soudées, prenait des risques en pleine conscience parce que c'était maintenant qu'il allait gagner des minutes précieuses.

Hodson, les lèvres pincées, souffla :

- C'est de la démence... Si un pneu éclate, nous sommes flambés sans rémission.

- Faites une prière pour que tout aille bien, persifla Francis sans détourner la tête.

- Comme si les prières avaient de l'influence sur les pneus !

De très loin, de très haut surtout, ils aperçurent tous les deux en même temps la borne lumineuse qui marquait la jonction des deux routes, celle qui venait de la montagne et celle qui venait de la vallée.

- C'est le moment d'ouvrir l'œil, dit Hodson.

- Car vous croyez que j'ai conduit les yeux fermés ? railla Francis.

- Fichtre non ! Mais je viens de voir le signal lumineux qui annonce la réunion des deux routes.

- Merci du renseignement. Attention, accrochez-vous : je braque sur la gauche.

- Non, non ! hurla Hodson, pris de court. Sans consulter son compagnon, Francis vira en angle aigu pour repartir dans la direction opposée à Scherestanek.

- Nous avons près de dix minutes d'avance, vous pariez ?

- Ce n'est pas une raison pour aller à leur rencontre, protesta Hodson.

- Si nous nous rapprochons trop de la ville, nous risquons d'avoir des témoins gênants dans les pieds. Laissez-moi faire.

- Faire quoi ?

- J'ai mon idée, affirma Coplan qui freina progressivement pour s'immobiliser... carrément en travers de la route.

Hodson paraissait débordé par la métamorphose de Coplan et par cet esprit d'iniative, d'autorité, qu'il manifestait avec un aplomb si

imprévu.

- Vous vous imaginez que...

- Rien du tout, coupa Francis, péremptoire. Je n'imagine absolument rien du tout. Aucune voiture ne peut passer, à moins de sauter au-dessus de votre Chevrolet. Alors, voici mon truc : dès qu'une voiture s'arrêtera, je me mettrai à gesticuler pour demander de l'aide. Si ce n'est pas la Ford, on fera un peu de cinéma pour gagner les quelques minutes indispensables. Quand la Ford se présentera, vous ferez le gangster. J'ai vu que vous portez une arme sur vous : c'est le moment de vous en servir pour intimider les occupants de la Ford. Pendant que vous tiendrez ces gens en respect, moi j'embarquerai Djasun dans votre roadster. Pigé ?

- Ma foi, vous ne vous débrouillez pas mal pour un amateur, marmonna l'Américain, les sourcils froncés.

Il examinait Francis d'un air perplexe. Coplan s'écria :

- Une voiture ! Vite, préparez votre colt ! Et planquez-vous derrière votre bagnole !...

CHAPITRE XII

Au lieu de s'arrêter près de la voiture qui barrait la route, les arrivants stoppèrent à une vingtaine de mètres.

Coplan faisait semblant d'essayer de pousser la Chevrolet pour dégager le passage. Il se redressa, fit des signes pour demander du renfort, en ayant soin de ne pas se placer de face dans la lumière des phares qui convergeaient vers lui.

Une portière claqua bruyamment, un pas s'approcha.

- Qu'est-ce qui vous arrive ? lança une voix rogue, en anglais.

- Ma direction a lâché, cria Francis.

- Vous venez de Scherestanek ?

- Oui, of course ! Donnez-moi donc un coup de main.

Une autre voix s'éleva du côté de la voiture des arrivants :

- Qu'est-ce que c'est, Roy ?

Coplan eut aussitôt la certitude qu'il avait affaire à d'authentiques sujets de Sa Majesté britannique.

Il demanda à l'inconnu qui l'avait questionné :

- Pourriez pas me remorquer jusqu'au premier garage ?

- Pas le temps ! répliqua l'autre, cassant.

- Si vous êtes pressé à ce point, passez derrière et aidez-moi à me pousser vers le bas-côté de la route.

- All right ! accepta l'Anglais. Allons-y en vitesse.

Il contourna rapidement la voiture... et lâcha un léger soupir que Francis enregistra avec soulagement et satisfaction. Hodson avait compris le système, Dieu merci !

Francis, agitant les bras d'un air de plus en plus énervé, s'avança vers la voiture des arrivants. C'était bien la Ford noire, pas d'erreur.

- Vous n'avez pas une corde ? cria-t-il. Une simple corde ou un morceau de câble.

Le chauffeur de la Ford ouvrit sa portière mais ne posa pas le pied sur la route.

Coplan vit briller le reflet fugace d'un canon d'automatique. Se baissant, il extirpa prestement son G. P. de sa poche. Mais l'autre, qui n'était pas aveugle, tira le premier.

D'un bond, Coplan se déplaça vers la gauche, puis vers la droite, et il tira à son tour. Le chauffeur de la Ford dégringola de son siège et tomba sur la route, la figure contre l'asphalte.

Hodson, alerté par les coups de feu, jugea inutile de rester plus longtemps dans la coulisse. Il s'amena au galop, le colt au poing.

Une portière arrière de la Ford claqua, et Coplan reconnut la silhouette de Djasun qui se profilait.

- Hodson ! s'écria Francis. Occupez-vous du chauffeur, je crois que Djasun vient de prendre la fuite.

Tandis que l'Américain vérifiait l'état de santé de l'homme qui gisait près de la Ford, Coplan piquait un sprint derrière l'ingénieur iranien qui cavalait à fond de train dans la campagne noire.

Djasun n'était pas de taille à battre un ancien champion universitaire du 3 000 mètres. Quand il s'en rendit compte, il s'arrêta, se retourna hors d'haleine, se jeta courageusement dans les jambes de son poursuivant.

La lutte fut brève. Lâchant sans hésiter son pistolet, Francis se laissa rouler sur le sol avec son adversaire ; puis, lui saisissant le

bras gauche, il lui coinça le coude et verrouilla la prise, classique en judo, en pesant avec sa tête.

Djasun émit un gémissement de douleur et cessa de bouger. Coplan maugréa :

- En japonais, ça s'appelle Munie Gatame... Ne faites pas l'imbécile, j'ai d'autres coups en réserve qui font beaucoup plus mal... Allez, levez-vous et soyez sage.

Djasun, le souffle oppressé, les jambes molles et tremblantes, eut quelque peine à se remettre en équilibre sur ses pieds.

Coplan ramassa son G. P. et le pointa vers l'ingénieur :

- Nous retournons à votre voiture, en avant !

L'Iranien obtempéra, docile. Mais à peine avait-il fait une douzaine de pas vers la route qu'il se pliait brusquement en deux pour fuir de nouveau. Mal lui en prit. Un petit coup de crosse, sec et précis, s'abattit sur son crâne. Il s'effondra comme un pantin.

Hodson, qui s'amenait à la rescousse, proféra un juron de colère puis gueula, angoissé :

- Vous ne l'avez pas tué, j'espère ?

- Je l'espère aussi, dit Coplan.

- C'était votre idée, hein ? Profiter de mon intervention pour éliminer votre rival, espèce de cocu de mes fesses !

- Cocu vous-même ! ricana Coplan, acre.

- Vous avez assassiné le chauffeur de la Ford, annonça Hodson pour impressionner Francis.

- Jamais de la vie ! J'étais en état de légitime défense, c'est lui qui a tiré le premier.

Hodson s'était penché pour examiner Djasun. Coplan rassura l'Américain.

- Une petite syncope, rien de plus.

- Heureusement ! Il s'agit de filer en vitesse maintenant... Si des curieux s'amènent, ça n'ira pas tout seul : un mort et un type dans les pommes.

Il souleva Djasun, le chargea sur son dos et le transporta à grandes enjambées jusqu'à la Chevrolet où il le déposa délicatement sur la banquette arrière.

Coplan suggéra :

- Il ne serait peut-être pas mauvais de transporter près de la Ford le type que vous avez assommé. Si des témoins arrivent, ils croiront qu'il y a eu bagarre entre les deux hommes.

- Bonne idée, fit l'Américain. Je vais prolonger son coma et lui mettre l'automatique du mort dans la main. Comme ça, même s'il y a une enquête, nous sommes parés.

Coplan enchaîna :

- Tant que vous y êtes, détraquez le moteur de la Ford. Si la police s'amène, ça nous fera gagner du temps.

- Vous êtes plus malin que je ne le pensais, maugréa Hodson en se dirigeant vers l'homme qu'il avait assommé.

Il s'occupa pendant quelques minutes de la mise en scène autour de la Ford noire. Coplan, de son côté, fit monter Djasun dans la Chevrolet, lui lia les bras et les jambes au moyen des lacets de cuir qu'il portait sur lui. Ensuite, il mit le moteur de la Chevrolet en marche et il dégagea la route.

Hodson, énervé, revint près de sa voiture et grommela :

- Vous vous rendez compte, à quelques secondes près Djasun nous filait entre les doigts ! C'est d'ailleurs...

Il se tut, écarquilla les yeux de stupeur. Coplan pointait vers lui son G. P.

- Les mains en l'air, Hodson. Et soyez prudent, je ne plaisante plus maintenant.

L'Américain obéit machinalement, trop étonné pour réaliser ce qui lui arrivait. Coplan lui subtilisa son colt en un tour de main et prononça :

- Désolé, mon vieux. Djasun m'intéresse et, tout compte fait, je n'ai plus besoin de votre collaboration. Reculez de quelques mètres, voulez-vous ? Encore un peu...

Hodson, les bras en l'air, reculait pas à pas. Ses yeux étincelaient de rage et scrutaient Coplan avec un sentiment d'irréalité.

Francis lui annonça :

- Je vous passerai un coup de fil demain matin. Vous n'êtes qu'à deux petites heures de Scherestaneck et je suis sûr que vous vous débrouillerez... Entre nous, je vous conseille de ne rien tenter pour

me barrer la route : j'ai décroché un premier prix de tir quand j'étais à l'armée.

Sans cesser de tenir l'Américain en respect, Coplan se glissa en souplesse au volant de la Chevrolet, embraya, démarra. Roulant au ralenti, il passa près de l'Américain et lui cria :

- Voilà de quoi calmer vos nerfs ! Le cocu vous salue bien !

Il lança le colt de l'Américain sur la route, et il enfonça l'accélérateur.

CHAPITRE XIII

Arrivé à Téhéran, Coplan eut soin d'éviter les artères trop éclairées du centre de la ville. Avec un passager ficelé, assis à l'arrière de la décapotable, ce n'était pas le moment de s'exposer aux regards des noctambules.

Il emprunta donc une série de rues périphériques pour atteindre un quartier résidentiel moderne situé au nord-ouest, au-delà de l'Université. Il s'arrêta dans une avenue paisible, bordée de belles villas de construction récente. Il débarqua, inspecta les parages, sonna plusieurs coups répétés à la sonnette de l'une des propriétés.

Quelques minutes s'écoulèrent. Enfin, un globe électrique s'alluma au-dessus du perron de la villa. Coplan appela aussitôt, en essayant d'assourdir le plus possible le timbre de sa voix :

- Hé, Michel ? C'est moi, Francis ! J'ai besoin de toi.

- Francis ?... Bon, je t'ouvre la grille.

- Non, amène-toi plutôt.

- Qu'est-ce qui se passe ? Tu n'es pas blessé, au moins ?

- Je t'expliquerai.

- J'arrive.

Michel Dutour survint deux minutes plus tard, enveloppé dans une robe de chambre de soie bleu nuit passée par-dessus son pyjama.

Coplan lui dit tout bas :

- J'ai un trésor à planquer de toute urgence... Un trésor vivant. Je suppose que tu as bien une cave disponible ?

- Mais tu es fou ! protesta l'attaché d'ambassade. C'est une fille, évidemment ?

- Non, c'est un homme. Mais ne discute pas, tu vas me créer des embêtements. Je te raconterai toute l'histoire en détail... Je vais chercher mon prisonnier.

Il fila vers la Chevrolet, délia les lacets qui entravaient les chevilles de Djasun.

- Suivez-moi, dit-il à l'Iranien. Et faites-moi confiance, je suis un ami.

Djasun s'exécuta sans faire le moindre commentaire. Coplan le guida vers la grille d'entrée de la villa.

Sous la conduite de Dutour, ils longèrent le sentier qui traversait le jardin, contournèrent l'immeuble, pénétrèrent dans le couloir qui avait une issue du côté postérieur de la propriété.

Un escalier de ciment s'amorçait dans ce couloir et descendait vers le sous-sol.

Coplan s'adressa de nouveau à Djasun :

- Je commence par vous mettre en lieu sûr parce que je suis bien placé pour savoir que c'est la première chose à faire. Ne m'en veuillez pas si cet abri manque de confort, ce n'est qu'une solution tout à fait provisoire... Tenez, asseyez-vous sur ce tabouret. Je reviens dans un quart d'heure et je vous donnerai des explications.

Sur ce, l'ingénieur fut bouclé dans le noir.

Coplan et Dutour remontèrent au rez-de-chaussée. Michel Dutour arborait une mine plutôt revêche.

Lorsqu'ils furent dans un petit salon qui jouxtait le hall d'entrée, Dutour, les deux mains dans les poches de sa robe de chambre, articula sur un ton froid et sévère :

- Est-ce que tu te rends compte de ce que tu fais ? Cette villa est un logement de fonction, ce qui signifie qu'elle dépend de notre représentation diplomatique dans ce pays. Si la police apprend que je séquestre un individu dans cette propriété, c'est le gros scandale et, vraisemblablement, l'expulsion de notre ambassadeur.

- Oh, écoute, ne fais pas l'enfant de chœur ! maugréa Francis.

- Je ne fais pas l'enfant de chœur, répliqua Dutour, mais j'ai des responsabilités et je dois en tenir compte. L'amitié est une chose, le devoir en est une autre. Tu t'en moques peut-être, mais pas moi I

Non seulement tu engages la France, mais tu me fais courir le risque d'être radié.

- Je te ferai engager par la Cophysic, ricana Francis.

- Trêve de plaisanteries, qui est cet homme ? Un de tes clients ou un de tes concurrents ?

- Quand tu sauras de quoi il retourne, tu me baiseras les mains en signe de gratitude. Cet homme vaut des milliards de dollars. Il est traqué par divers clans politiques et par une demi-douzaine de Services spéciaux, y compris le 2è Bureau. Quand le Vieux apprendra que c'est nous qui sommes en possession de ce trésor, il dansera de joie.

- Je t'en prie, pas de mensonges inutiles, rétorqua Dutour. Tu essaies de mettre le service dans le bain pour me dorer la pilule, mais ça ne prend pas. Si le 2è Bureau avait un tel objectif dans ce pays, j'aurais été le premier à le savoir.

- Justement, non ! C'est pour ne pas ébruiter cette affaire que le Vieux m'a demandé de venir vendre mes appareils à Téhéran. D'ailleurs, je viole un secret en te révélant les dessous de cette histoire. Demain, j'enverrai un message à Paris et tu seras couvert. Pour le moment, il s'agit d'organiser la détention de mon prisonnier... As-tu du personnel domestique dans la villa ?

- Non. La femme de ménage n'arrive qu'au matin, à 9 heures. Je vis seul avec ma mère.

- Parfait. Nous prendrons nos dispositions. S'il le faut, tu donneras une semaine de congé à ta femme de ménage... As-tu un lit à me prêter ?

- Pour toi ? Tu veux loger ici ?

- Mais non, pour notre locataire clandestin. Il faut qu'il puisse dormir, ce malheureux.

- Il y a un divan dans la chambre du second étage. Ma sœur dort là quand elle vient passer quelques semaines près de moi et de ma mère.

- Très bien, je vais déménager ce divan. Mais je vais d'abord dire deux mots à mon prisonnier. Si tu veux m'accompagner, ça me dispensera de te raconter la conversation.

Hassa Djasun, debout au milieu de la cave, attendait. Il avait de nouveau cette expression de lassitude, de désespoir, de dégoût qui ne le quittait pour ainsi dire plus. En outre, avec une barbe de trois jours, il avait perdu son allure fine et aristocratique ; il avait presque un faciès de criminel tel qu'on les voit sur les photos anthropométriques.

Il dévisagea Coplan, puis il demanda en anglais :

- Qui êtes-vous ?

- Je ne suis qu'un modeste industriel parisien et mon nom ne vous dirait rien. Mon ami est attaché commercial à l'ambassade de France.

- Des Français? fit l'ingénieur, surpris. Pourquoi m'avez-vous amené ici ?

- Je vous l'ai déjà dit : pour vous protéger.

Djasun eut une grimace désabusée :

- Tout le monde parle de me protéger, mais tout le monde me traite en otage.

Coplan fit semblant de ne pas comprendre :

- Tout le monde ? Qu'entendez-vous par-là?

- Hodson, les gens du Front d'opposition, les hommes de l'Intelligence Service, le Parti nationaliste...

- Vous exagérez un peu, j'imagine ?

- Hélas ! non, soupira l'Iranien. Je me suis trouvé aux mains de tellement de gens !

- Même détenu par les hommes du Front d'opposition ?

- Oui, absolument. Je ne croyais pas que de telles actions étaient possibles, mais je suis bien forcé d'y croire à présent.

- De quelles actions parlez-vous ?

- Eh bien... j'avais lu cela dans les journaux, naguère, que plusieurs services secrets se disputaient avec acharnement un savant ou un espion, mais cela me semblait si rocambolesque... Je constate à mes dépens que tout cela est vrai.

- Racontez-moi ce qui vous est arrivé.

Djasun haussa les épaules.

Je n'y comprends rien moi-même, fit-il amèrement. J'ai d'abord été enlevé par des militants du Front d'opposition et enfermé dans

une cave comme celle-ci. En vérité, elle était moins propre que celle-ci...

Il voulait retrouver sa dignité en montrant qu'il n'avait pas perdu son sens de l'humour. Il reprit :

- C'est Hodson qui m'a délivré, en prenant des risques personnels inconcevables, soit dit en passant. Il m'a mis en lieu sûr dans un petit hôtel de trente-sixième ordre, et c'est là que des hommes sont venus me cueillir sous la menace de leurs armes. Ces individus-là étaient des Iraniens et je ne crois pas me tromper en supposant qu'ils appartenaient aux clans nationalistes, ennemis directs du Front d'opposition. Mais, alors qu'ils m'emmenaient, ils se sont heurtés à des hommes de l'Intelligence Service et ce sont ces derniers qui ont gagné la petite bataille qui s'est déroulée dans le hall même de l'hôtel. Vous connaissez la suite.

- Sur quoi vous basez-vous pour dire que vos derniers ravisseurs étaient des agents de l'Intelligence Service ? C'est une hypothèse ?

- Pas du tout, ils ont joué cartes sur table, répliqua Djasun. Ils m'ont déclaré qu'ils allaient m'envoyer à Londres pour que je puisse bénéficier de la protection officielle de l'I.S.

Coplan réfléchit quelques secondes, puis demanda doucement :

- Vous étiez d'accord pour partir à Londres ?

- Certainement pas.

- Et Hodson ? Quelles étaient ses intentions ?

- Vous devez le savoir mieux que moi ! Vous étiez avec lui quand vous avez intercepté la voiture des agents anglais, ne le niez pas, je l'ai parfaitement identifié. En revanche, je n'ai pas compris ce qu'il y a eu entre Hodson et vous, sur la route.

- J'ai oublié de l'emmener, ironisa Francis. En réalité, l'idée m'était venue que vous ne désiriez peut-être pas rester en relation trop étroite avec les services secrets de Washington.

Djasun ne releva pas l'allusion. Baissant la tête, il questionna :

- Et vous, quelles sont vos intentions ? Pourquoi êtes-vous intervenu dans cette affaire ?

- Nous examinerons ce problème ensemble, promit Coplan. Nous en discuterons amicalement, à tête reposée. Pour l'instant, il faut que vous preniez un peu de repos. Je vais vous installer un divan et vous pourrez dormir.

Il posa sa main sur l'épaule de Djasun.

- Il y a un soupirail qui donne dans le jardin, comme vous avez dû le remarquer. Si vous criez de toutes vos forces, il est possible qu'un passant finisse par vous entendre et s'en aille prévenir la police. Pour nous, ce serait très contrariant, je ne vous le cache pas. Mais pour vous, Djasun, si la police intervient, vos malheurs recommenceront et je suis presque sûr que vous ne vivrez plus très longtemps. Votre mort ferait plaisir à tant de gens I Y compris à certains de vos compatriotes... A vous de choisir votre destin.

Djasun prononça avec amertume :

- Vous savez bien que je n'ai rien à gagner à alerter la police de mon pays.

Coplan hésita, puis s'enquit :

- Quels sont vos sentiments à l'égard de mon pays, Djasun ?

L'ingénieur esquissa un sourire triste, puis baragouina :

- Je aimer très la France, môssieur...

- Vous verrez que nous finirons par nous entendre, conclut Francis, souriant à son tour.

- J'avoue que j'ai soif, dit Coplan en prenant le verre de scotch que Michel Dutour lui tendait. Quelle soirée !

- Ce ne sont pas tes exploits qui m'intéressent, Francis, grommela Dutour. Explique-moi pour quel motif réel tu as kidnappé cet homme et ce que tu comptes en faire.

Coplan admira en silence, pendant quelques secondes, la jolie couleur ambrée de son whisky.

- Pour être franc, murmura-t-il, je n'ai pas la moindre idée de ce que je vais faire de mon prisonnier. Quant aux mobiles qui m'ont fait agir, ils sont nombreux et divers. Primo, figure-toi que le sénateur Badjistan m'a offert une prime si je retrouvais la trace de ce Djasun et si je lui donnais l'occasion de le rencontrer. Une prime substantielle, je le souligne... Secundo, le Front d'opposition remue ciel et terre pour récupérer ce même Djasun. Tertio, Hodson est dans le coup et tu sais ce que cela veut dire. La C. I. A. ne se met jamais pour rien dans la course...

Dutour fit quelques pas dans la pièce, le visage sombre, les mains toujours enfoncées dans les poches de sa robe de chambre.
Ils se trouvaient à présent dans la pièce principale de la villa, un vaste living aux murs tapissés de papier à fleurs jaunes, au parquet recouvert de tapis d'Iran aux couleurs vives ; les meubles étaient modernes, sans style mais confortables.
- Si je comprends bien, résuma finalement Dutour, tu t'es emparé de cet homme sans raison bien précise ?
- Une carte maîtresse est toujours bonne à prendre, non ? railla Francis.
- Même quand il s'agit d'une partie dont on ignore tout et à laquelle on ne participe pas ? persifla Dutour, sceptique.
Il se laissa tomber dans un fauteuil et maugréa :
- Pour une fois, je n'apprécie pas ton humour, Francis. Je t'ai tiré du pétrin en accueillant ton prisonnier, mais je me refuse à pousser plus loin ce petit jeu que je trouve inadmissible. Je m'étonne d'ailleurs que tu confondes l'amitié et le chantage à l'amitié.
Coplan but une gorgée de scotch.
- Tu as raison, opina-t-il, tu as le droit de savoir. Et tant pis pour la consigne... Ce Djasun possède une information qui peut, paraît-il, bouleverser l'équilibre de toute cette partie de la planète. Personne ne sait exactement de quoi il s'agit, mais tout le monde sait que c'est capital. Les États-Unis, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, l'U. R. S. S. par personnes interposées, l'Iran et les autres états arabes se livrent un combat acharné pour capturer Djasun afin de lui arracher son secret... Ou bien lui fermer la bouche à tout jamais, selon les éventualités.
Le Vieux a dû t'en dire davantage, j'en suis convaincu.
Le Vieux m'a affirmé qu'il ignorait la nature exacte du secret détenu par Djasun. M'a-t-il dit la vérité, m'a-t-il menti pour des motifs que je ne connais pas ? Mystère... Mais indiscutablement, c'est une affaire de pétrole. Djasun est considéré comme un des meilleurs spécialistes dans sa branche : il est géologue.
- J'avais donc raison de penser que tu étais en mission pour le service, constata Dutour.
- Détrompe-toi. Pour cette mission, le Vieux m'a prié de demander ma mise en congé sans solde. Je suis vraiment ici en

qualité d'envoyé commercial de ma société Cophysic.

- Pourquoi cette subtilité ?

- Réfléchis deux secondes et tu arriveras à la même conclusion que moi. Ou bien le Vieux agit par initiative personnelle et pour éviter de mouiller le 2è Bureau... Ou bien on lui a recommandé, en haut lieu, d'emprunter des voies parallèles. Dans cette dernière hypothèse, cela voudrait dire que nos engagements diplomatiques ne cadrent pas avec une intervention de notre part dans les affaires iraniennes.

Dutour enchaîna :

- Ou que l'on craint des indiscrétions à l'ambassade ?

- Bien évidemment, acquiesça Coplan.

- Ton opinion personnelle ?

- Une petite allusion du sénateur Badjistan me trotte dans la tête. Badjistan m'a dit : Djasun, selon ses propres confidences, pourrait ruiner toute la richesse pétrolière de l'Iran d'un seul trait de crayon.

- C'est à la fois vague et précis, fit remarquer Dutour, songeur.

Il y eut un silence, un long silence. A la fin, Dutour se leva et grommela :

- En tout état de cause, j'aimerais que tu me fasses part de tes projets immédiats. Je ne peux pas garder cet homme dans ma cave pendant des semaines. Tout finit par se savoir, tu le sais aussi bien que moi. Or, sur le plan légal, séquestrer un sujet iranien dans une ambassade, c'est très grave.

- J'espère que ce ne sera pas long.

- Quoi ?

- La détention de Djasun. Dès demain, je vais m'efforcer de le cuisiner.

CHAPITRE XIV

En arrivant près de son hôtel, Coplan ne manqua pas d'examiner avec la plus grande circonspection les abords de l'établissement. A moins d'un miracle, Hodson ne pouvait pas encore se trouver à

Téhéran ; mais peut-être avait-il des collègues dans la ville et peut-être les avait-il alertés par téléphone ?

N'ayant rien remarqué de suspect, ni promeneurs nocturnes ni voitures en stationnement, il franchit le porche du Gulaki et il se dirigea tout droit vers le bureau de la réception.

L'employé préposé au service de nuit était plongé dans un magazine américain où, semblait-il, les pin up dévêtues tenaient lieu d'articles de fond.

- Je vois que vous avez des lectures d'une haute tenue intellectuelle, dit Coplan au jeune Iranien.

- C'est la seule façon de me tenir éveillé, répondit l'employé sur un ton sérieux

Sans même replier son harem en images, il prit au tableau la clé de Francis, la lui remit.

- Bonne nuit, ajouta-t-il.

- Je n'ai pas l'intention de me coucher. Je prépare mes bagages et je m'en vais. Voulez-vous me faire ma note ?

- Maintenant, à cette heure-ci ?

- Hé oui I Des amis rentrent en voiture à Ispahan et ils m'emmènent. Alors, faites vite. Je redescends dans cinq minutes.

- O.K. Votre note sera prête. Mais je suis obligé de vous compter la chambre jusqu'à demain y compris. C'est le règlement.

- Bien sûr, acquiesça Francis avec bonhomie. Pas de message dans mon casier ?

- Non.

- Tant mieux ! jeta Coplan.

Désinvolte, il traversa le hall et monta l'escalier. A l'instant précis où il introduisait sa clé dans la serrure de sa chambre, un ravissant fantôme apparut au bout du couloir.

- Venez, chuchota Gerty en agitant la main. Venez !...

Coplan retira la clé de la serrure et se dirigea en souriant vers la capiteuse blonde qui n'était vêtue que d'un déshabillé vaporeux dont l'effet, sur sa nudité sculpturale, était assez saisissant.

- Mes compliments, lui souffla-t-il, sincère. Elle le fit entrer promptement dans sa chambre, referma la porte, murmura sur un ton de reproche :

- Tu ne mérites ce que je fais pour toi ! Je t'attends depuis 9 heures du soir...

- Désolé, mon chou. Je me trouvais avec des clients et tu sais ce que c'est. Les carnets de commandes ne se remplissent pas tout seuls.

- Je te rends la robe de chambre que tu m'as prêtée.

Elle alla chercher le vêtement dans le cabinet de toilette, revint en ondulant de la croupe, jeta la robe de chambre sur un fauteuil, se colla étroitement, langoureusement contre Coplan, le visage levé, la bouche entrouverte, les yeux déjà embrumés par le désir.

- Excuse-moi, dit-il, pas ce soir. Des amis m'attendent pour m'emmener à Ispahan.

- Quoi ? Maintenant ?

- Hélas, oui. Ces amis sont aussi mes clients. Il la vit changer de figure à vue d'œil.

- Très bien, siffla-t-elle, frémissante de colère.

Elle s'écarta, empoigna la robe de chambre, la lui lança à la tête.

Humiliée, frustrée, elle alla ouvrir la porte palière et détourna ostensiblement son regard pour ne pas le voir sortir de la pièce.

Il sortit sans un mot, gagna sa propre chambre, boucla sa valise en vitesse et descendit à la réception.

Vingt-cinq minutes plus tard, il s'installait à l'hôtel Sulédé, dans un quartier plus éloigné du centre de la ville. Il rangea rapidement ses affaires, ressortit pour aller ranger la Chevrolet du pauvre Hodson dans un parking public proche du lycée Albors.

Revenu au Sulédé, il chercha dans l'annuaire du téléphone le numéro de la pension où logeait l'Américain, et il avisa le veilleur de nuit de la pension que la voiture de Mr Hodson se trouvait au parking en question.

Après quoi, il se coucha en paix. Hodson, quoi qu'il arrive, serait forcé de ravaler sa hargne. Du fait que Coplan détenait le précieux Djasun, il devenait lui-même précieux.

Il se réveilla très tôt, mais décida de s'octroyer une grasse matinée bien méritée.

Vers dix heures, il se fit monter le petit déjeuner (avec un supplément de café) qu'il dégusta tout à l'aise. Ensuite, après avoir savouré une Gitane, il se mit sans hâte à sa toilette.

Il n'était pas loin de midi quand il quitta le Sulédé. La villa de Michel Dutour se trouvait à l'autre bout de la ville, mais Michel ne rentrerait sans doute pas avant une heure de l'ambassade. Histoire de profiter un peu de cette merveilleuse matinée ensoleillée, Coplan décida de marcher jusqu'au bazar où il était sûr de trouver un taxi.

Comme toutes les villes où se mêlent l'Occident et l'Orient, Téhéran possède un charme auquel il est difficile de résister. Dans une lumière plus pure que le cristal, les palais et les mosquées se détachent avec une netteté d'enluminure ; les jardins publics ont des couleurs féeriques, et même les immeubles modernes, avec leurs toits en terrasse, se fondent harmonieusement dans le décor.

Assurément, la vieille ville a plus de cachet et plus de pittoresque. Avec ses antiques murailles et ses foules bariolées, elle évoque irrésistiblement les gravures légendaires de la Perse ancienne.

En arrivant au bazar, Coplan fut bousculé par un crieur de journaux, une espèce de jeune voyou au faciès en biseau qui, au lieu de s'excuser, eut le toupet de grommeler à l'adresse du touriste étranger des injures hargneuses.

Francis haussa les épaules et continua sa promenade. Mais, deux ou trois minutes plus tard, au moment où il longeait une ruelle encombrée d'étals, il eut brusquement un mouvement de contraction en éprouvant dans le creux des reins une sensation très caractéristique. Une voix sourde lui souffla dans la nuque, en mauvais anglais :

- Avance sans te retourner...

Le canon de l'automatique s'enfonça plus durement dans le dos de Coplan, et la voix reprit :

- Prends cette rue à gauche. Si tu n'obéis pas, je tire.

Coplan obtempéra. Les gens qu'il croisait ne se doutaient de rien. Il s'engagea dans une ruelle encore plus étroite et plus tortueuse que la précédente. Dans cette sorte de casbah, les femmes portaient encore le voile. La voix maugréa :

- Tu vois le tchaikhané, là-bas ? Deux portes après celle du barbier... Tu entreras et tu iras dans la deuxième salle. Si tu fais le fou, tu es mort.

Le tchaikhané, la maison de thé d'autrefois, n'avait pour ainsi dire pas de clients à cette heure de la journée. Les deux ou trois vieillards enturbannés qui s'y trouvaient ne levèrent même pas les yeux vers l'étranger qui traversait la salle.

En prenant quelques risques, Francis aurait sans doute pu échapper à l'homme qui le tenait sous la menace de l'automatique. Mais le jeu n'en valait pas la chandelle. Au contraire, les circonstances recommandaient plutôt la docilité. C'était le moment où jamais d'affronter, en position de force, les inconnus qui s'intéressaient d'une manière aussi évidente aux faits et gestes d'un industriel français.

Toujours guidé par le canon d'acier de l'automatique, Francis pénétra dans une arrière-salle noyée de pénombre. Là, vautré parmi des coussins, un homme d'une cinquantaine d'années, au visage gras, à la bouche épaisse, fumait le narghilé.

Coplan dut se placer face au mur, dans le fond de la pièce. Il entendit les deux Iraniens dialoguer tout bas dans leur langue natale, puis il perçut le grincement d'une clé dans la serrure de la porte qu'il venait de franchir.

Jetant un rapide regard par-dessus son épaule, Francis vit le fumeur de narghilé qui, toujours affalé dans ses coussins, braquait un énorme Luger.

L'attente ne fut pas bien longue. La serrure grinça de nouveau. Une voix lui ordonna en anglais :

- Retournez-vous.

Malgré la pénombre, Coplan reconnut deux des trois individus qui l'observaient. Il y avait là le jeune vendeur de journaux qui l'avait bousculé à l'entrée du bazar, puis Tanieh, et un troisième individu, de petite taille également, âgé d'environ quarante-cinq ans, aux yeux de braise, aux joues creuses, à la bouche autoritaire. C'est ce dernier qui questionna d'une voix sèche, en anglais :

- Vous vous intéressez au sénateur Badjis-tan, paraît-il ?

- Je suis en relation avec le sénateur Badjistan, c'est bien exact, répondit calmement Coplan.

- Vous avez demandé à Tanieh de faire une enquête pour savoir quels étaient les rapports entre Badjistan et notre mouvement ?

- Il ne s'agissait pas d'une enquête. Je voulais un simple renseignement.

- Cela revient au même. Notre mouvement n'est pas une agence d'information. Que voulez-vous savoir exactement ?

- Si le sénateur a été mis à l'index par le Front d'opposition.

- En quoi cela vous regarde-t-il ? Vous n'avez pas à vous occuper des problèmes politiques de notre pays.

- Je me moque de la politique. Comme je l'ai expliqué à Tanieh, je suis venu à Téhéran pour vendre des appareils de précision qui sont fabriqués par la société française Cophysic.

- Et alors ?

- On voit bien que vous n'êtes pas dans le commerce, vous ! Avant de conclure des affaires, il faut toujours se renseigner sur les gens avec lesquels on va traiter.

- Vous me prenez pour un imbécile ? grinça l'Iranien. Dans le commerce, on se renseigne sur la solvabilité des clients, pas sur leurs opinions politiques ! A quoi cela vous sert-il de savoir si le Front d'opposition est pour ou contre le sénateur ? Du moment qu'il règle ses factures, que voulez-vous de plus ?

- Pas d'accord avec vous sur ce point-là objecta Francis. Comme je l'ai dit à Tanieh, je suis de votre bord sur le plan politique, et je ne tiens pas à traiter avec un homme qui ne partage pas mes conceptions.

L'Iranien fit une grimace qui trahissait une incrédulité totale.

- Vous avez réponse à tout, ricana-t-il. Mais enfin, admettons... J'ai une autre question à vous poser : pourquoi avez-vous une chambre dans deux hôtels différents, ici à Téhéran ? Vous n'étiez pas au Gulaki, ce matin à 11 heures.

- J'ai quitté le Gulaki pour éviter certains ennuis privés.

- Quels ennuis ?

- Oh, une histoire de femme...

- Cette belle Allemande blonde ? Miss Nagel ?

- Je vois que vous êtes au courant de bien des choses.

- Nous la tenons à l'œil, celle-là... Tanieh vous a signalé que nous recherchons un certain Djasun, n'est-ce pas ?

- Oui, en effet.

- Il était l'amant de cette Allemande. Et nous espérons le retrouver grâce à elle.

- J'ignorais ce détail, mentit Francis. L'Iranien sortit un automatique de sa poche, le pointa vers la poitrine de Coplan. Puis, s'adressant à ses deux acolytes, il leur ordonna :

- Fouillez-le.

Les deux types obéirent. Tanieh murmura d'un air détaché :

- Je regrette, mais c'est indispensable.

Coplan eut une mimique indulgente.

- Cela ne me gêne absolument pas, assura-t-il posément.

Le vendeur de journaux, ayant mis la main sur le G. P. de Francis, exhiba l'arme avec une expression de jubilation. Le chef du trio émit un sifflement et bougonna :

- Je ne savais pas que les représentants de commerce français transportaient de tels objets au cours de leurs déplacements. Vous êtes prudent, n'est-ce pas ?

- Pas assez prudent, riposta froidement Francis. Pour venir dans votre ville, c'est un char blindé qu'il faudrait emprunter ! La preuve, c'est que votre jeune ami m'a kidnappé en pleine rue, à midi !

Le chef du trio jugea inutile de répondre. Il examinait le portefeuille de Coplan. Il n'y trouva rien d'intéressant, le referma, l'empocha. Puis, dardant sur Francis ses yeux sombres et vindicatifs, il prononça :

- J'ai été heureux de faire votre connaissance, Mr Coplan. Si j'avais un peu plus de temps, je poursuivrais volontiers cette conversation qui prouve que vous êtes un homme intelligent et... imaginatif. Malheureusement, j'ai des obligations et je suis pressé. Vous serez remis en liberté lorsque vous vous déciderez à nous avouer la véritable raison de votre séjour à Téhéran. Nous avons pris nos renseignements, nous aussi. Et nous avons appris, par le propre secrétaire de Badjistan, que ce dernier n'avait actuellement aucun désir d'acheter du matériel de précision, ni à la France ni à personne d'autre. Bref, vous avez inventé toute cette histoire pour rien... Avant de mentir, il faut être sûr de ne pas être démenti, Mr Coplan !

L'Iranien paraissait extrêmement satisfait de la manière dont il avait mené cet interrogatoire.

CHAPITRE XV

Coplan n'avait pas du tout envie de moisir inutilement pendant des jours et des jours dans une des oubliettes du Front d'opposition.

Sans l'ombre d'une hésitation, il décida de jouer franc jeu.

Puisque vous voulez savoir la vérité, dit-il, je vais vous la révéler. Je suis réellement à Téhéran pour vendre les appareils de la société que je représente, mais pas au sénateur. Si je suis en rapport avec celui-ci, c'est pour lui acheter clandestinement 6000 barils de pétrole destinés à un groupement révolutionnaire d'Angola. Maintenant, vous savez tout.

- J'aime mieux ça, ponctua l'Iranien. Du moment qu'il s'agit de jouer un tour de cochon aux puissances capitalistes, je suis d'accord avec vous. Voici votre portefeuille et votre pistolet. Vous êtes libre... Je m'appelle Chor Sakler et je suis le responsable local du F. O. Je comprends votre méfiance et votre prudence. J'espère que vous approuverez notre circonspection ?

- Évidemment.

- Tanieh m'a fait part de votre promesse concernant Djasun. Si vous pouviez nous aider à le retrouver, vous nous rendriez un très grand service. Et pas seulement à nous, mais à la cause pour laquelle nous luttons.

- Soyez sans crainte, je n'oublie jamais mes promesses. Si j'entends le moindre écho concernant votre compatriote Djasun, je vous avertirai par téléphone. J'ai d'ailleurs votre carte dans mon portefeuille, comme vous avez pu le constater... A ce propos, j'ai rendez-vous avec un attaché commercial de l'ambassade de France ; je l'interrogerai discrètement au sujet de Djasun.

- Discrètement, surtout, insista Sakler.

- Quelle heure est-il à présent? Je m'aperçois que ma montre est arrêtée.

- 13 h 19 minutes exactement, dit Sakler.

- Merci, dit Francis en remettant sa montre-bracelet à l'heure.

Michel Dutour parut soulagé quand Coplan arriva à la villa.

- Je t'attendais plus tôt, dit-il.

- J'ai été retardé par une rencontre imprévue. Comment se porte mon ami Djasun ?

- Je l'ai vu ce matin et je viens de le revoir, il a l'air un peu apaisé.

- J'ai hâte de lui parler. Si ça ne t'embête pas, descendons maintenant. Nous déjeunerons après.

- Je ne suis pas moins impatient que toi. Allons-y.

- Hassa Djasun, adossé au mur, près du soupirail, méditait, les bras croisés. Cédant aux injonctions de Dutour, il avait accepté de faire un brin de toilette et de se raser. Son moral paraissait beaucoup meilleur.

Coplan le lui dit, ajoutant :

- Pour un homme traqué, vous n'avez pas trop mauvaise mine. Et si vous faites preuve d'un minimum de compréhension, vous serez bientôt au bout de vos tribulations.

Djasun se détacha d'une secousse du mur contre lequel il était appuyé :

- Je crois qu'il vaut mieux mettre les choses au point une fois pour toutes, dit-il presque sèchement. Si vous espérez me tirer les vers du nez, n'y comptez pas. Et si vous avez l'intention de m'arracher des confidences à mon corps défendant, par la torture ou par des pressions morales, vous n'obtiendrez pas davantage.

Il avait repris du poil de la bête, visiblement. Coplan murmura :

- Allons, allons, ne soyez pas à cran, Djasun. Ce n'est pas dans une ambiance de défi et d'hostilité que nous devons examiner ensemble la situation. Nous ne sommes pas vos ennemis, que diable ! Nous ne sommes même pas vos adversaires.

- Je sais, je sais, persifla l'Iranien, vous n'avez qu'un seul but : me protéger.

Coplan esquissa un geste débonnaire, la main droite levée :

- Ne soyez pas trop ironique, Djasun. Mon désir de vous protéger est beaucoup plus sincère que vous ne le pensez. Quant à votre secret, ce redoutable secret qui est la cause de tous vos malheurs, êtes-vous bien sûr que mon pays, c'est-à-dire la France, ne soit pas le seul pays qui puisse le connaître sans que cela ne déclenche les catastrophes que vous craignez ?

- Vous paraissez bien au courant de mon problème, fit observer l'Iranien avec un sourire désabusé où perçait une petite pointe de sarcasme.

- Aucun mérite à cela, rétorqua Francis. On ne parle que de vous et de votre fameux secret dans les milieux que je fréquente. Pour votre édification personnelle, je peux même vous signaler que le sénateur Badjistan m'a offert une somme rondelette en échange de votre précieuse personne. Il s'agit de plusieurs milliers de dollars.

Djasun avait tressailli. En dépit des efforts qu'il faisait pour contrôler ses nerfs, il avait pâli.

Coplan, le dévisageant d'un œil déjà moins amical, marmonna d'une voix dédaigneuse :

- Si j'étais un homme d'argent, je ne laisserais pas passer une telle aubaine, vous pensez bien I De ma vie, je n'ai eu l'occasion de réaliser une affaire aussi simple et aussi lucrative : je vous livre discrètement au sénateur Badjis-tan, je touche le magot et je disparais. Ni vu ni connu !

Eh bien, qu'attendez-vous pour la réaliser, cette belle affaire ? crâna l'ingénieur.

Il essayait de prendre une attitude stoïque, mais ses yeux pailletés d'or trahissaient une angoisse proche du désespoir.

Il articula :

- Si j'ai bonne mémoire, il y a une histoire de ce genre dans votre religion, n'est-ce pas ? Un nommé Judas qui livre un homme au bourreau pour trente deniers.

- Vous êtes musulman ? questionna Francis.

- Oui, et j'en suis fier. J'ai étudié le catholicisme et le protestantisme en Angleterre, et je reconnais que ce sont des religions valables. Mais les chrétiens n'observent pas leur religion. Ils sont bassement matérialistes, alors que leur Dieu leur enseigne l'idéalisme.

- Nous parlerons de ces problèmes une autre fois, dit Coplan. Ce qui compte, pour le moment, c'est votre sort.

- Tout se tient, affirma Djasun. Si vous étiez un idéaliste, vous respecteriez ma liberté d'homme et vous me laisseriez partir.

- Tout se tient, répliqua Francis du tac au tac. Je suis persuadé que je fais mon devoir en vous protégeant, mais je n'oublie pas pour

autant les réalités.

- Dans ce cas, je vous le répète, livrez-moi au sénateur.

- Je suis moins pressé que vous, car je me dis que si votre secret est réellement de nature à compromettre la paix, il vaut encore plus que ce que Badjistan m'a offert.

- Ma découverte peut provoquer de terribles remous, reconnut l'Iranien. Elle peut aussi rendre service à mon pays et à ma race, tout dépend de l'usage qu'on en fera. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai décidé de me taire, dussé-je périr d'une manière affreuse ou stupide. Du moins, j'emporterai mon secret.

Coplan ne broncha pas. Les paroles de Djasun confirmaient à quel point Hodson avait vu juste : pour briser la résistance morale de cet obstiné, il fallait l'atteindre dans ses sentiments.

Tirant son paquet de Gitanes de sa poche, Francis offrit une cigarette à l'Iranien. Mais celui-ci déclina :

- Je ne fume pas.

- Vous avez tort, murmura Coplan. Dans les moments critiques, la nicotine est un merveilleux stimulant cérébral. Et je persiste à croire qu'un petit coup de fouet pour faire travailler vos méninges ne serait pas inutile actuellement.

- Et pourquoi cela ? fit Djasun.

- Parce que vous raisonnez comme une bourrique, laissa tomber Francis.

Il alluma sa cigarette, lança une bouffée de fumée vers le plafond. Puis, rêveur :

- Vous me décevez, Djasun... J'étais convaincu que nous allions nous entendre. Vous êtes un homme intelligent, instruit, cultivé, mais vous manquez de la plus élémentaire perspicacité. A votre place, je ne laisserais pas échapper la chance qui se présente.

- C'est-à-dire ?

- En me dévoilant le secret de votre découverte, vous neutralisez ipso facto le pouvoir explosif, destructeur de celle-ci. La France a prouvé au monde entier qu'elle était la nation la plus sincèrement éprise de paix de toute la planète. En lui accordant votre confiance, vous lui donnez du même coup un atout qui renforcerait son action diplomatique pour la paix.

- C'est impossible ! trancha l'Iranien. Dans cette affaire, la France n'est pas neutre : ses intérêts sont en jeu.

- Quels que puissent être les intérêts de mon pays, il demeure toujours dans le camp des nations qui veulent éviter les conflits, appuya Francis avec force. Et si vous prétendez le contraire, vous êtes de mauvaise foi.

- Vous perdez votre temps, maugréa Djasun, raidi dans son orgueil.

- Détrompez-vous, cette conversation est extrêmement instructive, assura Francis. A votre insu, elle m'apprend beaucoup de choses.

- Vraiment ?

- Oui, vraiment, dit Coplan.

Il tira une bouffée de sa cigarette, puis reprit :

Vous vous connaissez mal, Djasun. Vous vous prenez pour un idéaliste et c'est faux. En réalité, vous êtes un ambitieux. A tout prendre, j'aime encore mieux les hommes qui sont intéressés par l'argent... Vous, votre cupidité, votre âpreté se situent à un autre niveau : vous êtes pétri d'orgueil et d'ambition. Ce n'est pas pour sauvegarder la paix que vous refusez de révéler votre découverte, c'est pour utiliser celle-ci au profit de mobiles beaucoup moins nobles...

- Oui, j'ai une ambition, reconnut l'Iranien. Ce n'est pas pour rien que le destin m'a choisi. J'ai un rôle à jouer et je veux garder le moyen de le jouer.

- Nous verrons bien jusqu'où ira votre obstination, marmonna Francis. Nous allons changer de méthode.

Il laissa tomber le mégot de sa cigarette, l'écrasa lentement sous son talon. Djasun articula :

- Les menaces maintenant ? Je me doutais bien que nous y arriverions tôt ou tard.

- Une seule menace, Djasun, précisa Coplan en regardant l'Iranien droit dans les yeux. Et je vous prie de la considérer avec toute la gravité qu'elle mérite... Je vous donne jusqu'à minuit pour réfléchir et pour comprendre que vous devez changer d'attitude. Si vous refusez, ce sera la preuve que votre orgueil est bien la seule chose au monde qui compte pour vous. Si vous n'entrez pas dans la

voie des révélations, Gerty Nagel sera amenée ici, dans cette cave, et elle sera liquidée sous vos yeux.

La bouche de Djasun s'était mise à trembler. Coplan ajouta :

- Vous n'êtes sans doute pas capable d'aimer quelqu'un d'autre que vous-même et cela ne regarde que votre conscience. Mais Gerty Nagel vous aime réellement, elle. En décidant froidement la mort de la seule personne qui vous aime, vous aurez une idée plus juste de ce que vous êtes.

Sur ces mots, Coplan fit demi-tour et sortit de la cave, suivi par Michel Dutour.

CHAPITRE XVI

Vers la fin de l'après-midi, quand Coplan revint à la villa de Dutour, l'attaché d'ambassade lui annonça d'une voix plutôt morose :

- Rien à faire, Francis... J'ai eu de l'espoir quand j'ai trouvé Djasun en train de chialer, mais il s'est ressaisi.

- Il a pleuré ? s'étonna Coplan.

- Oui, je suis repassé ici avant d'aller au bureau, vers 2 heures et demie. Il pleurait, assis sur son lit, et il a refusé la nourriture que je lui apportais. J'ai pensé alors que sa volonté était en train de chanceler. Mais quand je l'ai revu, en rentrant du bureau, il avait surmonté sa défaillance. En fait, il n'y croit pas. Il prétend maintenant que c'est un chantage en l'air, que tu as appris sa liaison avec l'Allemande et que tu te sers de cet argument un peu au hasard, pour l'amener à capituler. Bref, il refuse de parler.

- Bon, c'est ce qu'il affiche, ça ! Mais, à ton avis, où en est son moral ?

- J'ai nettement l'impression qu'il est au bout de son rouleau. Son regard, sa voix, tout le prouve : sa résistance nerveuse ne tiendra pas le coup. D'ailleurs, il est incapable de bouffer : c'est un signe qui ne trompe pas... Et je suis sûr que si tu pouvais lui montrer une preuve concrète que tu tiens vraiment la femme qu'il aime à ta merci, il flancherait instantanément.

- Une preuve ? s'exclama Coplan. Je vais faire beaucoup mieux. Je vais les mettre en présence l'un de l'autre. Tu ne comptais pas sortir ce soir, j'espère ?

- Tu ne manques pas de culot, toi ! Tu me colles un homme à garder et tu me demandes si je sors !

- Je vais essayer d'accrocher l'Allemande. Et si je réussis, je l'amène ici. On verra si tes dons de psychologue sont valables ou non.

Michel Dutour protesta :

- Oh, je ne garantis rien ! Je t'ai fait part de mon impression, c'est tout. Rien ne prouve que Djasun va se déboutonner.

- De toute façon, l'expérience est à tenter.

- Je n'arrête pas de me creuser la cervelle au sujet de son fameux secret, avoua Dutour. Quelle est ton idée là-dessus ?

- Je n'en ai aucune, grommela Francis. Je suis comme toi : j'ai beau me torturer le ci-boulot, je ne vois pas de quoi il peut s'agir.

- Et pourtant, il m'a semblé que tu touchais un point sensible quand tu lui as reproché son ambition. Tu frappais au jugé, je suppose ?

- Non, pas tout à fait... A force d'analyser la situation de Djasun, je suis arrivé à la conclusion que son secret n'était pas, ne pouvait pas être, une simple affaire de pétrole.

- Comment cela ? C'est une hypothèse ?

- Oui et non. Les informations que j'ai pu recueillir jusqu'ici concernant cet homme aboutissent à des contradictions que seule son ambition personnelle peut expliquer. D'une part, il proclame son patriotisme et il refuse de s'exiler en Occident ; d'autre part, il refuse le pont d'or que lui offre la compagnie nationale des pétroles et il cherche à se placer chez les Irakiens, qui sont les adversaires les plus acharnés de l'Iran. En outre, il est fier de sa religion musulmane et de sa race... Ces ingrédients forment un étrange cocktail, tu en conviendras. Et je ne vois qu'une façon de justifier logiquement son attitude : il est persuadé que sa découverte le destine à jouer un grand rôle au Moyen-Orient.

- Je serais quand même curieux de savoir en quoi consiste son fameux secret, répéta une fois de plus Dutour.

- J'espère que ta curiosité ne tardera pas à être satisfaite, jeta Francis. A tout à l'heure !

- Je t'attends vers quelle heure ?

- A partir de 22 heures... et sans limites. Tout va dépendre de Gerty Nagel. Si je prévois trop de retard, je te passerai un coup de fil.

- D'accord.

- Tiens, j'y pense : laisse la grille d'entrée ouverte.

- Entendu, acquiesça Dutour.

Revenu à l'hôtel Sudélé, Coplan passa deux bonnes heures dans sa chambre et il rédigea une longue lettre en code qu'il glissa dans une enveloppe adressée à M. Jean Pascal, directeur adjoint de la Société Cophysic, à Paris.

Au point où en étaient les choses, il n'était pas superflu de porter à la connaissance du 2è Bureau les données les plus importantes de l'affaire. Le Vieux avait beau prendre ses distances vis-à-vis de ses agents en mission spéciale, il ne supportait pas que ceux-ci en fassent autant à son égard.

Après avoir pris une douche, changé de chemise et de costume, Francis alla poster son pli au bureau central de l'avenue Sepah. Après quoi, la conscience en paix, il prit la direction de l'hôtel Gulaki.

Arrivé devant le porche de l'établissement, il flâna un moment, l'œil aux aguets. Il profita d'un instant de remue-ménage provoqué par la sortie d'un groupe de touristes pour traverser discrètement le hall et s'élancer aussitôt dans l'escalier.

Au premier étage, il se glissa jusqu'à la chambre de Gerty Nagel et il tendit l'oreille. Aucun bruit ne lui parvint. Il se baissa, jeta un coup d’œil par le trou de la serrure. La clé l'empêcha de voir quoi que ce soit, mais elle lui apprit que la blonde était chez elle, puisqu'il y avait de la lumière.

Il frappa doucement à la porte.

L'huis s'ouvrit presque instantanément, et Gerty eut un petit mouvement de recul en se trouvant nez à nez avec Francis.

- Vous ? s'exclama-t-elle, effarée, écarquillant les yeux comme si elle doutait de ce qu'elle voyait.

- Bonsoir, susurrat-il, souriant. Tu en fais une tête ! Tu ne t'attendais pas à ma visite ?

Décontenancée, elle bredouilla :

- Je... non...

- Je vois que tu t'es mise sur ton trente et un, constata-t-il. Tu te préparais à sortir ?

- Non... Enfin, oui...

- Elle était tellement désemparée, paniquée, que Coplan se demanda ce que cela signifiait. Enfin, ayant retrouvé son contrôle, la blonde prononça sur un ton assez acerbe :

- Avoue que tu es un drôle de bonhomme ! Tu me fais la cour, tu te dérobes quand je me jette dans tes bras et tu quittes l'hôtel sans daigner me prévenir ! Dans le genre mufle, on ne fait pas mieux.

Il prit un air contrit :

- Évidemment, vue sous cet angle, mon attitude peut paraître inexcusable. Mais je ne suis pas ici pour m'amuser, figure-toi. Je suis en voyage d'affaires et les intérêts de ma société passent avant mes goûts personnels... Business is business, tu connais la devise des patrons.

Elle secoua sa chevelure brillante :

- On m'avait dit que les Français étaient les champions de la galanterie, mais je suis sans doute en retard d'une époque ! Il faisait beau à Ispahan ?

- Je ne suis pas allé à Ispahan. La voiture de mes amis est tombée en panne et nous avons dû appeler un taxi pour revenir à Téhéran.

Sceptique, elle se résigna néanmoins à le laisser entrer dans la chambre. Elle referma la porte et demanda :

- Et alors ?

- Je venais t'inviter à dîner. Mon frère voudrait faire ta connaissance.

- Ton frère ? Tu as un frère à Téhéran ?

- Oui, mon frère aîné. Il travaille ici dans l'import-export.

- Et pourquoi désire-t-il me connaître ?

- Parce que je lui ai parlé de toi... Je lui ai fait un tel éloge de ta beauté, de ton charme, qu'il m'a pour ainsi dire mis en demeure de... de lui montrer cet oiseau rare : une jolie femme intelligente et sensible.

- Que de fleurs ! s'écria-t-elle, ironique. Et où doit-elle avoir lieu, cette rencontre ?

- Nous passons prendre mon frère en taxi, à son domicile, et nous allons ensemble au Shamshiri, le fameux restaurant qui se trouve dans le bazar. Ou ailleurs, si tu as une meilleure idée, bien entendu.

Gerty hésitait. Les sourcils froncés, elle se mordillait la lèvre, embarrassée. Coplan l'interrogea :

- Ma proposition te contrarie ? Tu avais d'autres projets, peut-être ?

- Euh... J'avais promis à un ami...

- Voilà bien les femmes ! grinça Francis. A peine a-t-on le dos tourné qu'elles ont déjà tramé des tas de combines avec d'autres soupirants !

- Voilà bien les hommes ! riposta-t-elle, pincée. Monsieur me laisse tomber pour accompagner des amis à Ispahan, mais il a le toupet de me faire des reproches parce que je m'organise pour échapper à la solitude ! C'est toujours l'histoire de la paille et de la poutre, avec les hommes !

- Eh bien, ce n'est pas compliqué : téléphone à mon remplaçant, dis-lui que tu as changé de programme et que tu n'es plus libre. De cette façon, nous serons tranquilles.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet, hésita, murmura :

- Je n'ai pas le numéro de téléphone de l'ami que j'attends. Et il est probablement en route à cette heure-ci.

Elle leva les yeux vers Coplan, suggéra sur un ton indécis :

- Nous pourrions peut-être nous voir plus tard ?

- Mon frère va être terriblement déçu, dit-il, mordant. Mon rival est-il donc si extraordinaire que tu préfères sa compagnie à la mienne ?

- Une promesse est une promesse. J'ai horreur des femmes capricieuses et je trouve cela vulgaire de laisser tomber un homme dont on a accepté l'invitation.

Coplan haussa les épaules d'un air fataliste.

- Eh bien, tant pis pour mon amour-propre ! soupira-t-il. Je dirai à mon frère que tu as trouvé un quidam plus intéressant.

- Mais non ! se récria-telle, ce n'est pas cela...

Prise entre deux feux, elle n'arrivait pas à faire son choix. Et puis, subitement, elle prit sa décision :

- Oh, après tout, zut pour lui ! Quand il viendra me chercher, je lui raconterai que je ne suis pas en état de sortir, que j'ai attrapé brusquement une terrible migraine. Je vais me déshabiller et me démaquiller pour avoir l'air malade. Et quand il frappera, tu te cacheras dans le cabinet de toilette.

Il s'élança vers elle, la prit dans ses bras.

- Tu es un ange, lui souffla-t-il dans la nuque.

Il voulut lui prendre les lèvres, mais elle se dégagea.

- Ne sois pas impatient...

Elle fila vers la salle de bains, mais elle ne ferma pas la porte derrière elle. Après deux ou trois minutes, il la rejoignit.

Elle fit semblant d'être scandalisée :

- Dis donc, ne te gêne pas !

- Tu n'as pas encore compris que je suis un visuel ? murmura-t-il avec un sourire enjôleur.

En slip et soutien-gorge de nylon bleu ciel, cambrée par les hauts talons de ses chaussures très féminines, elle était effroyablement excitante. Ses bas de soie couleur chair, attachés à une minuscule ceinture du même bleu que son slip, soulignaient la longue et suave modulation de ses jambes superbes. Et là où les bas se terminaient par un large bord plus sombre, la chaude blondeur de ses belles cuisses pleines revêtait une luminosité plus dense, plus fascinante. Les deux fossettes au creux de ses reins, et le rebondissement de ses hanches en amphore aimantaient le regard.

- Dommage que mon frère nous attende, émit-il d'une voix pensive.

Elle l'observait dans le miroir et elle souriait, touchée par cette flamme de désir viril qu'elle lisait dans ses yeux.

- La soirée ne sera pas éternelle, dit-elle d'un air complice. Nous aurons toute la nuit pour nous.

Elle prit une robe de chambre qui pendait au portemanteau, s'enveloppa dans le léger vêtement, acheva rapidement de se démaquiller au moyen d'un tampon de ouate.

- Où habite-t-il, ton frère ? Demanda-t-elle.

Il a une villa dans le nouveau quartier résidentiel.

- Pourquoi ne...

Elle se tut, tendit l'oreille. On frappait à la porte.

- Ne bouge pas, chuchota-t-elle. Je vais remballer ce pauvre garçon.

Elle quitta la salle de bains, referma la porte, se dirigea vers la porte palière.

Deux minutes plus tard, quand la porte de la salle de bains s'ouvrit de nouveau, Coplan eut la désagréable surprise de se trouver en face de l'Américain Hodson qui braquait vers lui un automatique de gros calibre, muni d'un silencieux.

Impassible, Francis articula :

- Tiens! Comme on se retrouve ! Comment allez-vous, cher ami ?

- Pas mal, grommela Hodson. Mieux que vous, sans aucun doute !

- Ne faites pas le méchant, mon vieux. Rentrez votre artillerie... Je croyais vous faucher miss Nagel pour la soirée, mais je m'aperçois que je prenais mes désirs pour des réalités.

Gerty Nagel apparut derrière l'Américain, une petite lueur de triomphe dans les yeux. Coplan lui demanda gentiment :

- C'est une nouvelle coalition germano-anglo-saxonne, mon bel ange blond ?

Hodson ricana, mordant :

- Pour vous, c'est Waterloo ! Ne vous faites pas d'illusions.

CHAPITRE XVII

L'Américain en avait gros sur le cœur, et cela se voyait à son expression.

- Si vous bougez d'un millimètre, menaça-t-il, je vous expédie un pruneau dans la jambe. Compris ?

- Je comprends vite, assura Francis.

On ne le dirait pas, grinça l'agent de la C. I. A. Je ne pensais vraiment pas que vous auriez l'audace de revenir ici et de relancer miss Nagel. C'était bien la peine de changer d'hôtel...

- Votre étonnement me ferait presque croire que vous n'êtes guère perspicace pour un professionnel, rétorqua tranquillement Coplan.

- Vraiment ? fit Hodson avec une grimace qui manquait de jovialité. J'ai pourtant l'impression que s'il y a quelqu'un qui manque de perspicacité ici, ce n'est pas moi.

Gerty Nagel intervint :

- Ne perdons pas notre temps. Nous avons des choses très importantes et très urgentes à discuter.

L'Allemande arborait maintenant un visage dur et soucieux, infiniment moins séduisant qu'au moment où Coplan était arrivé. Ses yeux bleus avaient pris une sorte de fixité bizarre où il y avait un curieux mélange d'angoisse, de ressentiment, d'impatience mal contenue.

Hodson, sans quitter Francis des yeux, dit à la blonde :

- Fouillez-le d'abord. J'ai appris à mes dépens qu'il fallait se méfier de ses airs un peu trop décontractés.

A Francis :

- Tournez-vous vers le mur, penchez-vous en avant.

Coplan s'exécuta. Les mains nerveuses de Gerty se mirent à le palper, à lui tâter les jambes, à lui vider les poches. Elle opérait avec une habileté et une expérience qui édifièrent Coplan.

- C'est le monde à l'envers, mon chou, ironisa-t-il.

Elle fit semblant de ne pas avoir entendu, termina son inspection et dit à Hodson :

- Il n'est pas armé.

- Vous êtes sûre ? insista l'Américain, plein de défiance.

- Tout à fait sûre.

- Hodson grommela à l'adresse de Francis :

- Où est votre pistolet ?

- J'en ai fait cadeau à mon frère.

Gerty Nagel, agacée par la désinvolture de Coplan, lui demanda d'une voix sourde :

- Où est Djasun ?
- Comme mon pistolet : chez mon frère.
- Où ?
- Vous êtes trop curieuse, beauté.
Hodson intercala d'une voix rêche :
Et vous, vous êtes trop sûr de vous, mon vieux. Les plaisanteries les meilleures sont les plus courtes, ne l'oubliez pas.
Il se tourna vers l'Allemande :
- Habillez-vous en vitesse, Miss Nagel. Nous allons emmener votre soupirant dans un endroit qui se prête un peu mieux que celui-ci à la séance de travail qui s'impose.
Gerty fit une ultime tentative pour amadouer Coplan :
- Vous ne voulez pas nous dire où se trouve Djasun ? Vous préférez qu'on vous arrache ce renseignement par la torture ?
- Certes non ! Ce n'est pas que je sois douillet, mais je trouve cela parfaitement inutile. Comme j'ai l'intention de réaliser l'affaire Djasun pour mon compte personnel, je me proposais d'en discuter avec vous au cours de la soirée.
- Que voulez-vous dire au juste ? Maugréa-t-elle.
- Je pensais que nous pourrions examiner ensemble, dans un climat de confiance mutuelle, le chiffre de la rançon éventuelle que vous pourriez m'offrir en échange de votre précieux ingénieur iranien.
Hodson marmonna, sarcastique :
- Il voit les choses du bon côté, votre marchand d'appareils de précision.
Coplan gouailla :
- C'est bien normal, non ? Je trouve que l'affaire se présente plutôt bien.
Il ajouta :
- Pour moi, j'entends.
- Nous verrons cela tout à l'heure, persifla Hodson. Si vous ne nous dites pas où vous avez caché Djasun, je vous jure que vous le regretterez.
A Gerty Nagel :
- Trêve de salades. Habillez-vous au galop et quittons cette chambre d'hôtel.

Coplan, se redressant et se retournant, enchaîna :
- Je suis bien de votre avis, Hodson. Nous sommes ridicules dans cette salle de bains... Un vrai vaudeville, ma parole !
- Vous, retournez-vous et tenez-vous tranquille ! fulmina l'Américain en avançant d'une façon éloquente son automatique.
- La barbe ! lui jeta Francis, arrogant. Si vous avez envie de faire du grabuge, allez-y, tirez ! Je m'arrangerai pour que la police de Téhéran vous flanque en prison pour un bon bout de temps. Et ne me faites pas croire que vous avez l'intention de me liquider ! Je suis plus précieux pour vous que tout le Pentagone pour les U. S. A.... D'ailleurs, vous le savez bien, vous jouez perdant et votre automatique n'est qu'une mascarade absurde. C'est avant que vous auriez dû m'avoir. Maintenant, c'est trop tard : j'ai un atout décisif dans ma manche.
Gerty Nagel intervint de nouveau et se plaça carrément entre Coplan et l'Américain, pour empêcher ce dernier de faire une sottise :
- Pour l'amour du Ciel, ne vous énervez pas, Hodson. Il n'y a pas plus crâneur que les Français, tout le monde sait cela.
Elle pivota sur ses talons, dévisagea Francis d'un œil froid :
- Dans un sens, dit-elle, vous avez raison, vous êtes le maître de la situation. Vous avez été le plus habile puisque vous êtes en possession de ce géologue. Or, nous, ce qui nous intéresse, c'est justement de récupérer Djasun coûte que coûte. Quelle est votre proposition ?
Coplan gratifia la blonde d'un sourire approbateur et prononça :
- Voilà enfin une parole sensée. On a raison de dire que les femmes sont plus intuitives que les hommes. Avec des menaces ou par la torture, on ne peut rien tirer de moi. En revanche, si nous examinons notre problème d'une manière raisonnable, tout est possible.
Hodson, vexé, maugréa d'une voix sifflante :
- Miss Nagel, cet homme va vous rouler. Vous avez tort de vous laisser prendre à ses propos conciliants.
Piquée au vif, l'Allemande se retourna vers Hodson :
- Et alors ? Vous, la rancœur vous aveugle. Si vous ne remettez pas cette arme dans votre poche, je m'en vais toute seule et je vous

laisse vous débrouiller. Vous croyez peut-être que nous serons plus avancés quand nous aurons un blessé ou un mort sur les bras ?

Comme bien on pense, Coplan ne laissa pas passer l'occasion d'appuyer les arguments de Gerty Nagel. S'adressant à l'Américain, il le mit en garde :

- Réfléchissez bien, Hodson. Djasun est en lieu sûr et mon frère veille sur lui. Même si vous décidez de me découper en rondelles, vous n'aurez pas progressé d'un pas en direction de votre objectif.

Hodson, en grommelant, fourra son automatique dans sa poche et grinça :

- Soit, discutons... Mais je vous préviens, Mr Coplan, cette fois-ci, je ne me laisserai plus posséder.

Gerty lança un rapide clin d'œil à Francis, clin d'oeil dont il ne comprit pas l'exacte signification mais qui lui donna néanmoins une idée. S'approchant de l'Américain, il lui mit la main sur l'épaule :

Allons, mon vieux, soyez beau joueur ! On ne peut pas gagner à tous les coups, ce serait trop injuste. Oubliez l'incident de Scherestanek et retrouvez votre lucidité. Qui vous dit que nous ne sommes pas tous les trois en train de nous faire duper par Djasun ?

- Comment ça? fit Hodson, abrupt.

- Vous connaissez son secret ? insinua Coplan.

- Non.

- Moi non plus, et miss Nagel non plus. En somme, nous nous excitons peut-être pour rien. Et le seul but de cet Iranien est peut-être de se donner de l'importance, de se faire mousser.

Hodson secoua négativement la tête :

- Hors de question ! Mes chefs ne m'auraient pas lancé sur cette affaire sans motifs solides.

Admettons, concéda Francis. Mais pourquoi la C. I. A. veut-elle mettre le grappin sur cet homme ? Parce que les États-Unis ont de gros intérêts dans l'extraction du pétrole de ce pays. Même sans connaître le fin mot de l'histoire, votre action peut se justifier.

Il se tourna vers la blonde :

- Toi, Circé, ton rôle me paraît plus subtil. Le gouvernement de Bonn a longtemps soutenu l'Egypte et, par voie de conséquence, l'Irak. Sauf erreur de ma part, tu es donc chargée d'attraper le même

Djasun pour des raisons diamétralement opposées à celles de Mr Hodson.

Gerty Nagel, le visage hostile et fermé, n'eut pas de réaction. Coplan continua :

- Le but des nationalistes iraniens est clair, évidemment. Celui de l'Intelligence Service est à peu près le même que celui de Washington. Quant au Front d'opposition, ses attaches avec Moscou ne sont plus un secret... Tels sont les pions que nous voyons sur l'échiquier.

Hodson émit d'un air hargneux :

- Et vous ?

- Moi ? Je vous l'ai dit : c'est le hasard qui m'a jeté dans la bagarre. Je ne représente que ma modeste personne. C'est en cherchant à vendre mes appareils que je suis tombé sur cette affaire Djasun. Et comme je ne suis pas plus bête qu'un autre, j'ai tout de suite compris qu'elle pouvait me procurer une très jolie commission.

Gerty Nagel, réaliste, décida de renverser la vapeur.

- Nous sommes mal partis, dit-elle. Au lieu de nous affronter, essayons de concilier nos intérêts respectifs. Après tout, pourquoi serions-nous des ennemis ? Venez, prenons un verre ensemble... Je suis absolument sûre que nous allons tomber d'accord.

- Voilà enfin la voie de la sagesse, approuva Francis.

Hodson, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, grommela en lançant un regard noir à Coplan :

- Puisque vous y tenez, discutons. Mais j'ai des ordres et je dois m'y tenir. En d'autres termes, si Djasun n'est pour vous qu'une marchandise à vendre, faites une proposition chiffrée.

Coplan eut un sourire.

- Cette fois, Hodson, vous tombez dans l'excès contraire... Je suis tout disposé à vous livrer Djasun en échange d'une somme raisonnable et confortable, mais pas au détriment de mes objectifs professionnels. Vous l'ignorez sans doute, mais je suis sur le point de vendre des instruments à la Société nationale des pétroles, d'une part, et au sénateur Badjistan, d'autre part. Or, tenez-vous bien, le sénateur désire également s'approprier Djasun. Et il m'a offert, d'entrée de jeu, 5000 dollars cash, en espèces.

Hodson opina, resta un moment pensif, puis laissa tomber :

- Je vous offre le double. Coplan parut satisfait :
- Voilà ce qui me plaît chez les Américains, ils savent voir grand.
Hodson leva la main.
- Bien entendu, précisa-t-il, je ne vous donnerai pas un cent avant d'avoir vu Djasun en bonne santé. Et le règlement se fera au moment de la livraison.

CHAPITRE XVIII

Pendant que Coplan et Hodson discutaient de la sorte, Gerty Nagel avait préparé sur un plateau trois verres et une bouteille de scotch.
Elle paraissait avoir retrouvé sa bonne humeur et son optimisme. Ses yeux bleus pétillaient, mais son attitude était devenue celle d'une femme perspicace et calculatrice.
- Comme vous y allez I s'exclama-t-elle. On dirait que je n'ai pas voix au chapitre, ma parole !
Elle versa le whisky dans les verres, distribua les verres à la ronde. Puis, prenant place dans un des fauteuils et croisant ses jambes, elle annonça en regardant Francis :
- J'offre 15 000 dollars, moi. Et si vous expliquez la situation à Djasun, je suis convaincue qu'il me choisira. Il y a encore des hommes pour lesquels les sentiments comptent, messieurs.
Hodson but une gorgée de whisky, se tourna vers l'Allemande :
- Vous allez dépenser inutilement l'argent de votre gouvernement, miss Nagel. Au point où en sont nos relations avec Bonn, vos patrons seront forcés de nous restituer Djasun si nous le réclamons.
- C'est à voir, objecta-t-elle.
- C'est tout vu, affirma l'Américain. Nous sommes à couteaux tirés avec l'Égypte et nous ne ferons pas de cadeau aux Égyptiens.
- Si je comprends bien, dit l'Allemande, vous me demandez tout bonnement de me retirer de la compétition ?
- Oui, et je vous explique pourquoi, dit Hodson. Les femmes sont rarement calées en politique, mais je suppose que vous avez quand

même quelques idées à ce sujet, n'est-ce pas ?
- Très peu, avoua-t-elle.
- Dommage pour vous, car vous compliquez notre problème et vous m'obligez à mettre les points sur les i...
- Expliquez-vous.
Il vida son verre de scotch, le redéposa sur le plateau.
- Washington estime que ce Djasun constitue une menace pour les intérêts politiques et financiers des États-Unis dans cette partie du monde. Ce point étant bien établi, nous ne permettrons à personne d'utiliser cet homme contre nous. D'ailleurs...
Il passa sa main sur son front, soupira d'un air las :
- Pour en finir, je vous conseille de consulter vos chefs avant de... avant de m'empêcher de conclure un accord raisonnable avec M. Coplan. Signalez à Bonn que vous êtes en concurrence avec Washington et que nous... que nous...
Il ferma les yeux, fit un effort pour les rouvrir, les ferma de nouveau et sombra subitement dans une torpeur complète. Son buste pencha en avant, et il s'écroula sur le tapis.
Coplan se tourna vers Gerty.
- Tu l'as drogué ? S'enquit-il.
- Oui.
- C'est la meilleure ! s'exclama-t-il, égayé.
- Mets-toi à ma place ! Il devenait tellement encombrant !
- Le pauvre ! Il se méfiait de moi et c'est toi qui le doubles. J'ai l'impression qu'il va te trouver bien ingrate.
- Oh ! je n'étais pas dupe, rétorqua-t-elle. Quand il est venu me raconter sa mésaventure et me proposer un pacte pour récupérer Djasun, j'ai tout de suite deviné qu'il voulait se servir de moi.
- Tu as marché, néanmoins ?
- Je n'avais pas d'autre solution. Je ne pensais pas que tu viendrais me relancer.
- Évidemment. Quand on veut gagner, il faut miser sur plusieurs chevaux.
Hodson, étendu sur le sol, dormait, la bouche ouverte. Gerty le considéra sans indulgence et prononça :
- Il en a pour dix heures au moins... Aide-moi. Nous allons le mettre dans le lit.

Elle se baissa, lui ôta ses chaussures, lui subtilisa son automatique qu'elle enferma dans son sac à main.

Coplan souleva le dormeur et le déposa sur le lit. Puis, se tournant vers l'Allemande :

- Et maintenant ?

Plus rien ne nous empêche de nous entendre, assura-t-elle. Conduis-moi près de Djasun.

- Et alors ?

- Quand je l'aurai vu, cela me suffira. Nous prendrons nos dispositions pour l'échange. Tu choisiras l'heure et le lieu du rendez-vous. Dès demain après-midi, j'aurai tes 15 000 dollars en billets.

D'accord, acquiesça-t-il. Habille-toi et nous partons.

Plutôt que de prendre un taxi, Coplan trouva infiniment plus commode de faire monter Gerty Nagel dans la Chevrolet décapotable de Hodson dont il s'était approprié les clés.

Il s'installa au volant et démarra

- Excellente voiture, commenta-t-il. Je l'ai pilotée dans la montagne et j'ai pu apprécier ses qualités.

La blonde, assise à côté de lui, paraissait docile et passive comme une enfant sage. Avait-elle encore une idée derrière la tête ? Coplan se posait la question.

Par mesure de sécurité, il prit la direction de la vieille ville. Arrivé près des anciens remparts, il stoppa dans un endroit sombre et désert.

- Excuse-moi, dit-il en coupant le contact. Je vais relever la capote. Même en été, les nuits sont fraîches ici et je ne veux pas que tu te refroidisses.

Il débarqua, contourna le véhicule pour examiner la capote, revint à son volant, appuya sur un des boutons du tableau de bord. La capote noire se déplia, s'ajusta comme un toit au-dessus des sièges.

- Désolé, mais je suis obligé de te bander les yeux, murmura-t-il. Je dois penser à l'avenir, tu comprends.

Elle n'opposa aucune résistance.

- J'espère que le mouchoir est propre ? Soupira-t-elle.

- Pardi ! Je l'avais pris exprès... Et si ça ne te fait rien, mets ta main devant tes yeux.et fais semblant de dormir... Oui, parfait. Nous avons intérêt à ne pas nous faire remarquer.

Un quart d'heure plus tard, guidée par Coplan, Gerty pénétrait dans la villa de Michel Dutour. Les yeux toujours bandés, elle fut conduite au sous-sol.

Michel Dutour, témoin silencieux, se borna à esquisser une grimace admirative en voyant l'Allemande. Mais il eut soin de ne pas descendre avec les deux arrivants.

Avant d'entrer dans le local où se trouvait Djasun, Coplan ôta le mouchoir qui aveuglait Gerty.

- Terminus, dit-il à mi-voix.

Au moyen de la clé que Dutour lui avait passée quelques instants auparavant, il ouvrit la porte.

Djasun se tenait de nouveau appuyé contre le mur, près du soupirail, les bras croisés. Son visage était très pâle.

Quand il vit soudain devant lui sa maîtresse, la femme qu'il adorait, si belle dans la robe de chantoung bleu qui moulait ses formes désirables, ses lèvres se mirent à trembler et il devint encore plus pâle.

Pendant une ou deux secondes, il resta immobile et muet, comme pétrifié par cette apparition. Et puis, d'un bond, il se précipita vers elle, la prit dans ses bras, l'étreignit convulsivement en bégayant des paroles confuses :

- Ma chérie, mon trésor, ma petite Gerty...

L'Allemande, un peu débordée tout d'abord par cette explosion de tendresse dont la sincérité brûlante la mettait assez mal à l'aise, entra finalement dans le jeu et répondit aux effusions de l'Iranien.

Lèvres décloses, paupières baissées, elle mendia un baiser.

- Mon chéri, murmura-t-elle.

De ses longs doigts élégants, elle caressait les joues amaigries de Djasun, puis sa nuque. Il haleta :

- Ma vie... Je n'ai pensé qu'à toi nuit et jour...

Il la palpait, la reniflait avec gourmandise, et des larmes perlaient dans ses yeux.

Coplan, impassible, alluma une cigarette. Il avait pu se faire une certaine idée du pouvoir de séduction de Gerty Nagel, et la scène à laquelle il assistait lui prouvait une fois de plus que la blonde savait se servir de ses charmes. Elle le tenait bien, le Djasun ! Et le

malheureux était loin de soupçonner la perfidie des femmes, perfidie qui n'a d'égale que la jobardise des hommes en proie à l'amour.

L'Allemande, avec un sang-froid vertigineux, se collait étroitement contre l'Iranien comme pour lui rappeler par ce contact les étourdissants bonheurs qu'elle lui avait procurés et qu'elle aspirait à lui procurer de nouveau.

Cette manœuvre cruelle et lascive irrita sourdement Coplan.

- Bon, dit-il brusquement d'une voix dure, vous reprendrez vos démonstrations une autre fois ! Je crois qu'il est temps de passer aux choses sérieuses. Nous avons quelques questions à mettre au point et j'aimerai qu'on en finisse une fois pour toutes.

Il marqua une pause pour laisser à Djasun le temps de se ressaisir. Puis, sur le même ton ferme :

- Djasun, vous connaissez les termes de notre marché. Vous étiez sceptique, mais je suppose que la présence de miss Nagel vous donne la preuve concrète que mes propositions n'étaient pas du bluff ?

Gerty se tourna vers Francis :

- Quel marché ? Fit-elle.

Djasun prononça sur un ton oppressé :

- Si je ne parle pas, ils... ils te tueront !

- Qui cela ? jeta-t-elle, le front plissé.

- Lui et ses amis, dit l'Iranien en désignant Coplan d'un bref mouvement de la tête.

- Et de quoi dois-tu parler ?

- Je dois leur... dévoiler ma découverte.

L'Allemande foudroya Coplan du regard et siffla :

- Salaud !

Puis, au géologue :

- Ne fais pas cela, Hassa ! Tu n'as pas le droit de...

Djasun n'en croyait pas ses oreilles. Il s'exclama :

- Ma chérie ! Te sacrifier pour mes idées ? Jamais.

Gerty répéta, glapissante :

- Tu n'as pas le droit de révéler ton secret, Hassa !

Coplan trancha :

- Il ne s'agit plus maintenant d'avoir des droits ou de ne pas en avoir ! Nous vous tenons tous les deux à notre merci, un point c'est

tout. Et je vous rappelle pour la toute dernière fois que l'enjeu de cette lutte dépasse de loin les considérations personnelles. Djasun, c'est à vous de jouer.

L'Iranien dévisagea Coplan d'un air égaré. Coplan laissa tomber sa cigarette sur le sol cimenté, l'écrasa sous sa semelle avec une lenteur voulue.

- Vous avez exactement trois minutes pour vous décider, Il baissa les yeux vers sa montre-bracelet, et précisa :

- Je dis bien : trois minutes. Pas une de plus. Et les exhortations de miss Nagel ne changeront rien à ma résolution.

L'Iranien avait à présent une expression hallucinée. Il avalait péniblement sa salive, se mouillait les lèvres asséchées par l'émotion.

Gerty Nagel paraissait dépassée par les événements. L'œil fixe, elle scrutait Coplan et elle se demandait si ce diable d'homme agissait par ruse ou s'il aurait réellement le cran de mettre sa menace à exécution. Elle penchait d'ailleurs pour cette deuxième hypothèse et elle n'osait plus intervenir.

Coplan annonça :

- Encore deux minutes...

Il alla vers la porte, l'ouvrit, appela dans le couloir du sous-sol :

- Ohé ? Apportez-moi l'automatique...

Michel Dutour s'amena, lui remit un pistolet H. R. à huit coups, muni d'un silencieux.

Coplan referma la porte, arma tranquillement le H. R.

- Encore une minute, dit-il à mi-voix. L'Iranien, pressant les mains contre ses tempes, secoua la tête et proféra :

- Ne faites pas cela, je vais parler.

CHAPITRE XIX

Coplan darda sur Djasun un regard granitique et demanda :

- Avez-vous bien pesé votre décision ?

- Oui, oui, jeta l'Iranien.

- Je vous mets en garde : pour moi, votre choix est irréversible et si vous changez d'avis je serai sans pitié.

- Ma décision est irrévocable, haleta l'ingénieur.

- Bien, acquiesça Francis en faisant coulisser la sûreté du pistolet. Je reviens dans quelques instants.

Il prit le bras de Gerty Nagel.

- Venez, la suite est confidentielle...

Il entraîna la blonde hors de la pièce, lui renoua le mouchoir devant les yeux. Puis il appela son ami :

Hé, vieux frère ! J'ai besoin de toi !

Michel Dutour arriva, le visage plutôt sombre. Coplan lui intima :

- Boucle cette dame dans une des chambres, là-haut. Et ferme la porte à clé... Quand j'en aurai terminé avec Djasun, je m'occuperai d'elle.

A Gerty, plusieurs tons plus bas :

- Encore un peu de patience... Et ne te fais pas trop de mauvais sang, nos accords restent valables. Tu auras ta part du gâteau, comme promis. A condition d'être sage, bien entendu.

D'un geste aussi rapide qu'imprévu, l'Allemande arracha le mouchoir qui lui bandait les yeux, plongea la main dans son sac et exhiba d'un air résolu l'automatique qu'elle avait emprunté à Hodson.

- Fini de rire, gronda-t-elle.

Elle prit deux pas de recul afin d'avoir également dans sa ligne de tir Michel Dutour.

- Le premier de vous deux qui bouge, menaça-t-elle durement, je l'abats.

Dutour et Francis échangèrent un regard. Gerty leur ordonna d'une voix sèche :

-Les mains en l'air !

tous les deux obtempérèrent.

Gerty se déplaça lentement en direction de la porte derrière laquelle se trouvait Djasun, ouvrit celle-ci et dit à l'Iranien sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

Hassa ! Viens et suis-moi !

Djasun s'avança dans le couloir du sous-sol, contempla d'un œil effaré la scène et murmura :

- Mais tu es folle, ma chérie... Coplan enchaîna immédiatement :

- Oui, elle est folle. C'est l'émotion qui la fait dérailler. Jamais vous ne sortirez de cette maison : mes amis qui sont là-haut surveillent toutes les issues. Tenez, regardez...

- Du doigt, il montrait l'escalier qui conduisait au rez-de-chaussée. Gerty et Djasun tournèrent leurs regards dans cette direction... et Coplan se propulsa comme un obus sur la blonde, lui bloqua le poignet droit, lui fit un croc-en-jambe imparable. Sous le choc, Gerty perdit l'équilibre, tomba lourdement à la renverse en lâchant l'automatique.

Michel Dutour, en agent spécial bien entraîné, avait suivi le mouvement. Il plongea, ramassa l'automatique, le braqua aussitôt vers l'Iranien en articulant :

- Retournez dans votre cave, monsieur Djasun. L'intermède comique est terminé... Comme vous avez pu le constater, cette femme vous aime tellement qu'elle a risqué sa vie pour vous délivrer.

Coplan, les dents serrées, avait gratifié Gerty d'un marron à la fois sec et précis qui avait envoyé tout net la malheureuse dans un sommeil sans rêves.

Djasun gémit :

- Ne lui faites pas de mal, je vous en supplie. Ses nerfs ont craqué... Les femmes sont trop fragiles pour supporter des moments aussi tragiques.

Coplan grommela :

- N'ayez crainte, votre bien-aimée n'est pas si fragile que cela ! De toute manière, je vous promets de la traiter avec le maximum de douceur. Elle a une petite syncope, rien de plus.

Sur ces mots, il souleva la blonde dans ses bras et gagna l'escalier.

Il la transporta ainsi jusque dans une des chambres du premier étage, l'allongea sur un lit, redescendit rapidement au sous-sol.

Prenant Dutour à part, il lui chuchota :

- Fais-lui une piqûre pour qu'elle dorme au moins douze heures. D'ici là, je pourrai m'occuper de mes affaires en paix.

- O.K. Compte sur moi, acquiesça Dutour. Tu veux ce flingue pour bavarder avec ton gars ?

- Oui, donne-le-moi. J'en aurai peut-être besoin plus tard.

Chose étrange, les incidents qui avaient marqué cette soirée avaient agi sur Djasun comme une douche écossaise. Il était calmé, apaisé, détendu. Ses yeux mouchetés d'or s'étaient éclairés, le pli amer et angoissé de sa bouche s'était atténué.

Coplan le dévisagea pensivement. Puis, presque solennel :

- Alors, Djasun ? C'est l'heure de la vérité maintenant.

- A quelque chose malheur est bon, dit l'Iranien avec un pâle sourire. Grâce à vous, j'ai pu mesurer la profondeur des sentiments qui nous lient, miss Nagel et moi-même. En vous livrant mon secret, je sais maintenant que je ne perds pas au change.

- Asseyez-vous sur le divan... Je vous écoute. Djasun alla s'asseoir, resta un instant recueilli, les coudes sur les genoux, le front dans les mains.

Enfin, relevant la tête, il prononça :

- L'origine de mon histoire remonte à plusieurs années... Très exactement, c'est au cours de ma dernière année d'université que tout a commencé, Mon professeur, un vieux savant nommé Man-Juregh, m'avait pris en amitié et m'avait initié à ses travaux avec l'espoir que je serais son héritier spirituel, son continuateur en quelque sorte. Man-Juregh est mort l'année même où j'ai obtenu mon diplôme... Cet homme admirable avait consacré toute sa vie à l'étude de la géologie de notre pays, et certaines de ses recherches avaient abouti à une hypothèse surprenante, hypothèse sur laquelle j'ai moi-même travaillé pendant près de sept années. La trouvaille de Man-Juregh mettait en lumière le phénomène suivant : la plupart des grandes nappes pétrolifères de l'Iran se prolongent dans le sous-sol irakien. Vous comprenez ce que cela signifie, je suppose ?

- Oui, évidemment, opina Francis, attentif. Mais c'est une découverte purement théorique, en somme ?

- Justement, non, enchaîna Djasun d'une voix plus sourde. En poussant mes propres travaux, je suis parvenu à délimiter un endroit du territoire irakien où la sonde ne devrait pas descendre plus de 2 000 mètres pour qu'on puisse extraire à partir de là tout le pétrole de la Perse.

- Diable ! laissa échapper Coplan, surpris.

- A cette époque-là, je terminais un stage dans un bureau de l'Anglo-Iranian et ma découverte m'a posé un terrible problème de conscience, vous vous en doutez. Comme la situation politique était très tendue, j'ai jugé préférable de ne pas faire état de mes résultats et d'attendre des temps meilleurs. Man-Juregh, mon maître vénéré, n'était pas seulement un savant ; c'était aussi un sage, un philosophe, un mystique. Et, dans son esprit, la géologie ne pouvait pas être considérée comme une science à part, comme une spécialité parmi d'autres. Il voulait la replacer dans l'ensemble des sciences humaines... Sa mystique serait trop longue à vous expliquer, mais je peux vous la résumer en quelques mots : les richesses cachées dans la terre de la patrie doivent servir à élever les âmes. Et c'est Man-Juregh qui m'a révélé à moi-même que j'avais une mission à accomplir.

Il soupira, eut de nouveau un léger sourire désabusé, puis poursuivit :

- Vous m'avez traité d'ambitieux et, dans un sens, vous aviez vu juste. Mais il ne s'agit pas d'une ambition personnelle, croyez-moi... Tout comme mon maître, je suis convaincu que le hasard n'existe pas dans la destinée des hommes et des peuples. Si Dieu m'a donné la lumière, ce n'est pas pour que j'en retire un profit quelconque : gloire, argent, puissance, etc. J'ai reçu ce secret pour mieux servir ma patrie et mes frères.

- Comment traduisez-vous cela sur le plan concret ?

- Attendez, j'y arrive... Lorsque la grande crise politique qui a secoué mon pays a déclenché la nationalisation du pétrole, j'ai pensé que le moment était venu pour moi de sortir de mon silence et de ma passivité. J'ai rédigé un long mémoire dans lequel j'exposais le résultat de mes travaux et j'ai adressé ce rapport au ministre de l'Économie nationale. Toutefois, pour éviter des indiscrétions trop dangereuses, je ne donnais aucune précision géographique. L'avenir devait me démontrer que j'avais été bien inspiré ! Vous savez les difficultés que mon pays a connues après la faillite de l'expérience Mossadegh. Le gouvernement à faire machine arrière et constituer le Consortium international. Les Anglais, qui n'avaient jamais accepté d'être évincés, sont revenus par la petite porte. Et c'est alors que mes ennuis ont commencé. L'Intelligence Service m'a

contacté et m'a demandé de poursuivre mes travaux, mais en Angleterre ! Le gouvernement britannique, informé je ne sais comment, voulait absolument m'avoir sous la main et garder mes recherches sous son contrôle. J'ai refusé, cela va de soi. Je ne suis pas Anglais, je suis Iranien.

Il se tut, médita pendant une minute, puis reprit sur un ton plus âpre :

- Le bouledogue britannique ne lâche pas facilement sa proie. Des géologues hollandais m'ont fait obtenir une mission en Irak et je suis allé là-bas avec eux. Leur espoir secret, c'était de m'entraîner à jouer la carte irakienne au profit d'un trust anglo-hollandais. Vous imaginez quelle victoire pour Londres et pour Amsterdam si, grâce à eux et moyennant des accords profitables, une société formée pour les besoins de la cause installait ses derricks en Irak et se mettait à pomper tout le pétrole iranien au nez et à la barbe du consortium de Téhéran ! J'ai flairé le piège, mais je me trouvais néanmoins dans une situation difficile, dans une situation sans issue... J'ai rompu mon contrat et je suis rentré à Téhéran.

- Quels étaient vos projets ?

- Fonder un nouveau parti politique.

- Quoi ? s'exclama Coplan.

- Oui, je suis tout à fait convaincu à présent que c'est la seule façon pour moi d'accomplir ma mission.

- C'est-à-dire ?

- Refaire l'unité des pays arabes.

- Sans blague ? Vous tombez dans ces chimères, vous aussi ?

- Mon projet n'a rien de chimérique, répliqua l'Iranien avec fierté, car mon secret constitue un argument de valeur.

- Mon pauvre ami, tout le monde prétend vouloir l'unité arabe ! Les Égyptiens, les Algériens, les hommes du B. A. A. S. (Parti socialiste de la renaissance arabe. Ce parti, au pouvoir en Syrie, a des sections dans tous les pays arabes). Et regardez ce que cela donne !

- C'est fatal, dit Djasun avec ferveur et conviction. Ils prennent tous le problème à l'envers.

- C'est une opinion, estima Francis, sceptique.

- Prenez un livre d'histoire et un livre de géographie, vous comprendrez, affirma l'Iranien. Rien de valable ne sera fait pour l'unité arabe aussi longtemps qu'on ne commencera pas par le commencement. Pour parler plus clairement : l'unité arabe dépend de la fraternité des deux peuples qui sont la souche et la racine de tous les autres : les Iraniens et les Irakiens. Et c'est là que ma découverte peut jouer un rôle déterminant, décisif. Le ferment de l'avenir, c'est la solidarité géologique de nos pays frères.

- Nous sommes loin de compte, laissa tomber Francis. J'admire sincèrement les progrès rapides et réels de l'Iran, mais en ce qui concerne l'Irak, c'est un désastre. Les démagogues qui gouvernent ce pays reculent au lieu d'avancer.

- Cela changera, émit Djasun. Nous ouvrirons les fenêtres, croyez-moi ! Nos peuples ne seront plus asservis, humiliés, exploités.

- Il faudra pour cela qu'ils se tournent vers l'Occident.

- Je suis bien d'accord avec vous, admit l'Iranien.

Il y eut un silence. Coplan le rompit en demandant :

- Pourquoi n'avez-vous pas exposé vos idées à l'Américain Hodson ?

- Parce que je veux garder mon indépendance. En optant pour l'appui des États-Unis, je me pose en adversaire de l'U. R. S. S. Je veux échapper à cette alternative.

- La France vous le permet. Je dirais même qu'elle est votre meilleure chance de sauvegarder votre indépendance.

- Je crois que vous avez raison, approuva Djasun d'une voix grave. J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, et c'est aussi un des motifs qui m'ont incité à vous parler à cœur ouvert... Si vous m'apportez une carte géographique de l'Irak, je vous indiquerai les points de forage que j'ai découverts.

Il regarda Coplan droit dans les yeux et ajouta :

- Je pourrais falsifier mes indications et vous induire en erreur, mais je n'en ferai rien, rassurez-vous. Dans une certaine mesure, j'en suis arrivé à penser que votre intervention est providentielle.

- A quel point de vue ?

- La France ne voudra et ne pourra jamais s'approprier le pétrole de l'Iran, quoi qu'il arrive. L'amitié qui unit nos deux pays est trop

grande, trop ancienne, trop profonde et trop loyale pour qu'une telle félonie puisse être envisagée. En revanche, comme ma vie est menacée et qu'elle le sera peut-être encore longtemps, il me paraît souhaitable que ce soit votre pays qui détienne mon secret. En possession de ces données, la France sera peut-être appelée un jour à arbitrer un autre conflit qui mettrait le Moyen-Orient en péril.

- Vous avez choisi la bonne solution, Djasun, commenta sobrement Francis. Comme vous venez de le dire, votre situation était sans issue : elle ne l'est plus à présent. Je vais chercher une carte de l'Irak et de quoi écrire, d'accord ?

- Vous relâcherez miss Nagel, c'est promis ?

- Oui, c'est promis.

CHAPITRE XX

Mis en possession d'une carte géographique de la région Iran-Irak, une excellente carte anglaise de chez Stanford, Hassa Djasun se mit au travail.

Bien qu'il opérât de mémoire, le géologue iranien exécuta un repérage d'une précision stupéfiante, démontrant ainsi à quel point il était pénétré de son sujet.

Aux tracés géologiques proprement dits, il ajouta une série de notes manuscrites et de commentaires destinés à compléter le dossier et à faire de celui-ci un instrument d'exploitation efficace, rigoureux.

Lorsqu'il eut terminé, il remit la carte et les feuillets à Coplan en disant :

- C'est un peu comme si je vous confiais mon testament, et je compte sur vous pour l'expédier à Paris par les voies les plus sûres. Je compte aussi sur vous pour conserver à ma découverte le secret le plus absolu.

- Ce dossier partira dès demain pour la France, révéla Francis. Et il sera transporté par un diplomate, ce qui évitera toutes les curiosités intempestives... Pour votre gouverne, retenez que cette affaire sera désormais classée sous le nom de code : HADJIR-18.

- Pourquoi ce nom et ce chiffre ?

- On ne sait jamais ce qui peut arriver... Au cas où vous seriez dans l'obligation de prendre des contacts en France au sujet de votre découverte, il vous suffira de signaler à notre ministère de la Défense qu'il s'agit du dossier HADJIR-18... Je pense que vous n'aurez aucune peine à retenir cette dénomination, n'est-ce pas ? Elle s'explique aisément : HA pour HASSA, DJ pour DJASUN, IR pour IRAN. Et le chiffre 18 est un simple numéro de référence.

Très bien, acquiesça l'Iranien.

Il regarda Coplan avec une sorte d'amitié et murmura :

- Dans le fond, je suis content de m'être délivré de ce poids. Je me sens déjà plus heureux.

- Je vous remercie de m'avoir fait confiance, dit Coplan. Et je voudrais maintenant, si vous le permettez, vous donner quelques conseils... euh, personnels, si vous voyez ce que je veux dire ?

- A propos de quoi ?

- A propos de vous et de vos projets d'avenir.

- Volontiers.

- Ma formation d'ingénieur et mes nombreux voyages à travers le monde m'ont donné une certaine expérience qui porte aussi sur le jeu politique et, surtout, sur les dessous de ce jeu... L'avenir appartient aux scientifiques et il est possible que vous ayez l'étoffe d'un grand chef de parti, voire d'un grand homme d'État. Néanmoins, si j'en juge d'après vos déclarations et d'après vos mésaventures passées, j'ai l'impression que vous êtes mal parti.

- Ah ? Et pourquoi cela ?

- Ce qui vient de se passer entre nous ne change rien à votre situation actuelle, Djasun. Vous êtes toujours un homme traqué, ne l'oubliez pas. Les Américains, les Anglais, les Russes, les Allemands et vos propres compatriotes vont continuer à s'acharner après vous... Pour un homme qui veut entamer une carrière politique, c'est une position de faiblesse, et donc une faute. Or, à mon sens, vous avez une occasion Unique de redresser la barre et de contrer d'un seul coup tous vos ennemis.

- Comment ?

- En vous plaçant délibérément sous la protection de la C. I. A. et, par voie de conséquence, sous la protection des États-Unis.

- Ils vont me traiter en otage ! s'exclama l'Iranien.

- Mais non, voyons ! Si vous leur expliquez franchement vos idées politiques et vos conceptions en matière d'évolution sociale des peuples arabes, ils vous soutiendront.

- Je ne comprends pas pour quel motif vous me poussez à faire un tel choix, marmonna Djasun, ébranlé.

- Pour plusieurs, appuya Francis avec conviction. La stratégie politique et la stratégie militaire, c'est un peu la même chose. Or, vous connaissez le principe : il ne faut jamais s'allier avec un plus faible que soi.

- En suivant votre conseil, je suis sûr de me mettre le Kremlin sur le dos.

- Détrompez-vous ! répliqua Coplan. Même l'U. R. S. S. manœuvre en coulisse pour se mettre bien avec Washington. Il faut être réaliste, Djasun. A partir du moment où vous devenez le protégé des Américains, vous êtes intouchable.

- Je devrai prendre des engagements à leur égard, et je n'y tiens pas.

- Je me fais fort de limiter cet engagement à une simple promesse, celle de ne pas nuire aux États-Unis. Et j'ai cru comprendre que vous n'êtes pas systématiquement anti-américain.

- Loin de là ! protesta le géologue. Je n'admire pas tout ce qu'ils font, mais j'ai beaucoup de sympathie pour eux... Ceci dit, je ne comprends pas à quoi vous faites allusion quand vous affirmez que j'ai une occasion unique de gagner leur amitié et leur appui.

-C'est en parlant de vous avec Hodson, l'agent de la C. I. A. qui vous a tiré des griffes du Front d'opposition, que j'ai compris sa position à votre égard. Je ne vous cache pas que cette solution m'arrangerait bien, moi aussi.

- Vous ?

- Eh oui ! A cause de vous, je me suis fait des ennemis à Téhéran.

- Et alors ?

- L'intervention de Hodson les neutraliserait ipso facto.

- En somme, nous sommes dans le même bain ?

- Pas tout à fait, corrigea Coplan. Vous, c'est votre avenir et votre mission que vous jouez. Moi, je me débrouillerai de toute manière,

avec l'appui de Hodson ou sans son appui.

Djasun réfléchit un moment, puis prononça sur un ton détaché :

- Faites pour le mieux, je me fie à vous.

Une heure plus tard, Coplan franchissait une fois de plus le porche du Gulaki.

A cette heure avancée de la nuit, le hall de l'hôtel était désert et l'employé somnolait. Sans sourciller, Francis monta directement à la chambre de Gerty Nagel. Comme il avait la clé, il entra le plus naturellement du monde.

Hodson dormait toujours.

Malgré le produit chimique qu'il avait eu soin d'emporter, Coplan dut s'activer pendant près d'un quart d'heure pour tirer l'Américain de son sommeil artificiel.

L’œil nébuleux, la bouche pâteuse, la tête encore lourde, Hodson commença par examiner sans comprendre le décor qui l'entourait. Coplan lui fit boire un demi-verre de whisky sec et lui appliqua quelques compresses froides sur le front.

Hodson maugréa :

Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

Ce n'est rien, mon vieux, le rassura Francis, cordial. Un petit malaise... Vous avez fait une bonne sieste, c'est tout.

Un malaise ? Moi ?

En réalité, vous avez été victime d'une petite erreur tactique commise par notre belle amie Gerty Nagel.

- Comment cela ?

- Elle avait voulu se débarrasser de moi en versant un narcotique dans mon verre de scotch, mais j'ai vu le truc et j'ai changé de verre. C'est vous qui avez ingurgité la drogue.

- La salope éructa Hodson, écœuré.

- A qui le dites-vous, opina Francis, compatissant. Mais ne vous tourmentez pas inutilement ; pendant que vous dormiez, j'ai vu Djasun et je me suis occupé de vos intérêts.

De plus en plus écœuré, Hodson grimaça :

- M'étonnerait !

- C'est pourtant la stricte vérité. Je suis prêt à vous livrer Hassa Djasun en chair et en os, bien vivant, avant la fin de la semaine.

- Nous étions tombés d'accord sur une certaine somme, si j'ai bonne mémoire ? grommela l'Américain, le front barré de deux rides soucieuses.

- Je ne vous demande plus d'argent, Hodson. Je vous demande un petit service qui ne vous coûtera que le prix de quelques coups de téléphone avec votre patron.

- Vous, vous me préparez encore une entourloupette, hein?

- Non, absolument pas. Je soigne mes intérêts personnels, mais sans vous porter préjudice.

- Expliquez-vous.

- J'ai longuement parlé avec Djasun et il a finalement consenti à me dévoiler une partie de son secret. En fait, il s'agit bien d'une découverte géologique, mais sans portée pratique. Il ne s'agit même pas d'un secret militaire ou stratégique. Le fond de l'histoire, comme je l'avais deviné, c'est que cet homme veut devenir un leader politique au Moyen-Orient.

- Et alors ?

- Je lui ai prouvé par A plus B que ses ambitions politiques s'écrouleraient dans un fiasco intégral s'il n'obtenait pas, d'abord, l'amitié et la collaboration des États-Unis.

- Ce qui est rigoureusement exact, ponctua Hodson, déjà plus lucide.

- Bref, il a admis la justesse de mon raisonnement et il est d'accord. Il désire se placer sous votre protection.

- Vraiment ?

- Pourquoi vous mentirais-je ? rétorqua Francis.

- Et vous ? Votre avantage dans cette combine ?

- Je voudrais que vous m'obteniez la protection des U. S. A. pour un vapeur panamien, le Lepanto, qui doit quitter dans quelques heures les eaux territoriales iraniennes. Ce bateau transporte une cargaison qui n'est pas strictement autorisée, si vous voyez ce que je veux dire ?

- Du pétrole de contrebande ?

- Oui.

- Pour qui ?

- Les Portugais.
- Je dois me couvrir au préalable, mais je crois que je peux vous obtenir cette faveur. A condition de me garantir la plus entière discrétion.
- De ce côté-là, rien à craindre. Un parlementaire de Téhéran est dans le coup.
- Quand voulez-vous la réponse ?
- Le plus vite possible.
- Demain, à 15 heures ?
- Parfait... Et dès que le Lepanto atteint le port de Lourenço Marques, en Mozambique, Hassa Djasun vous sera remis.
- Quelle garantie me donnez-vous ?
- Vous l'avez déjà : mon correspondant n'est autre que le sénateur Badjistan. Et celui-ci connaît mes coordonnées à Paris. Vos représailles ultérieures ne poseraient donc pas de problème.
- Bon, je prends le risque. Où est Gerty Nagel ?
- Elle est en lieu sûr. Je lui ai rendu la monnaie de sa pièce et je l'ai endormie au moyen d'une piqûre. Mais n'ayez crainte, elle ne mettra plus de bâtons dans les roues. Du reste, je vous la donnerai en prime : elle vous sera livrée en même temps que Djasun.
- Drôle d'histoire, soupira Hodson en se poussant à bas du lit.
- Ne vous plaignez pas ! A la sortie, vous êtes gagnant... Ah, j'oubliais : voici votre automatique.
Il restitua l'arme à l'Américain. Puis, en souriant, il demanda :
- Puis-je encore disposer de votre Chevrolet pendant quelques heures ? J'ai des tas de démarches à faire.
Désarmé, Hodson ne put s'empêcher de sourire. C'était un sourire un peu jaune, mais dénué de colère :
- Vous êtes décidément un drôle de zèbre, vous ! laissa-t-il tomber. La prochaine fois que j'aurai une semaine de congé, je ferai un saut jusqu'à Paris et nous irons prendre un drink ensemble, d'accord ?
D'accord, accepta Coplan. Je vous téléphone à votre pension, demain à 15 heures.

CHAPITRE XXI

Il n'était pas loin de midi, le lendemain, quand Gerty Nagel émergea lentement et progressivement de son long sommeil.

Décontenancée par le décor inconnu qui l'entourait, elle contempla en silence le visage impassible de Coplan qui, assis dans un fauteuil, guettait le réveil de sa prisonnière.

Entre-temps, Francis avait consacré une bonne partie de sa matinée à expédier une série de télégrammes qui témoignaient de sa part d'une activité commerciale remarquable.

L'Allemande questionna sur un ton maussade :

- Qu'avez-vous fait de Djasun ?

- Tu ne perds pas le nord, toi ! constata Francis. Ta première pensée me paraît sordidement utilitaire... Mais, sois sans crainte, ton ami est toujours mon hôte dans cette maison et il est en pleine forme. J'oserais presque dire qu'il est heureux pour la première fois depuis bien longtemps !...

Il parlé ?

- Oui, par amour pour toi. Et je dois reconnaître qu'en le séduisant comme tu l'as fait, tu m'as rendu un fier service.

- Et ce fameux secret ?

- Beaucoup moins important que nous ne le pensions, toi, Hodson, les autres et moi-même. En réalité, le vrai secret de Djasun, c'est qu'il se croit élu par le destin pour jouer un grand rôle politique au Moyen-Orient. A sa manière, cet homme de science est un mystique.

- Comme tous les musulmans, murmura-t-elle, songeuse.

- Il a l'intention de fonder un parti dont le but essentiel sera de construire l'unité des peuples arabes.

- Je lui souhaite bien du plaisir.

- C'est exactement ce que je lui ai dit.

Encore sous le coup du narcotique, la blonde se mit à bâiller interminablement.

- Excuse-moi, dit-elle, je me sens encore vaseuse...

Puis, revenant à ses préoccupations professionnelles :

- Est-ce que tu crois que Djasun me fera des confidences au sujet de sa découverte ?

- Oui, probablement. Mais je te conseille de le manipuler avec le maximum de précautions.

- A quel point de vue ?

- S'il découvre que c'est en service commandé que tu es devenue sa maîtresse, il va s'effondrer. Il n'en faut pas plus pour briser définitivement un homme de ce genre... Je ne voudrais pas être à ta place.

Elle haussa les épaules et avoua :

- Du moment qu'il n'a plus de valeur stratégique, cela m'est bien égal qu'il s'effondre ou non. Je ne suis pas une infirmière, après tout. Si je devais me soucier de la petite santé de tous les hommes que j'ai entortillés, ma vie ne serait plus possible.

- Moi, je m'en lave les mains, déclara Francis, positif.

- Puis-je rentrer à mon hôtel ?

- Pas tout de suite. Je dois contacter Hodson à 15 heures et tout dépendra de la réponse qu'il me donnera.

- Une réponse à propos de quoi ?

- De mes affaires commerciales.

- Et si cette réponse n'est pas conforme à ce que tu espères ?

- Je prendrai d'autres dispositions.

- Si je comprends bien, tu as revu Hodson ?

- Ben dame ! Il fallait bien le réveiller, lui aussi ! Nous sommes d'ailleurs devenus d'excellents amis et il a promis de venir à Paris tout exprès pour me revoir.

- C'est évidemment sur le dos de Djasun que vous avez scellé cette belle amitié ?

- On ne peut rien te cacher... Veux-tu un bon café noir pour te remettre ?

- Volontiers.

- Je vais m'en occuper immédiatement. Sois sage, patiente, raisonnable, tout finira très bien pour tout le monde.

A 15 heures, Coplan téléphona comme convenu à Hodson. Celui-ci annonça :

- Votre requête est acceptée. Vous avez le feu vert pour votre bateau.

- J'en suis ravi.

- A vous de jouer maintenant.

- Voici ce que je vous propose : connaissez-vous le Moonlight, le restaurant qui se trouve sur la route de Chemirân ?

- Oui, je connais.

- Rendez-vous au bar du Moonlight à 22 heures. Je viendrai avec votre voiture et je serai accompagné de Djasun et de Gerty Nagel. Vous souperez à trois ; une table aura été retenue au nom de miss Nagel.

- Et vous ?

- Je n'aurai malheureusement pas le temps de souper avec vous ; d'autres tâches m'attendent. J'ai un client à voir à cette heure-là, un client qui veut m'acheter des appareils de précision... Du reste, ce sera mieux ainsi. Vous aurez les coudées franches pour gagner la confiance de Djasun, d'une part, et pour vous réconcilier avec miss Nagel, d'autre part.

- Entendu, acquiesça Hodson, à 22 heures au Moonlight.

- Coplan appela aussitôt le sénateur Badjistan pour lui confirmer que le Lepanto était désormais assuré d'avoir une navigation sans histoire.

Badjistan maugréa :

- Je suis moins optimiste que vous ! Je ne serai vraiment tranquille que quand j'aurai touché mon argent.

- C'est comme si c'était fait, affirma Francis avec aplomb. J'ai conclu des accords au sommet, figurez-vous. Notre bateau sera protégé.

- Félicitations... A propos, toujours pas de nouvelles concernant l'ingénieur Djasun ?

- Hélas, non. J'ai eu moins de chance de ce côté-là. On m'a signalé que Djasun avait signé un contrat avec les Américains et qu'il se trouvait en Californie.

- Ah oui ? Mais ce n'est pas une mauvaise nouvelle, ce que vous me dites là ! Bien au contraire !

- Eh bien, tant mieux... Au plaisir de vous revoir, monsieur le sénateur.

Coplan raccrocha, soulagé.

En fin de compte, il avait quand même réussi à emboîter une à une toutes les pièces de ce puzzle particulièrement difficile et dangereux.

Le moral au zénith, il retourna à la villa de Dutour.

Dès qu'il vit son ami, il sut qu'il y avait de catastrophe dans l'air. Michel, le visage sombre, lui tendit un papier en maugréant :

- C'est la photocopie d'un communiqué de service qui est arrivé à l'ambassade à 17 h 15 très exactement.

Le document officiel disait :

« *Avis émanant des autorités de la Sûreté nationale d'Iran. Prière d'intercepter sur le territoire le sujet français COPLAN Francis, industriel domicilié à Paris. Informer Bureau central de la S. N. à Téhéran. Signalement de l'intéressé ci-joint en annexe* ».

Coplan fit une moue et marmonna :

C'est probablement une vacherie du parti nationaliste. Un de leurs indicateurs a dû être infiltré dans le Front d'opposition, et c'est de ce côté-là que vient l'alerte.

- C'est bougrement embêtant, dit Dutour. Il me faudra au moins huit jours pour régler cette histoire. Tu vas être obligé de rester planqué ici.

- Tu rêves, non ? Je vais changer d'aspect pour aller à mon rendez-vous de ce soir. Et, demain soir, je me débine...

Le lendemain soir, l'avion d'Air France qui venait de New Delhi (et qui faisait escale à Téhéran avant de voler vers Paris) embarquait dix-sept passagers, parmi lesquels un missionnaire français, le père Bréchart, franciscain, qui se rendait au Congrès catholique des Institutions françaises à l'étranger, congrès dont les assises devaient s'ouvrir à Paris quarante-huit heures plus tard.

Ce n'était certes pas la première fois que Coplan se trouvait simultanément muni d'une fausse identité, d'une fausse barbe et de la robe de bure des frères mineurs. Mais c'était la première fois qu'il portait une barbe de cette taille-là I Une barbe dans laquelle il se sentait fort à l'aise pour se marrer en douce...

Car ni les Portugais ni les Rhodésiens, qui l'avaient chargé d'un achat clandestin de pétrole en Iran pour leur lutte anti-guérilla, ne sauraient jamais pourquoi le Lepanto bénéficierait d'une protection occulte de l'U. S. Navy, alors que Londres persistait à bloquer les approvisionnements de sa colonie rebelle pour tenter de rétablir l'autorité de la Couronne...

FIN